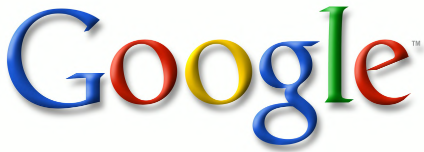






NKB

Altenheim

Altenheim

MB

20

LES

FAUTEUILS ILLUSTRES

OU

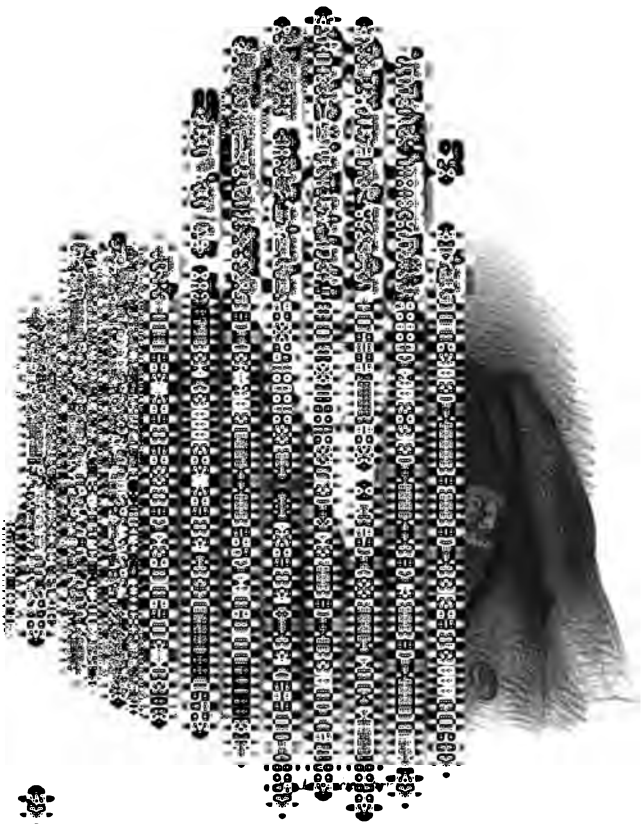
QUARANTE ÉTUDES LITTÉRAIRES

Faisant suite aux Quatre Siècles Littéraires



SAINT-DENIS. — TYP. DE A. MOULIN, SUCCr DE M. DROUARD.





[illegible] eine.

LES

FAUTEUILS ILLUSTRES

OU

QUARANTE ÉTUDES

LITTÉRAIRES

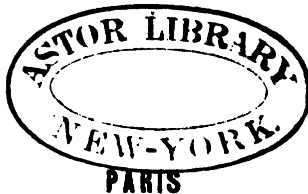
FAISANT SUITE

AUX QUATRE SIÈCLES LITTÉRAIRES

PAR

Mme D'ALTENHEYM

— GABRIELLE SOUMET —



PARIS

E. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE HAUTEFEUILLE, 10

1860

INTRODUCTION



L'histoire de la littérature complète l'histoire des peuples. « L'histoire des peuples, en effet, n'est pas tout entière, dit M. l'abbé Dours, dans le récit des faits et des événements qui ont signalé leur passage ici-bas. La partie la plus belle et la moins périssable de leurs annales ne se trouve-t-elle pas dans les travaux de leurs grands écrivains? »

Elle s'y trouve certainement, car là est leur vie intellectuelle, leur âme, ce souffle de la pensée, cette flamme sortie du foyer divin et tendant à y remonter. L'individu est un composé d'esprit et de matière; si l'on esquisse les traits du visage, le corps même de l'homme, a-t-on sa ressemblance tout entière? Non; il faut qu'à ce portrait physique vienne se joindre le portrait de son âme, pour ainsi dire, les traits distinctifs de son esprit et de son cœur. De même pour les nations. Le récit des batailles, des conquêtes, des évé-

nements mémorables, des règnes illustres, des agrandissements de territoire, des changements de dynasties, des diverses phases politiques, tout cela forme le portrait physique des peuples ; leur portrait intellectuel se trouve dans leur religion et leur littérature. Ne le cherchons pas ailleurs ! Et, de plus, chaque littérature étant le reflet lumineux des croyances des siècles, chaque littérature donne merveilleusement le portrait exact de l'âme des nations qui ont tour à tour dominé le monde.

Dans les *Quatre Siècles* nous avons montré cette littérature, brillante et harmonieuse chez les Grecs, se déployant dans toute sa gloire sous le souffle de Périclès ; plus correcte, plus hardie, en un sens, chez les Romains, héritant des Grecs par droit de conquête, et montant à son apogée sous le sceptre pacifique d'Auguste ; tout imprégnée de foi au moyen-âge, et se rattachant aux beautés antiques que la Renaissance faisait reparaître dans la Rome de Léon X ; enfin ornée de sa propre splendeur et riche de toutes les richesses des temps passés, formant le plus beau fleuron de la couronne de Louis le Grand.

Maintenant nous reprenons nos récits au cœur de ce même siècle immortel, de ce dix-septième siècle, héritier des autres, duquel nous avons dit : « Il a su s'approprier tout, ne rien perdre, ne rien dédaigner, ne rien oublier : littérature ancienne et moderne, profane et sacrée, orientale, grecque, latine, italienne et

romaine, toutes sont entrées dans son sein comme des fleuves dans la mer, ou comme dans l'abeille le suc des fleurs; et, de même que l'abeille se compose un miel plus exquis lorsque les fleurs qu'elle butine sont plus variées et plus odoriférantes, de même le dix-septième siècle a su se composer une gloire d'autant plus brillante et solide que les fleurs de l'esprit humain qu'il avait absorbées étaient elles-mêmes plus nombreuses et plus parfumées. »

Le XVIIe siècle, le XVIIIe et la première moitié du XIXe sont les époques qui s'offrent aujourd'hui à nos regards laborieux. Le champ, vaste et fécond, nous présente une moisson belle encore, quoique l'ivraie s'y mêle au bon grain avec une abondance qui attriste le tableau, et qui souvent découragerait l'écrivain religieux appelé à le juger, s'il ne savait que le Père de famille permet que, sous le soleil, l'ivraie croisse avec le bon grain, jusqu'au jour où lui-même en fera la séparation définitive.

L'histoire des quarante fauteuils académiques nous fournit quarante études littéraires, quarante tableaux, entourés de laurier et de chêne vert, symboles de la force, de la victoire et de la durée. A chacun de ces fauteuils se rattachent les noms des membres qui les ont occupés depuis leur création jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis deux cent vingt-quatre ans. La division de notre ouvrage est ainsi tracée d'avance en quarante chapitres, plus ou moins long suivant la

célébrité des écrivains ou des poëtes qui ont vu s'ouvrir devant eux les portes de l'Académie française.

« Les rois, dit Pellisson, les conquérants, et quelques-uns même de ces héros dont l'antiquité a fait ses dieux, ont pris autrefois à grand honneur d'être faits bourgeois de certaines républiques. Cependant, à le considérer comme il faut, un État, quelque florissant et quelque illustre qu'il puisse être, qu'est-ce autre chose qu'un amas de gens que l'intérêt et la nécessité joignent ensemble, où règnent tantôt les richesses tantôt la force et les violences, tantôt l'intrigue et la fourbe, et très-rarement le mérite et la vertu? Certes, si la pompe extérieure ne nous éblouit, et si nous n'en jugeons par les yeux plutôt que par la raison, autant que le sage est au-dessus de la multitude, l'esprit au-dessus du corps et le désir de savoir au-dessus de celui de vivre, autant l'Académie est au-dessus de la République. »

Il nous semble, cher lecteur, que, considéré sous le rapport des belles-lettres, le point culminant du XVIIe siècle est, sans conteste, le jour mémorable où *Louis XIII* écrivit, de sa main royale :

« LOUIS, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, *salut.*

« Aussitôt que Dieu nous eut appelé à la conduite de cet État, nous eûmes pour but, non-seulement de remédier aux désordres que les guerres civiles dont il a été si longtemps affligé y avaient introduits, mais

aussi de l'enrichir de tous les ornements convenables à la plus illustre et à la plus ancienne de toutes les monarchies qui soient aujourd'hui dans le monde....

« Et quoique nous ayons travaillé sans cesse à l'exécution de ce dessein, il nous a été impossible jusqu'ici d'en voir l'entier accomplissement..... Mais, comme toutes nos intentions ont été justes, elles ont eu aussi des succès heureux. . . . .

. . . .

« Ceux de nos voisins qui étaient oppressés par leurs ennemis vivent maintenant en assurance sous notre protection ; la tranquillité publique fait oublier à nos sujets les misères passées ; la confusion a cédé enfin au bon ordre que nous avons fait revivre parmi eux en rétablissant le commerce, en faisant observer exactement la discipline militaire dans nos armées, en réglant nos finances et en réformant le luxe. Chacun sait la part que notre très-cher et très-aimé cousin le *cardinal duc de Richelieu* a eue en toutes ces choses, et nous croirions faire tort à la fidélité qu'il nous a fait paraître en nos affaires, depuis que nous l'avons choisi pour notre fidèle ministre, si, en ce qui reste à faire pour la gloire et pour l'embellissement de la France, nous ne suivions ses avis, et ne commettions à ses soins la disposition et la direction des choses qui s'y trouveront nécessaires. C'est pourquoi, lui ayant fait connaître notre intention, il nous a représenté qu'une des plus glo-

rieuses marques de la félicité d'un État était que les sciences et les arts y fleurissent, et que les lettres y fussent en honneur aussi bien que les armes, puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu ; qu'après avoir fait tant d'exploits mémorables nous n'avions plus qu'à ajouter les choses agréables aux nécessaires et l'ornement à l'utilité, et qu'il jugeait que nous ne pouvions mieux commencer que par le plus noble de tous les arts, qui est l'éloquence ; que la langue française, qui, jusqu'à présent, n'a que trop ressenti la négligence de ceux qui l'eussent pu rendre la plus parfaite des langues modernes, est plus capable que jamais de le devenir, vu le nombre des personnes qui ont une connaissance particulière des avantages qu'elle possède et de ceux qui s'y peuvent encore ajouter ; que, pour en établir des règles certaines, il avait ordonné une assemblée dont les propositions l'avaient satisfait....

« *A ces causes* nous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, permis, approuvé et autorisé, permettons, approuvons et autorisons, par ces présentes signées de notre main, lesdites assemblées et conférences. Voulons qu'elles se continuent désormais en notre *bonne ville de Paris,* sous le nom de l'ACADÉMIE FRANÇAISE . . . .

« Donné à Paris, au mois de juin de l'an de grâce 1635, et de notre règne le vingt-cinquième.

« Signé : LOUIS. »

Et sur le repli : « Par le Roi, de *Loménie*. Et scellées du grand sceau de cire verte, sur lacs de soie rouge et verte [1]. »

L'Académie française, à partir de cette date mémorable, se présente à nos études avec ses membres choisis parmi les plus illustres des écrivains et des poëtes, des prélats et des grands seigneurs dont s'honore la France. Le mélange de toutes les gloires se trouve dans son sein et ne se trouve même que là : véritable république des lettres, elle n'a jamais souffert qu'aucun des siens ne restât pas avec ses confrères sur le pied de l'égalité la plus parfaite dans ses assemblées publiques ou particulières. Cette égalité est devenue même proverbiale ; ce n'était pas seulement une de ses prérogatives, c'était un des fondements de sa constitution. Il est certain que les vieux blasons se mêlaient admirablement avec les jeunes lauriers ! Les ducs, pairs ou cardinaux préféraient à leurs titres le titre d'académiciens, et l'on voyait, dit le maréchal de Beauvau, les premiers personnages de l'Etat briguer l'honneur d'être les égaux des gens de lettres. Cependant cette égalité, qui disparaissait au sortir des portes de l'Académie, disparaît aussi dans les annales littéraires; nous savons quels sont les premiers de ce corps illustre, et, si nous en nommions les princes, nous dirions : Corneille, La Fontaine, Racine, Bossuet; car il est une

[1] Registres de l'Académie française, 2 janvier 1635.

noblesse que nulle autre n'atteindra jamais : celle du blason vient des rois, celle du génie vient de Dieu.

Voilà sans doute pourquoi François Ier, ce monarque chevalier, faisait trois pas au-devant des poëtes, comme le dit un jour monseigneur de Harlay à Louis XIV.

« L'Académie, a dit Duclos, appartient de droit aux gens de lettres, et l'on ne doit songer aux noms et aux dignités que lorsque le public n'élève point la voix en faveur de quelque homme de lettres. Le titre d'académicien peut flatter quelque grand que ce puisse être ; mais, s'il n'a aucune des qualités qui le justifient, ce n'est pour lui qu'un sujet de ridicule et un sujet de reproche pour ceux qui l'ont choisi : l'Académie n'est pas chargée de faire connaître des noms, mais d'adopter des noms connus. »

C'est ce qu'elle a toujours fait, ou presque toujours.

Aussi parler des *Quarante immortels*, depuis 1635 jusqu'à 1860, c'est véritablement parler, à peu d'exceptions près, de tous les noms dignes d'entrer dans les annales littéraires. Nous disons à peu d'exceptions près, et nous ajoutons que, parmi ces exceptions, trois ou quatre noms seulement nous semblent à regretter.

Sans doute, parmi les élus académiques, les uns brillent d'un tout autre éclat que les autres ; quelques-uns sont comme des soleils au firmament de la pensée, quelques autres comme de lointaines étoiles,

des nébuleuses même; mais enfin, astres étincelants ou astres éclipsés, tous ont des titres aux souvenirs de la postérité, et l'historien impartial doit tenir compte de leurs travaux plus ou moins utiles, de leurs efforts plus ou moins heureux, de leurs succès plus ou moins durables ; il doit enfin accorder une place, dans son appréciation, à ces hommes de labeur intellectuel, ou de génie, ou de talent, qui reçurent le *fauteuil académique* comme récompense et non comme faveur, et qui, chargés de sauvegarder la pureté de la langue et de maintenir les règles du goût après les avoir fixées, n'ont jamais manqué à leur noble mission, ni fait défaut au glorieux mandat qui leur fut octroyé par Louis le Grand.

PROLOGUE.

1629

L'Académie en 1629 n'existait pas, et néanmoins on peut dire qu'elle existait, car elle était en germe dans certains salons de Paris où se réunissaient, une fois par semaine, quelques littérateurs des plus distingués de l'époque.

Écoutons à ce sujet Pellisson dans sa remarquable histoire :

« Ils étaient tous gens de lettres, et d'un mérite au-dessus du commun : M. Godeau, évêque de Grasse, qui n'était pas encore ecclésiastique ; MM. de Gombauld, Chapelain, Conrart, Giry, Habert, l'abbé de Cérisy son frère, de Serizay et de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart.... là ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, de toute sorte de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de

la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis... Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans, et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable; de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant.... »

En effet, ces premiers essais de séances littéraires, avec moins d'éclat que les brillantes réunions régulières qui devaient bientôt les suivre, offraient plus d'attraits aux penseurs, aux amis des lettres, aux enfants des Muses : ils étaient libres sans êtres isolés. De là confiance mutuelle, échange cordial de pensées et de sentiments, travail devenant bonheur, science devenant lumière, idée devenant parole, c'est-à-dire éloquence et force.

Mais l'âge d'or ne dure pas longtemps, le printemps fait place à l'été; il le faut ainsi pour préparer de grandes choses, pour récolter des moissons abondantes, soit sous la faucille des laboureurs, soit sous la plume des savants et des poëtes.

Comme le soleil de juin fait mûrir les épis dans les champs, la protection puissante de Richelieu fit promptement éclore, se développer et grandir ces jeunes assemblées lettrées, ces germes d'académie, si l'on peut s'exprimer de la sorte, qui allaient recevoir directement les rayons du soleil lui-même :

Car Louis pour devise avait pris le soleil.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis son organisation définitive [1635], « l'Académie française, comme l'a écrit d'Alembert, est devenue l'objet de l'ambition, secrète ou avouée, de presque tous les gens de lettres, de ceux même qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée, pour son malheur, si elle était moins recherchée. Quelques écrivains, il est vrai, affectent de mépriser cette distinction avec autant de supériorité que s'ils avaient le droit d'y prétendre ; on ne devinerait pas, en les lisant, sur quoi ce mépris est fondé ; aussi personne n'est-il la dupe de cette morgue d'emprunt, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de cette vanité rentrée qui, pour se consoler de l'indifférence qu'on lui montre, feint de repousser ce qu'on ne pense point à lui offrir. Malgré ce faux dédain et cet orgueil de commande, l'empressement général des gens de lettres pour l'Académie n'en est ni moins réel, ni moins estimable ; et quel bien cette ambition ne peut-elle pas produire entre les mains d'un gouvernement éclairé ?

Plus il attachera de prix aux honneurs littéraires et de considération à la compagnie qui les dispense, plus la couronne académique deviendra une récompense flatteuse pour les écrivains distingués qui joindront au mérite des ouvrages l'honnêteté dans les mœurs et dans les écrits...

« S'il y avait eu une académie à Rome, et qu'elle y eût été florissante et honorée, Horace eût été flatté d'y être assis à coté du sage Virgile, son ami. Que lui en eût-il coûté pour y parvenir? d'effacer de ses vers quelques *passages* qui les déparent ; le poëte n'aurait rien perdu, et le citoyen aurait fait son devoir. Par la même raison, Lucrèce, jaloux de l'honneur d'appeler Cicéron son confrère, n'eût conservé de son poëme que les morceaux sublimes où il est si grand peintre, et n'aurait supprimé que ceux où il donne, en vers prosaïques, des leçons d'athéisme, c'est-à-dire où il fait des efforts, aussi coupables que vains, pour ôter un frein à la méchanceté puissante et une consolation à la vertu malheureuse. »

Le fauteuil académique étant surtout une récompense ne peut pas être accordé à ceux qui, par la nature de leurs œuvres, déshonorent l'art, abaissent la poésie, et font servir à la propagation du mal les dons célestes de l'intelligence.

Ceux-là, quel que soit d'ailleurs leur talent, et même leur génie, sont des profanes à qui l'on doit interdire l'entrée du sanctuaire des lettres civilisatrices ;

il faudrait même graver au-dessus des portes augustes de ce temple ces paroles du philosophe :

Le beau, c'est la splendeur du bien.

Richelieu ne vécut que sept ans après la création de l'Académie; certainement cette création est restée et restera toujours son plus beau titre à la reconnaissance de la France. Le chancelier Séguier devint, après le cardinal-duc, protecteur de la compagnie naissante; enfin, à la mort de Séguier, Louis XIV la prit, pour lui et pour ses successeurs, sous sa protection immédiate.

« Ce titre de protecteur, dit d'Alembert, porté jusqu'alors par le cardinal de Richelieu et le chancelier Séguier, était trop grand pour tout autre que pour le souverain. La protection due au génie est un des plus nobles apanages de l'autorité suprême. »

L'Académie française reçut pour contre-sceau une couronne de lauriers, avec ces mots : *A l'Immortalité;* elle n'a jamais changé de blason. Bien des tempêtes politiques ont passé sur ce laurier, mais sans le déraciner : on sait d'ailleurs que ses feuilles mystérieuses préservent de la foudre.

Cependant l'orage sanglant de 93 ne s'arrêta point devant le symbole conservateur : le rameau glorieux vit ses feuilles dispersées, jetées au vent, foulées aux pieds : l'Académie fut traitée en reine! Pourquoi pas, puisqu'elle avait la royauté de l'esprit?...

De 93 à 1803 l'Académie parut morte..... elle

était immortelle. A cette époque, douze de ses anciens membres rentrèrent dans leur dignité, reprirent leur siége; les vingt-huit autres places furent recomposées avec le plus d'ordre possible, et l'œuvre du grand roi continua sous les yeux attentifs de l'histoire.

Maintenant, cher lecteur, nous allons aborder ensemble ces fauteuils, j'allais dire ces trônes de l'intelligence! Mais, trônes ou fauteuils, ce ne sera pas sans une véritable joie que nous les verrons dérouler, un par un, leurs titres à nos hommages littéraires.

Oui, nous les verrons vivre de la vie même de ceux qui les ont illustrés, grandir avec les plus grands, s'épurer avec les plus purs, parler avec les plus éloquents, aimer avec les plus tendres, souffrir avec les plus saints, chanter avec les plus inspirés.

Les *Mémoires* de ces Fauteuils illustres nous paraissent offrir un vaste champ à nos études; ces Mémoires tiennent le milieu entre la gravité de l'histoire et l'intérêt de la poésie. Ils ont le regard de l'une et le sourire de l'autre: ils doivent instruire et charmer.

Mais pourquoi appelle-t-on ainsi les places de l'Académie?

L'un de ses membres, Duclos, va nous raconter lui-même l'origine de ce nom.

« Il n'y avait anciennement, dit-il, dans l'Académie qu'un fauteuil, qui était la place du directeur. Tous les autres académiciens, de quelque rang qu'ils fussent, n'avaient que des chaises. Le cardinal d'Estrées,

étant devenu très-infirme, chercha un adoucissement à son état dans l'assiduité à nos assemblées : nous voyons souvent ceux que l'âge, les disgrâces ou le dégoût des grandeurs forcent à y renoncer, venir parmi nous se consoler ou se désabuser. Le cardinal demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siége plus commode qu'une chaise.

« On en rendit compte au roi (Louis XIV), qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie, et confirma par là et pour toujours l'égalité académique. La compagnie ne pouvait moins attendre d'un roi qui avait voulu s'en déclarer le protecteur. »

Prenez donc place à notre foyer, hôtes illustres, qui teniez un rang si distingué à la cour de Louis XIV! Ce monarque, né pour toutes les gloires, venait de conquérir la Franche-Comté; l'Académie, pour la première fois, eut l'honneur de haranguer le vainqueur. « L'académicien qui était alors directeur, dit Charles Perrault dans ses Mémoires, alla, suivi de toute la compagnie en corps, haranguer le roi à Saint-Germain, à la suite du parlement, de la chambre des comptes et de la cour des aides. Elle fut reçue comme ces compagnies. Le grand-maître des cérémonies alla la prendre dans la salle des ambassadeurs, où elle s'était rassemblée, et la mena jusqu'à la chambre du roi, où le secrétaire d'Etat la trouva,

et la présenta à Sa Majesté qui l'attendait. La harangue plut extrêmement, et le roi témoigna de la joie d'avoir appelé l'Académie à cette cérémonie. Elle a continué depuis à s'acquitter de ce devoir dans toutes les occasions qui se sont présentées. »

Mais les fonctions de ses membres ne se bornèrent pas à traiter des sujets d'éloquence; Pellisson a dit :

« La principale fonction de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et la diligence possibles à donner des règles certaines à notre langue, et à la rendre plus éloquente et plus capable de traiter les arts et les sciences.

« Les meilleurs auteurs de la langue française seront distribués aux académiciens pour observer tant les dictions que les phrases qui peuvent servir de règles générales, et en faire rapport à la compagnie, qui jugera de leur travail et s'en servira aux occasions.

« Il sera composé un Dictionnaire, une Grammaire, une Rhétorique et une Poétique, sur les observations de l'Académie [1]. »

L'abbé Régnier composa la Grammaire, qui fut revue par tous les membres.

La Rhétorique et la Poétique ne furent pas entreprises, par des raisons que d'Olivet explique parfaitement. Quant au Dictionnaire, qui de tout temps fut le principal travail de l'Académie, le premier parut en 1694 et fut revisé en 1700; depuis, de nouvelles

[1] Statuts de l'Académie, articles 24, 25 et 26.

éditions, ou plutôt de nouveaux dictionnaires, parurent à diverses époques, et soutinrent l'honneur de la compagnie, dont la fin unique, comme dit Pellisson, était de porter la langue française à sa dernière perfection, et de nous tracer un chemin pour parvenir à la plus haute éloquence.

« C'est donc, ajoute d'Olivet, sous cette idée particulière qu'il faut envisager son travail, et non pas, comme les autres dictionnaires, sous une idée vague et indéterminée qui ne présente à l'esprit qu'un recueil alphabétique de mots avec leur explication.

« Ainsi, pour aller droit à son but et pour se renfermer dans son objet, elle a dû faire un choix exact des mots et des phrases que le bel usage emploie dans la conversation, dans les discours publics, dans la poésie, dans l'histoire, et généralement dans tous les écrits qui doivent être à la portée de tout le monde.....

« Rien n'était plus difficile que de faire bien connaître la valeur et la propriété de chaque mot, ou en le définissant, ou en l'expliquant par des synonymes. Qui croirait, par exemple, que le mot *bon*, un mot si commun et si court, pût avoir jusqu'à soixante-quatorze significations toutes différentes? On les voit dans le Dictionnaire de l'Académie, qui cite elle-même cet exemple pour montrer de quelle nécessité il est de faire la notion précise de chaque terme, sans quoi l'on ne peut se flatter ni de savoir une langue, ni d'écrire avec justesse. »

Nous ne suivrons pas plus loin l'habile historien dans ses savantes dissertations sur le travail le plus important de l'Académie; personne aujourd'hui n'en peut contester raisonnablement la valeur.

Un prix d'éloquence fut fondé en 1654 par Balzac; c'était une médaille d'or, qui, d'un côté, représentait saint Louis, et de l'autre une couronne de laurier, avec ce mot : *A l'Immortalité.* Une médaille à peu près semblable fut destinée au prix de poésie fondé à perpétuité par Monseigneur de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon.

Les sujets sont donnés pour ces deux prix par l'Académie elle-même, et tout le monde peut entrer en cours dans ce tournoi de la pensée, hors les académiciens. Enfin, mes chers lecteurs, en terminant ce prologue nous aimons à mettre sous vos yeux les honneurs rendus à la compagnie, jeune encore, par Louis XIV, qui, la prenant sous sa protection immédiate, voulut d'abord assigner le Louvre même pour lieu de ses assemblées; cet événement glorieux entra dans l'histoire métallique du roi; ceux qui s'occupaient de cette histoire composèrent une médaille dont voici l'explication :

Apollon tient sa lyre appuyée sur le trépied d'où sortaient ses oracles. Dans le fond paraît la principale face du Louvre. La légende, *Apollo palatinus*, signifie Apollon dans le palais d'Auguste, et fait allusion au temple de ce dieu, bâti dans l'enceinte du palais de

cet empereur. L'exergue porte ces mots : L'Académie française dans le Louvre. 1672.

RÉCAPITULATION :

Introduction. — Louis XIV. — But de l'Académie. — Égalité de ses membres. — Le talent et le génie. Prologue. — 1629. Les premiers académiciens. — Age d'or. — Citation. Richelieu ; le chancelier Séguier; Louis XIV protecteur. — Blason de l'Académie. — Les quarante fauteuils. — Origine des fauteuils. — Fonctions de la compagnie. — Le Dictionnaire. — Citations. — Prix de poésie et d'éloquence. — Médaille d'Apollon dans le palais d'Auguste, ou l'Académie au Louvre.

PREMIER FAUTEUIL

GODEAU. — FLÉCHIER. — DE QUÉLEN.

Le premier qui s'offre à nous, chers lecteurs, parmi ces illustres Fauteuils, c'est celui où vint s'asseoir d'abord, et en tête de tous, par rang de date, le spirituel poëte de l'hôtel de Rambouillet, ANTOINE GODEAU, surnommé *le Nain de Julie d'Angennes*, de cette belle Julie que nous avons vue, dans nos *Récits des Quatre Siècles littéraires,* tenir le sceptre du goût dans les salons de sa mère, la marquise de Rambouillet. Mais, si la petite taille du jeune poëte lui fit donner le titre de nain, l'élévation de ses pensées lui fit octroyer comme auteur celui de bon ; il écrivait en vers et en prose avec une facilité prodigieuse : de là l'immense réputation qu'il obtint de son temps, réputation que contrebalance ce jugement sévère de Boileau : « Il me semble qu'on peut dire de Godeau ce que Longin dit

d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue et qui échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer. »

Cependant son *Histoire de l'Église* ne manque ni de noblesse ni de simplicité. Il a de plus la gloire d'avoir fourni quelques vers au grand Corneille ; car, avant l'auteur de *Polyeucte*, il avait composé une ode à Louis XIII, dans laquelle on lit :

« Mais leur gloire tombe par terre,
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité. »

Voici quelques strophes de son œuvre capitale, *les Trois Enfants dans la fournaise* :

. . . .
. . . .

« Perles brillantes et liquides,
Douce nourriture des fleurs,
Céleste miel, fertiles pleurs,
Dont l'aube rend les prés humides ;
Et vous, corps sans âmes mouvants,
Objets trompeurs, jouets des vents,
Sources d'agréables orages,
Espoir des blés à demi morts,
Voiles du ciel, subtils nuages,
Louez Dieu, dont la main dispense vos trésors.

« Riche et pesante créature,
Vieille nourrice des humains,
Qui rends au travail de leurs mains

La récompense avec usure ;
Et vous de qui le lieu natal
Semble une coupe de cristal,
Fontaines, âmes des prairies,
Clairs ruisseaux, d'un paisible bruit,
Le long de vos rives fleuries,
Parlez de la Beauté qui jamais ne s'enfuit.

« Fameux théâtre des naufrages,
Toi dont les flots impétueux
Viennent, d'un pas respectueux,
Baiser le sable des rivages ;
Creux et vaste empire du vent,
Dont le calme est si décevant,
Molle ceinture de la terre,
Lien des peuples écartés,
Champ de la paix et de la guerre,
Mer, fais bénir ton Maître à tes flots redoutés ! »

. . . .

La paraphrase du *Cantique des trois Hébreux dans la fournaise* plut à Richelieu, et l'on rapporte ce mot spirituel qu'il dit à l'auteur : « Vous me donnez *Benedicite*, et moi je vous donne *Grasse*. »

En effet, nommé évêque de Grasse par le cardinal, et bientôt évêque de Vence, il prépara le premier fauteuil de l'Académie à devenir plus célèbre par ses évêques que par ses poëtes ; car après le pontife de Grasse allait venir celui de Nîmes, et le nom de FLÉCHIER l'emporte tellement sur celui de Godeau que l'on peut dire le fauteuil de Fléchier, sans offenser les mânes de Godeau.

L'un des plus illustres parmi les prélats de France, n'est-ce pas celui dont les *Oraisons funèbres* peuvent soutenir la comparaison avec celles de Bossuet? Arrêtons-nous un moment auprès de cette noble figure, qui dépasse toutes celles qui l'environnent sur son siége académique.

Esprit Fléchier naquit, le 10 juin 1632, à Perne, dans le comtat d'Avignon; on n'est pas d'accord sur son origine; mais qu'elle fût noble ou obscure, toujours est-il vrai que sa famille était pauvre et vivait d'un humble travail. Il allait se faire un nom tout seul, et l'un des plus beaux; aussi, lorsque, plus tard, nommé à l'évêché de Lavaur par Louis XIV, un des courtisans maladroits osa, en sa présence, s'étonner de cette faveur du monarque : « Ce n'est pas le fils de mon père que le roi nomme évêque, répondit-il en souriant, c'est moi. »

C'était, en effet, lui, l'élève distingué qu'avait formé aux vertus et aux lettres Hercule Audiffret, son oncle maternel, supérieur général de la congrégation de la Doctrine chrétienne; lui, le professeur de rhétorique, l'orateur éloquent, l'auteur de plusieurs poésies françaises, et de fort beaux vers latins qui rappelaient les poëtes de l'ancienne Rome, dans un sujet inconnu aux Horace et aux Catulle, la description d'un *carrousel;* lui, enfin, qui, appelé à toutes les dignités ecclésiastiques, sut toujours se montrer au niveau et même au-dessus des faveurs royales qui l'environnaient.

En 1672 la chaire chrétienne retentit des accents de Fléchier, choisi pour prononcer le dernier éloge de la duchesse de Montausier. Jamais il ne s'était montré plus pathétique; il avait à parler, il est vrai, de sa noble protectrice; son cœur battait doublement en face de cette pompe funèbre, de ce cénotaphe illustre, et les larmes qui ralentissaient sa voix assombrie prenaient ce caractère majestueux et tendre que la reconnaissance inspire au génie. Écoutons-le :

« Un ancien[1] disait autrefois que les hommes étaient nés pour l'action et pour la conduite du monde, que les dieux leur avaient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités et la constance dans la mauvaise fortune; que les femmes n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange, et que celle-là était sans doute plus vertueuse de qui l'on avait le moins parlé. Ainsi il les retranchait de la république pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille; de toutes les vertus morales il ne leur accordait qu'une pudeur farouche; il leur ôtait même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honneur de leur sexe; et, les réduisant à une obscurité qu'il croyait louable, il ne leur laissait pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

« Il est aisé de reconnaître l'injustice de ce sentiment; car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe, que les âmes d'une même espèce ont des mouvements semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelle elles sont capables des mêmes ver-

[1] Thucydide.

tus, l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes, qu'il élève au-dessus des faiblesses ordinaires de la nature, à qui il paraît qu'il donne un courage particulier, et qu'il rend dignes de soutenir les grands emplois et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

« Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si longtemps admirée, que toute la France regrette aujourd'hui..... »

L'orateur, après avoir suivi la duchesse dans tous les actes héroïques de sa carrière, arrive à cette dernière partie qui laisse dans l'ombre les plus brillantes époques de sa vie :

« Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue et trop rigoureuse? A-t-elle cru que sa croix était trop dure et trop affligeante? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, consommées dans l'exercice d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes? Non, non; lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eue à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres, et, après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

« Que dis-je, Mesdames, sans se plaindre? Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et de trouble?... Ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle n'était pas une faiblesse d'esprit; c'était un zèle de pénitence. Ce n'était pas une marque d'attachement à la vie; c'était le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignait d'avoir été trop heureuse et de ne souffrir pas assez; et, rappelant dans l'amertume de son âme ces années qu'elle avait passées dans les honneurs et dans la gloire : « Je ne me plains pas de mourir, disait-elle, je me plains d'avoir vécu trop heureusement. Les peines que le Ciel m'envoie ne sont pas proportionnées aux prospérités que j'en ai reçues, et je souffre de ce que je ne souffre pas assez. » Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe, et qui ne laisse que du regret! et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort!..... »

Telle est l'éloquence de Fléchier. Cependant, pour le mieux connaître, car là est son premier titre à notre admiration, lisons encore quelques fragments de son éloge de *Turenne*.

« N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêterais sur la grandeur et la noblesse de sa maison, et, si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la

moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines mêmes à la France.....

« Avant sa quatorzième année il commença de porter les armes. Des siéges, des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit, en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue et ne craindre aucun péril, faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail et par une plus noble application à tous ses devoirs. Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent la fertilité et l'abondance. Depuis ce temps il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'État... Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Écriture ; et, comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse. »

Voilà la manière noble, calme et mesurée de Fléchier ; il a l'extrême élégance unie à la force, l'extrême harmonie jointe à la raison, en un mot la phrase du plus pur atticisme pour exprimer des vérités chrétiennes, des sentiments chrétiens.

« L'oraison funèbre, dit Mongin dans un de ses discours académiques, avant Fléchier, était l'art d'ar-

ranger de beaux mensonges; un art tout profane, où, sans avoir égard à la vérité ou à la religion, on consacrait les fausses vertus des grands, et souvent la grandeur même. Mais le sage Fléchier ne songea, dans l'éloge des morts, qu'à faire des leçons aux vivants.... Pour ne point trahir la vérité il n'a loué que la vertu; pour ne point flatter ses portraits il n'a travaillé que d'après la plus belle nature, et tous ses héros sont des modèles, comme toutes ses pièces sont des chefs-d'œuvre.

« C'est là qu'on est étonné de voir, dans un seul homme, l'âme du guerrier, l'âme du sage, du grand magistrat et de l'habile politique. Là il s'élève, il change, il se multiplie, il prend toutes les formes différentes du mérite et de la vertu. La séduction est si forte qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. Avec un livre à la main vous êtes transporté dans des siéges et des batailles. C'est l'orateur qui vous charme, et vous n'êtes occupé que des héros; c'est Fléchier qui parle, et vous ne voyez que Turenne. »

Bientôt les faveurs de Louis XIV se multiplièrent autour de Fléchier. L'évêché de Nîmes lui fut donné après celui de Lavaur; ce poste était plus brillant: il le refusa d'abord; mais, comme il était aussi plus périlleux, il l'accepta. On peut dire que le bien qu'il y fit fut immense. Son éloquence ne s'y montra que l'auxiliaire de sa charité. Tout en saluant ses

vertus, nous n'avons à nous occuper ici que de ses talents.

Un illustre académicien a dit :

« Fléchier n'est pas assez goûté de nos jours ; on s'est trop accoutumé à ne voir en lui qu'un adroit artisan de paroles. Par une injustice assez commune, la qualité dominante de son talent a passé pour la seule, et, par une fausse doctrine, cette qualité, précieuse en elle-même, n'a paru mériter qu'une médiocre estime. On a pensé que, si l'art de choisir les mots, l'emploi des tours heureux, des constructions savantes, enfin tous les secrets et tous les détails de l'élégance et de l'harmonie formaient un titre de gloire aux commencements de notre littérature et de notre langue, ce mérite, d'abord personnel à l'écrivain, devait s'affaiblir et se perdre à mesure que la langue elle-même se perfectionnait, cultivée par des mains habiles et soigneuses. Mais on aurait dû se souvenir combien la décadence est près de la perfection. Ces écrivains, longtemps admirés comme créateurs de notre langue, en sont aujourd'hui les conservateurs : leur usage a changé d'objet, mais il n'a rien perdu de son prix [1]. »

Certainement Fléchier n'a rien perdu aux yeux des véritables amis de la saine littérature, de la haute éloquence sacrée. Son nom vient souvent à côté de celui de Bossuet : c'est tout dire.

[1] M. Villemain, *Essai sur l'Oraison funèbre.*

Son *Histoire de Théodose le Grand*, composée pour le Dauphin, le place parmi les bons écrivains du XVII[e] siècle.

Reçu à l'Académie le jour même où l'Académie recevait Racine, il y obtint une ovation qui déconcerta le poëte. « Il y parla le premier, dit d'Alembert, et au milieu de si grands applaudissements que l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* désespéra de pouvoir atteindre au même succès. Le grand poëte fut tellement intimidé en présence de ce public, qui tant de fois l'avait couronné, qu'il ne fit que balbutier en prononçant son discours ; on l'entendit à peine, et on le jugea néanmoins comme si on l'avait entendu. »

Cette séance académique, si remarquable, avait lieu en 1673...

Près de deux siècles plus tard, en 1824, une séance à peu près semblable attirait l'élite de Paris au palais de l'Institut : c'était la double réception d'un prélat et d'un poëte; le prélat se nommait *Monseigneur de Quélen,* le poëte *Alexandre Soumet.* Comme Racine après Fléchier, Soumet dut parler après l'archevêque de Paris ; mais l'archevêque eut l'extrême grâce de laisser encore après son succès beaucoup d'applaudissements pour l'auteur de *Clytemnestre* et de *Saül.*

Nous ne sortons pas de notre sujet en franchissant un siècle et demi, car c'était sur le premier fauteuil, c'est-à-dire à la place de Godeau et de Fléchier, que

s'asseyait, en 1824, le comte HYACINTHE-LOUIS DE QUÉLEN, archevêque de Paris, pair de France.

La Bretagne était le pays de sa noble famille, alliée au duc d'Aiguillon ; aussi, comme les fils de la vieille Armorique, conservait-il dans son cœur un attachement inviolable à ses convictions politiques et religieuses. Il savait pareillement conserver un culte au malheur ; on a bien pu dire de lui qu'il était un *franc et loyal Breton ;* mais, s'il n'oublia jamais ceux qui l'aimèrent, il n'oublia pas davantage ceux qui le haïrent : il se souvint d'eux pour leur rendre en bien le mal qu'ils lui avaient fait. On avait vu le peuple aveuglé piller l'archevêché de Paris, briser les objets sacrés, jeter aux flots de la Seine les livres précieux, les ornements sacerdotaux, les dépouilles d'un palais auguste, et renouveler en plein dix-neuvième siècle les profanations barbares des Vandales et des Visigoths. Mgr de Quélen n'échappa même que par la fuite aux fureurs populaires. Il chercha l'ombre d'un cloître pour y abriter sa prière et sa charité. Mais bientôt, lorsque le choléra parut en France pour la première fois, avec toute sa fureur asiatique, le prélat sortit de son humble retraite, et vint montrer à ses ennemis quelle est la vengeance d'un chrétien. On le vit, à son tour, déployant l'énergie des grandes âmes catholiques, des Belzunce, des François de Sales, des Charles Borromée, prodiguer toutes les aumônes, et celles qui soutiennent le corps et celles qui relèvent l'âme, donner d'une main

de l'or et de l'autre des pardons ; on l'entendit répondre à l'un des moribonds qui repoussait ses soins en s'écriant : « Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de l'archevêché ! — Raison de plus pour moi, mon ami, de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu. »

Certainement c'était là de l'éloquence à la manière de saint Vincent de Paul !

Écoutons la poésie parler de la charité :

« Ainsi, quand un fléau terrible et séculaire,
Voyageur que Dieu même arme de sa colère,
Qu'on a vu s'élancer d'un vol universel
Des flots tiédis du Gange aux glaces d'Archangel,
Suivre avec nos vaisseaux la marche des étoiles,
Comme un esprit des mers se suspendre à leurs voiles,
S'informer dans son cours, par la mort appelé,
Si depuis dix-huit ans Moscou s'est repeuplé,
Et, menaçant de près nos villes alarmées,
Venir comme un vautour sur les pas des armées ;
Quand ce fléau vengeur tombera sur nos fronts,
Pasteur deux fois martyr, resplendissant d'affronts,
Tu sortiras de l'ombre, où, dans un saint asile,
Face à face avec Dieu ta prière s'exile.
A de nobles périls toujours prêt à t'offrir,
Tu reprendras ton rang lorsqu'il faudra mourir.
Cherchant tes ennemis, et penché sur leur couche,
Et respirant la mort au souffle de leur bouche,
Tu ne te souviendras de tant de cruauté
Que pour prier plus haut le Dieu de charité.
Tu t'écrieras : Seigneur, ne leur sois point sévère ;
Tu mêleras tes pleurs au pur sang du Calvaire ;

Tu trouveras pour eux, par ton cœur inspiré,
Les mots que prononçait le Cygne de Cambrai;
Et leur âme, s'ouvrant aux clartés éternelles,
Pour s'envoler aux cieux suspendue à tes ailes,
N'aura, dans le moment du redoutable adieu,
Que toi qui la défende au tribunal de Dieu,
Et montera tremblante en la divine enceinte,
Couverte du pardon de leur victime sainte[1]. »

Monseigneur de Quélen mourut le 31 décembre 1839. Il était le quatrième archevêque de Paris qui eût été membre de l'Académie française.

Mais entre Fléchier et de Quélen le premier Fauteuil avait vu passer successivement *Henri de Nesmond*, archevêque de Toulouse, en 1710; *Jean-Jacques Amelot*, commandeur des Ordres du roi et ministre d'État, en 1727; en 1749, le maréchal *de Belle-Isle*, petit-fils du surintendant *Fouquet*, si célèbre par l'éclat de son luxe et par celui de sa disgrâce. Voltaire dit en parlant de cet académicien :

« Il n'avait été ni ministre, ni général, en 1741, et passait pour l'homme le plus capable de conduire un État et de diriger une armée. »

Mais Voltaire traite moins bien l'abbé *Trublet*, qui vint remplacer le maréchal en 1761. Nous n'adopterons pas le fiel du vers fameux appliqué à ce littérateur de mérite :

Il compilait, compilait, compilait.

[1] Alexandre Soumet, *Épître à Mgr de Quélen.*

Nous dirons plutôt, avec Sabatier : « Ses *Essais de Morale et de Littérature* sont remplis de réflexions vraies, solides, instructives, profondes et toujours bien exprimées ; il en est un très-grand nombre de fines et de délicates qui annoncent un bon littérateur, un critique habile et un ingénieux interprète du cœur humain. Son style est correct, pur, attachant, quoiqu'il soit parfois monotone et trop maniéré. Le plus grand défaut que l'on puisse reprocher à Trublet, c'est d'appuyer trop longtemps sur une même pensée et de la retourner en trop de façons différentes, défaut qui prouve l'injustice des traits lancés contre sa stérilité et son peu d'imagination. Si la réputation des auteurs estimables dépendait du caprice et du ressentiment d'un esprit satirique, il n'y aurait aucun mérite à l'épreuve d'une épigramme ingénieusement tournée, et les railleurs deviendraient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auraient aiguisées contre leurs ennemis. »

Le marquis *de Saint-Lambert* succède à Trublet en 1770. Sa famille l'avait voué à la carrière des armes ; dès qu'il put embrasser celle des lettres il le fit. Parmi ses poésies fugitives on remarque *le Matin et le Soir* et *les Consolations de la Vieillesse ;* ses romans ont de la finesse et de la grâce. Son œuvre capitale est le poëme des *Saisons* ; ce poëme didactique, trop vanté par Voltaire, La Harpe et tout le parti philosophique, critiqué trop sévèrement par Clément et son école, a pris la place qui lui convient désormais aux yeux de

la postérité impartiale : gracieux dans les détails, froid dans l'ensemble, sans verve, sans entraînement, sans profondeur, c'est un corps sans âme. On aime à le placer dans une bibliothèque, on n'aime pas à le lire ; il parle aux yeux, non au cœur.

Voici le début :

« Je chante les saisons et la marche féconde
Du globe lumineux qui les dispense au monde ;
Du Dieu qui le conduit j'annonce la bonté ;
Il prépare au printemps les trésors de l'été ;
L'automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

. . . .

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide
De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
Où bondiront encor les troupeaux du village ;
L'autre s'arrête et pense auprès de ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déjà l'oiseau revient et cherche à reconnaître
Le toit qu'il habita, les murs qui l'ont vu naître ;
Le peuple ailé des bois, s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rase les champs déserts ;
Il s'anime, il s'égaie, et d'une aile hardie
Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.
Et toi, brillant soleil, de climats en climats
Tu poursuis vers le nord la nuit et les frimas ;
Tu répands devant toi l'émail de la verdure :
En précédant ta route il couvre la nature,

Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Tu l'étends par degrés de contrée en contrée,
Jusqu'aux antres voisins de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude il borde les ruisseaux,
Il monte des vallons aux sommets des coteaux.
Cet émail, qui rassemble et la lumière et l'ombre,
Paraît à son retour plus profond et plus sombre;
Il charme les regards, il repose les yeux
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.
Soleil, dans nos forêts ta chaleur plus active
Redonne un libre cours à la séve captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvre, pour s'échapper, l'écorce des rameaux;
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil, plus tranquille, est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix... »

Le duc *de Bassano*, en 1803, ramène le génie militaire sur le paisible fauteuil; il y est remplacé, en 1816, par le cardinal *de Beausset;* on doit à ce prince de l'Église une *Histoire de Fénelon* et une *Histoire de Bossuet;* nous sommes de l'avis de Louis XVIII, qui s'exprimait ainsi à ce sujet: « Écrire la vie de deux grands hommes contemporains, également célèbres dans le même genre, unis d'abord, puis divisés avec éclat, et, sans jamais se contredire, les faire tous deux chérir et respecter au même degré, était un effort que *Plutarque* lui-même n'eût pas osé tenter. »

Le savant écrivain mourut en 1824. Nous avons

vu monseigneur de Quélen occuper dignement sa place, et laisser après lui une des gloires de la magistrature française, le comte *Molé*, s'asseoir sur le premier Fauteuil de l'Académie, en 1840.

Les poëtes sont en petit nombre parmi ces onze membres, illustrés les uns par l'épée, les autres par le manteau d'hermine, les autres par la pourpre romaine ou les dignités ecclésiastiques; l'auteur des *Saisons* pourrait même revendiquer ce titre pour lui seul; cependant ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent ont été ou orateurs, ou écrivains à différents degrés, et tous forment comme un cortége d'honneur au plus illustre d'entre eux, nous avons nommé : *Fléchier:*

RÉCAPITULATION.

Godeau. 1635. — Fléchier. 1672. — Nesmond. 1710. — Amelot. 1727. —Belle-Isle. 1749. —Trublet. 1761. — Saint-Lambert. 1770. — Duc de Bassano. 1803. — Cardinal de Bausset. 1816. — De Quélen. 1824. — Le comte Molé. 1840. —M. de Falloux. 1856.

DEUXIÈME FAUTEUIL

GRESSET.

Un nom se détache lumineux entre tous sur le deuxième Fauteuil : c'est celui de GRESSET.

Deux volumes, de médiocre grandeur, composent son bagage littéraire ; c'est peu, et c'est assez pour passer à la postérité lorsque l'on y trouve *le Méchant*, *la Chartreuse, Vert-Vert* et quelques poésies fugitives.

« Ce n'est pas, dit La Harpe, le nombre des écrits de Gresset qui fait sa force, puisque, sur deux petits volumes, il y en a un qui est encore de trop ; mais il a eu le caractère de l'originalité dans ce qui restera de lui. C'était un véritable talent né, et, n'en déplaise à Voltaire, dont les boutades ne sont pas une autorité, *le Méchant*, *Vert-Vert*, *la Chartreuse* vivront autant que la langue française. »

Palissot dit également : « Quand on se souvient que

ces charmantes productions, d'une originalité si piquante et qui ne se ressemblent ni par le fond ni par la forme, étaient les premiers essais d'un jeune homme, on a peine à concevoir que l'auteur ait eu le secret d'y réunir tout ce que l'on pouvait attendre du talent le plus exercé : grâce, légèreté, abandon, plaisanterie exquise, en un mot tout ce qu'on croyait n'appartenir exclusivement qu'à l'habitude de vivre au sein du monde et dans la société la plus choisie. »

L'apparition du *Vert-Vert* fit sensation dans le monde poétique ; J.-B. Rousseau le qualifia de *phénomène littéraire;* ce mot est demeuré proverbial. En effet il y a dans ce petit poëme un charme inimitable, une fraîcheur, une vivacité de coloris que l'on ne retrouve point dans les œuvres de ce genre; c'est une production tout à fait à part ; le style en est piquant sans être burlesque ; la muse y sourit avec finesse et avec innocence ; du moins la plaisanterie la plus gaie ne dégénère jamais en licence.

Voici quelques vers de ce léger chef-d'œuvre :

. . . .

« A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,

Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc comme on l'est au bel âge;
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.

. . . .

Vert-Vert était l'âme de ce séjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes ;
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux ;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler.
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant. »

. . . .

Dans *la Chartreuse*, son second titre de gloire, Gresset déploie les ressources inépuisables d'une imagination fraîche, tendre et rêveuse. On voit que le poëte avait parfaitement étudié les règles de l'*harmonie*. Il avait dit :

« Qu'elle règne donc toujours cette aimable et noble harmonie, mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs; affranchie de la mollesse ionienne, et Minerve et Vénus

à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des grâces fières. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentiments. Maîtresse des âmes et des sens, qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches faiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu; qu'elle soit à jamais l'interprète du grand, du beau, du vrai, la compagne du goût, l'âme de la société, les délices du monde. »

Gresset s'exprime ainsi dans un discours sur l'*Harmonie*, qu'il écrivit d'abord en latin, et puis en français.

Son vers est plus abondant, plus fier, plus pittoresque dans *la Chartreuse :*

. . . .

« C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée,
Où la foule, toujours crottée,
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses;
Loin du séjour des agréments,
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,

Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs;
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux.
Là, du toit d'un cinquième étage,
Qui domine, avec avantage,
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui, sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,

On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière, livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas;
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée... »

Le Méchant parut en 1747. Cette comédie obtint un succès éclatant et ouvrit à son auteur les portes de l'Académie. Avec moins de génie que Molière, Gresset y trace les caractères de main de maître; écoutons-le :

FRONTIN.

Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a, pour la vie,
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés! Quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre, et, puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime;
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom, qu'on se donne,
Se prend chez tout le monde et n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant, au surplus,
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus.

Le caractère de Gresset ne ressemblait guère à celui de son héros de comédie; aussi affable que spirituel, il se faisait aimer et désirer en tous lieux.

Frédéric le Grand voulut l'attirer à sa cour, mais Paris l'emporta sur Berlin, la France sur la Prusse : c'était justice.

L'Académie avait captivé les sympathies de son cœur ; il les exprimait ainsi dans son discours de réception :

« Pourrais-je former d'autres projets et d'autres vœux en entrant dans ce temple de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science, des mœurs, et de tous les arts consacrés à l'instruction et au plaisir de l'esprit humain ; temple immortel où les talents sont encouragés et récompensés, où la grandeur

elle-même, non contente d'être associée aux talents, les partage et les embellit; où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire et les perfectionne? A la vue de ce lieu respectable et des noms célèbres que présentent vos fastes, rapproché des modèles et des secours, mes premiers sentiments, après la reconnaissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, et tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'enseignent l'emploi du temps, sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, et sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu? »

L'Académie est parfaitement jugée par Gresset. Voici comment l'Académie, par l'organe de son secrétaire perpétuel, juge aujourd'hui Gresset :

« Doué d'une singulière flexibilité d'élégance, sans force d'invention, Gresset paraît avoir eu le privilége de reproduire dans d'heureuses esquisses chacune des scènes de la vie à laquelle il fut mêlé..... C'est, en effet, avant trente ans qu'il avait achevé ses charmants badinages, *Vert-Vert, la Chartreuse*. Mais, après avoir vu le monde, il fit *le Méchant*, léger et immortel monument de ce siècle où l'esprit de société, le talent de converser occupa tant de place.

« *Le Méchant* est la médaille des salons du XVIIIe siècle. Leur physionomie est là, comme la vive allure et la facile conscience des jeunes seigneurs de la Fronde se trouve dans les *Mémoires de Grammont*. Voltaire lui-même ne vous donnerait pas toute la langue spirituelle du XVIIIe siècle si vous n'aviez pas *le Méchant* de Gresset. Jamais toutes les grâces du monde, cette flatterie

maligne, cette amertume mêlée d'insouciance, ces exagérations si vives, cette verve de dédain, cette franchise d'égoïsme qui veut être gaie, cette raillerie apparente sur soi-même pour se moquer des autres, ce sacrifice de toutes choses à l'esprit, cette légèreté, enfin, qui n'est souvent que le défaut d'attention et de raison, n'ont été si bien rendus ; et l'effet poétique est né de cette peinture si fidèle d'une société sans âme et sans poésie. »

Ce charmant poëte mourut en 1777, regretté de tous, car il avait su non-seulement se faire admirer, mais se faire aimer, ce qui est plus difficile !

L'un des plus beaux éloges que l'on puisse faire de Gresset, c'est que *Voltaire et Piron furent les seuls qui dirigèrent contre lui des traits satiriques.*

RÉCAPITULATION.

Gombault. 1635. — Tallemont. 1666. — Danchet. 1712. — Gresset. 1748. — Millot. 1777. — Morellet. 1785. — Lemontey. 1819. — Fourier. 1826. — M. Cousin. 1830.

TROISIÈME FAUTEUIL

CHAPELAIN. — SEDAINE. — VOLNEY.

Le nom de *Chapelain*, qui se présente à la tête de cette étude, ne mérite pas l'oubli absolu et encore moins le ridicule écrasant auquel certain parti l'a voué. Un poëte peut avoir du talent et tomber dans des fautes de versification plus ou moins réelles, et qui deviennent plus ou moins visibles sous le scalpel déchirant d'une critique acerbe.

Jean Chapelain en est un exemple.

Voué par sa mère au culte de la poésie, il se sentit, pour ainsi dire, porté du berceau à l'autel. Les Muses lui sourirent dès la jeunesse; après les Muses vinrent les grands du siècle et les savants : ce furent le cardinal de Richelieu, le cardinal Mazarin, Balzac et les beaux esprits, la cour et la ville, la France et l'étranger. Alors tous se disputèrent la faveur de son jugement, et

lorsque Colbert voulut connaître, parmi les littérateurs, sur qui devaient tomber les bienfaits du grand roi, ce fut encore à la décision de Chapelain qu'il s'en remit pour être juste autant que généreux. Ce sont là de ces choses qu'un historien impartial ne doit pas oublier.

Il est vrai que cet homme si éminemment distingué, et d'un goût si éclairé pour les œuvres des autres, se trompa pour son œuvre de prédilection et ne donna pas son talent à son poëme épique. La *Jeanne d'Arc*[1] de Chapelain est loin d'être un chef-d'œuvre; le plan en est obscur, traînant; le style lourd, rude et monotone. Cependant il y a quelques vers taillés à la manière de Corneille; ainsi, en parlant de Dieu dans sa gloire, il dit :

« Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
Sans borne, il se remplit de sa propre grandeur.
Une triple personne en une seule essence,
Le suprême pouvoir, la suprême science,
Et le suprême amour, unis en trinité,
Dans son règne éternel forment sa majesté.
Un bataillon nombreux de ministres fidèles,
Devant l'Être infini soutenu sur ses ailes,
Dans un juste concert de trois fois trois degrés,
Lui chante incessamment des cantiques sacrés.....
De son Être incréé tout est la créature;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
Des éléments divers est l'unique lien,

[1] *La Pucelle ou la France délivrée*, poëme héroïque.

Le père de la vie et la source du bien.
Tranquille possesseur de sa béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
Et, voyant tout sujet aux lois du changement,
Seul, ne pouvant changer, dure éternellement. »

Et plus loin, en parlant de son héroïne :

« Tel est un fier lion, roi des monts de Cirène,
Lorsque, de tout un peuple entouré sur l'arène,
Contre sa noble vie il voit de toutes parts
Unis et conjurés les épieux et les dards.
Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable;
Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et, la devant souffrir, la veut souffrir en roi. »

Enfin le poids de cette œuvre précipita le poëte de son piédestal poétique. L'idole de ses veilles tomba, et il fut comme écrasé sous ses débris. Il serait juste, après deux siècles, de débarrasser Chapelain de son poëme et de lui laisser son savoir profond, sa vertu rare, ses Mémoires, ses discours, ses sonnets, et surtout son Ode au cardinal de Richelieu, louée par Boileau lui-même.

L'Académie perdit Chapelain en 1674; il avait été l'un de ses premiers et de ses plus illustres membres.

Le temps marche toujours, emportant dans sa course rapide les hommes et les choses; heureux lorsque de ces hommes il reste le nom, et de ces choses un reflet utile à l'amélioration du monde!

Sur le fauteuil de Chapelain viennent s'asseoir suc-

cessivement *Benserade, Pavillon, Sillery*. Ils laissent peu de traces dans le vaste champ de la littérature, et l'Académie leur donne plus de gloire qu'ils n'en donnent à l'Académie.

Le sonnet de Benserade sur Job, quoique médiocre, eut un retentissement prodigieux; on n'accorderait pas aujourd'hui le même honneur à un poëme épique de haut mérite; n'importe! On vit la cour et la ville se partager en deux camps, l'un pour Benserade, l'autre pour Voiture: les *Jobelins* et les *Uranins*.

« Quand Benserade sortait de ces ingénieuses bagatelles, dit l'abbé d'Olivet, il sortait de son caractère. Les grands sujets lui convenaient peu, encore moins les sujets de piété... »

Mais, en revanche, durant plus de vingt ans il fit, à lui seul, les frais des amusements de la cour en composant des ballets.

« Il sut confondre, mais finement, le caractère des personnes qui dansaient avec le caractère des personnages qu'ils représentaient. Le roi représentait-il Neptune : ses vers convenaient également à Neptune et au roi. Si quelque dame jouait le rôle d'une déesse, elle se trouvait peinte et caractérisée elle-même dans ce qu'on disait de la déesse. Autant de récits, autant d'allégories, la plupart obligeantes, sans fadeur, toutes justes, variées, intéressantes. Pour y réussir il fallait autre chose que la science de rimer; il fallait non-seulement un grand usage de la cour, mais une liberté

bien circonspecte, une hardiesse bien mesurée, de peur qu'un degré de moins ne gâtât l'ouvrage, et qu'un degré de plus ne perdît l'auteur. »

Pavillon produit quelques poésies légères qui soutiennent sa réputation d'homme d'esprit; nous préférons ces *Stances* sur la mort :

« La vie est peu de chose, et sa fin n'est terrible
Qu'à ceux qui n'ont jamais osé la méditer;
Rien ne doit être moins sensible
Que la perte d'un bien qu'on ne peut regretter.

« Tout bonheur passager est peu digne d'envie;
Chaque heure, chaque instant en peut finir le cours :
Ce qui fait la plus longue vie
N'est qu'un petit nombre de jours.

« Pour en conserver la mémoire
Un prince se sert vainement
Du marbre et de l'airain; ce riche monument
Un jour sera bien moins la marque de sa gloire
Que la preuve de son néant!
Les hommes, de tout temps, jugeant sans connaissance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont souvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence,
Et parmi les pauvres mortels
Quelquefois ceux que l'on encense
Ne sont que de grands criminels,
A qui notre seule ignorance
Au lieu de châtiments décerne des autels. »

Sillery eut l'honneur d'avoir pour parrain le pape

Alexandre VII, Fabio Chigi; de là son nom italien de *Fabio;* il joignit à l'étude approfondie du grec et de l'hébreu la composition de quelques poésies fugitives, ce noble délassement des prélats illustres. L'évêché d'Avranches lui fut donné en 1689, puis celui de Soissons. Il mourut en 1714, laissant son fauteuil au duc *de La Force*, pair de France, grand seigneur et grand protecteur des lettres, ce qui constitue à peu près tous ses titres.

Mirabaud tient de la même main la plume et l'épée. « Jusques à quatre-vingt-six ans il conserva le feu de la jeunesse, la séve de l'âge mûr, une gaieté vive et douce, une sérénité d'âme, une aménité de mœurs qui, d'après ce que dit Buffon, faisaient disparaître la vieillesse, ou ne la laissaient voir qu'avec cette espèce d'attendrissement qui suppose bien plus que du respect. Ses ouvrages portent l'empreinte de son caractère : plus un homme est honnête et plus ses écrits lui ressemblent. »

Watelet, artiste et poëte, composa *l'Art de peindre*, en vers faciles et peu châtiés; puis un dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture; puis un *Essai sur les Jardins.* « En le lisant, dit La Harpe, on sent le désir de connaître l'auteur et d'habiter sa demeure. » En somme, Watelet était un philosophe qui s'était arrangé pour être heureux, suivant l'expression de Marmontel; mais sous cette philosophie paisible on entrevoit parfaitement le système d'égoïsme qui bientôt va

amener toute une désorganisation sociale et finir par de terribles et sanglantes révolutions.

Sedaine succède à Watelet en 1786. Les succès de ses œuvres, jouées sur les trois plus grands théâtres de Paris, lui ouvrirent les portes de l'Académie lorsqu'il avait déjà atteint l'âge de celui qu'il venait y remplacer. La plus importante de ses compositions, *le Philosophe sans le savoir*, obtint de brillants suffrages; l'auteur y pèche cependant, non-seulement par le style, mais par l'invraisemblance des caractères, surtout de celui de son philosophe, qui ne l'est que de nom. Avec *la Gageure imprévue*, *Richard Cœur-de-Lion*, *le Déserteur*, *Rose et Colas*, *l'Épître à son habit* et quelques chansons, Sedaine parut novateur à son époque et paraît suranné à la nôtre. La musique de Grétry et de Monsigny sauve ses opéras de l'oubli.

« Son talent, dit La Harpe, ne peut absolument se passer ni du théâtre ni de la musique, et pourtant n'est point méprisable. Il faut d'abord songer qu'il n'avait fait aucune espèce d'études, et ce n'était pas sa faute; ce fut au contraire un mérite à lui d'avoir commencé par être tailleur de pierres, ensuite maçon, et de s'être élevé de là jusqu'à la place de secrétaire de l'Académie d'Architecture, et même à celle d'académicien français, quoiqu'il eût à peine quelque théorie de l'architecture et qu'il n'en eût aucune de la grammaire. Je ne sais s'il était en état de bâtir une maison, mais je suis sûr qu'il n'était pas capable de

rendre compte de la construction d'une phrase... »

Sedaine mourut le 17 mai 1797; il n'avait pas été réélu lorsque le Directoire rétablit les académies sous le titre d'Institut national.

Bien différent de celui dont il reçut, avant l'heure, le siége académique, voici l'un des écrivains les plus dangereux du dix-huitième siècle; il se montre à notre étude avec ses connaissances et ses erreurs. On sent que le souffle empoisonné de la fausse philosophie est passé sur cette société brillante, qui se contentait de la science et du génie du temps des Corneille et des Bossuet, et qui, du temps des Voltaire et des Diderot, eut besoin du sophisme et de l'incrédulité. Le mal était profond; tout était ébranlé, renversé, foudroyé. L'esprit humain avait fait la nuit de toutes parts; la chute des autels avait entraîné la chute des trônes; le sang avait coulé par torrents sur les places publiques et dans les temples profanés : 93 avait épouvanté le monde!..

L'Académie française, dispersée par l'orage révolutionnaire, ne se reconstituait, avec peine, que sous d'autres noms, d'autres titres, d'autres priviléges. Sedaine, comme nous l'avons dit, ne fut point rappelé parmi les nouveaux membres, et Volney fut élu à sa place. Il apprit sa nomination dans les vastes solitudes de l'Amérique, car c'était un rude voyageur que ce *Constantin-François Chasseboeuf*, surnommé *Volney!* Dès sa jeunesse le goût des courses lointaines et péril-

leuses s'était manifesté en lui, et le premier héritage qu'il recueillit lui servit à le satisfaire. Il partit pour l'Égypte.

Après avoir passé huit mois dans un couvent de Cophtes, sur les montagnes du Liban, et s'y être livré à l'étude difficile de la langue arabe, il parcourut l'Égypte et la Syrie avec un courage infatigable, visitant, explorant les villes et les déserts, et cherchant des souvenirs et des doutes au sein des tombeaux. D'autres hommes de génie devaient, plus tard, retirer de plus utiles fruits de leurs pèlerinages en pareilles contrées, et découvrir autre chose que l'athéisme dans les antiques splendeurs du berceau du monde.

En attendant les Lamartine et les Chateaubriand, Volney écrivit son fameux ouvrage, intitulé *les Ruines*, ou *Méditations sur les Révolutions des empires*. Le venin de l'erreur circule à grands flots à travers ces pages, belles de style, fausses de raisonnement.

Une mélancolie étudiée charme d'abord et séduit le lecteur; mais il ne tarde pas, avec un coup d'œil sûr, à sentir la nullité des pensées de l'auteur, le mensonge de ses déductions, la faiblesse de sa logique, la pauvreté de ses conceptions, l'orgueil de sa philosophie, ou plutôt de sa sophistique, qui est la philosophie retournée; il ne tarde pas à sentir que ses larmes mêmes sont du poison qui, en coulant sur l'humanité, ne peuvent que la flétrir et la dessécher, au lieu de l'améliorer et de la faire fleurir pour le ciel dans les sentiers de la

religion et de la vertu ! *Les Ruines* de Volney sont le résumé de son siècle.

Il commence par cette invocation :

« Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ! C'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter ! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'égalité..... »

Arrêtons-nous là ; il suffit de ces quelques lignes pour juger l'esprit de l'ouvrage. Que peut dire un tombeau à l'homme qui n'a pas de Dieu ? La leçon qui sort du sépulcre n'est bonne qu'avec la religion pour soleil et l'éternité pour écho ! Sans cela ce n'est qu'un cri de désespoir qui s'élève de la poussière qui fut nos aïeux ; c'est un appel sinistre à toutes les haines, à tous les méchants instincts du cœur. Oui, l'impie, l'incrédule en présence de l'inévitable mort doivent s'écrier : « Jouissons largement de la vie, car nous mourrons demain ! Cherchons les plaisirs, les honneurs, les richesses ; livrons-nous à toutes les passions ; à tout prix jouissons du présent, car nous n'avons pas d'avenir, nous mourrons demain ! » C'est une chanson de Béranger qui ressort logiquement d'une méditation de Volney.

Le marquis *de Pastoret* et le comte *de Sainte-Aulaire* ferment la liste des noms du quatrième fauteuil; tous deux hommes d'État et hommes de lettres ont mérité la distinction académique, et leur place restera marquée parmi les écrivains dont la France s'honore. On doit au premier l'*Histoire de la Législation*, grand ouvrage auquel il travailla toute sa vie, au milieu des agitations et des luttes politiques de cette orageuse époque; on doit au second une *Histoire de la Fronde*, publiée en 1827, histoire sérieuse de cet épisode bizarre et souvent burlesque de nos annales.

RÉCAPITULATION.

Chapelain. 1635. — Benserade. 1674. — Pavillon. 1691. — Sillery. 1705. — Le duc de La Force. 1714. — Mirabaud. 1726. — Watelet. 1760. — Sedaine. 1786. — Volney. 1797. — Marquis de Pastoret. 1820. — De Sainte-Aulaire. 1841. — M. le duc de Broglie. 1855.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME FAUTEUILS

LES DEUX HABERT. — COTIN. — ESMÉNARD, ETC.

Nous réunissons ces *Fauteuils* parce que nous voyons les deux frères les occuper simultanément. *Philippe Habert* et *Germain Habert*, nommés en 1635, à la naissance de l'Académie, se distinguèrent l'un et l'autre par quelques ouvrages assez remarquables pour l'époque; on cite du premier *le Temple de la Mort;* on cite du second *la Métamorphose des yeux d'Iris changés en astres*, que l'on peut placer à côté de celles d'*Ovide*; soit pour l'invention ingénieuse et féconde, soit pour les vers nobles et chaleureux.

« Sous ces climats glacés où le flambeau du monde
Épand avec regret sa lumière féconde,
Dans une île déserte est un vallon affreux
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là, sur de noirs cyprès, dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure.

La terre pour toute herbe y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons. »

Le Temple de la Mort, où nous trouvons ces vers, obtint un véritable succès; Pellisson le nomme « une des plus belles pièces de notre poésie française. » Nos grands poëtes, il est vrai, n'étaient pas encore venus! Le jeune auteur périt à trente-deux ans, écrasé par les décombres d'une muraille que fit sauter une mèche enflammée, tombée dans un tonneau de poudre. Chapelain composa son épitaphe.

Sur le quatrième fauteuil passent successivement *Esprit Colbert*, fils du grand ministre, l'abbé *Fraguier*, que l'on vit lutter courageusement contre la douleur et consacrer aux lettres ses travaux et ses veilles. « Tenant d'une main sa plume, sa tête de l'autre, dit de Boze, et obligé de se reposer quelquefois à chaque mot, presque toujours à chaque ligne, il venait à bout des extraits les plus difficiles; il composait de savantes dissertations où l'étendue et la facilité de sa mémoire suppléaient à toutes les recherches et ne laissaient aucun vestige de ses infirmités. On s'en apercevait bien moins encore dans les choses qui étaient purement de goût. Le sien n'avait rien perdu de sa délicatesse, et, dans le temps même qu'il pouvait à peine se lever, sa chambre ne désemplissait pas de gens de lettres, empressés de puiser dans ses entretiens ces grandes règles du beau, qui s'inspirent plutôt qu'elles ne s'enseignent. »

Après le modeste savant vient *Charles d'Orléans de Rhotelin*, descendant lettré du fameux *Dunois*, qui aida Jeanne d'Arc à délivrer la France du joug de l'étranger :

« Jeanne d'Arc, qui sauva notre France guerrière
En retrempant son cœur au feu de la prière ! »

Le fauteuil du poëte dut tressaillir de joie en se sentant occupé par l'héritier de ce vieux nom. Toutes les gloires sont sœurs, surtout au sein de la république des lettres.

L'abbé *Girard* consacre sa vie à deux ouvrages sur la langue française et mérite bien le titre d'académicien; sa *Grammaire* est moins estimée que ses *Synonymes*. Écoutons un habile critique :

« L'abbé Girard ne s'est point attaché à l'idée qu'on conçoit ordinairement du terme de *synonyme;* il a fait connaître au contraire très-évidemment que notre langue n'avait pas deux mots qui signifiassent précisément, et dans un égal degré de nuance, la même chose. En conséquence de ce principe il s'est appliqué à développer le vrai sens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une première ressemblance de signification, et c'est là ce qu'il faut entendre par les mots synonymes; il les a classés et mis dans le jour le plus propre à en faire sentir la valeur, la force, l'énergie, les diverses nuances qui les distinguent. »

L'abbé Girard mourut en 1748.

Un ministre d'Etat succède à ce philosophe : c'est

Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy ; puis, au marquis de Paulmy, le *marquis d'Aguesseau*, petit-fils de l'illustre chancelier de ce nom, que l'Académie n'avait pas eu la gloire de compter parmi ses élus. Il fallait bien une réparation !

Charles Brifaut, appelé à le remplacer en 1826, a dit : « Le marquis d'Aguesseau était le dernier membre de cette ancienne Académie fondée par Richelieu, par ce géant antiféodal qui aimait les hommes de génie, comme on aime ses pairs, avec passion, mais non sans jalousie. »

Brifaut, véritable homme de lettres, fit paraître en 1813 *Ninus II*, tragédie en cinq actes, couronnée d'un immense succès ; en 1820, son *Charles de Navarre* fut bien accueilli, mais moins bien que sa première pièce. On a du même auteur *Rosamonde*, poëme en trois chants, plein de sentiments vrais et gracieux ; on a encore diverses poésies, des dialogues et des contes, où, comme on l'a remarqué, la pudeur ne se trouve jamais blessée, ce qui est un éloge plus précieux que les autres.

Sur le cinquième fauteuil, après Germain Habert, se reposent l'abbé *Cotin*, l'abbé de *Dangeau*, l'abbé *Terrasson ;* avant ce dernier le comte de *Morville ;* mais, pour ne pas être injuste envers les abbés, il faut rappeler à nos lecteurs, initiés déjà, sans doute, aux critiques de Boileau, que l'abbé *Cotin*, très-connu par les vers du poëte, mériterait de l'être un peu pour

ses sermons, prêchés, durant seize ans, dans les premières églises de Paris, et devant un auditoire plus nombreux que ne veut l'avouer le grand satirique du grand siècle. Cotin a laissé quelques productions que l'impartialité doit sauver du mépris, ou plutôt du ridicule que Molière et Despréaux ont lancé sur son nom. Cotin était versé dans les langues orientales; l'hébreu, le syriaque et le grec étaient si bien une possession de sa vaste mémoire qu'il aurait pu réciter par cœur tout Homère et tout Platon. D'Olivet dit de lui :

« Mon dessein n'est nullement de le louer. Si pourtant j'étais chargé de faire son apologie, il me semble que j'en viendrais à bout sans recourir à l'art imposteur de ceux qui ont fait l'éloge de la folie ou de la fièvre, de Busiris ou de Néron. Je chercherais l'abbé Cotin dans ses ouvrages sérieux, dans ce qu'il a écrit sur les principes du monde, sur l'immortalité de l'âme, sur le Cantique des cantiques. Je montrerais, par ces mêmes ouvrages, qu'il était versé dans la philosophie et la théologie; je dirais que, dans ses *Poésies*, qui sont les plus faibles de ses ouvrages, il y a des choses spirituelles et bien tournées. Je trouverais, dans les endroits qu'il a traduits de Lucrèce, des vers assez beaux pour faire honneur à un poëte qui n'aurait été que poëte. Je ferais avouer que sa prose a ce je ne sais quoi d'aisé, de naïf et de noble, qui sent son Parisien élevé avec soin....

« A l'égard de ses sermons, comme il n'en reste

aucune trace, je me contenterais de faire observer qu'il a prêché seize carêmes *dans les meilleures chaires de Paris*, et que, vraisemblablement, s'il avait toujours été aussi grêlé que le *Satirique* le dit, il n'aurait pas eu la constance de pousser si loin une carrière si pénible.

« Convenons donc de bonne foi qu'il est à plaindre de n'avoir pas eu le tranquille sort de tant d'autres écrivains, qui dans le fond ne valent pas mieux que lui ou peut-être valent moins. »

Nous mettons à la suite de ce jugement impartial de d'Olivet quelques vers de l'abbé Cotin, qui nous semblent donner plus de poids à l'appréciation précédente; c'est un sonnet sur Anne d'Autriche.

« Vous dont la voix, égale à la voix du tonnerre,
Imprime la frayeur dans l'âme des humains;
Vous dont l'orgueil, enflé par des titres si vains,
Tyrannise la mer et désole la terre;
Vous, les dieux de la paix et les dieux de la guerre,
Et du sort des mortels arbitres souverains,
Examinez le vôtre, et voyez quelles mains
Brisent vos sceptres d'or comme on brise le verre.
Anne, dont tant de gloire accrut la majesté,
Languit comme les fleurs aux brûlants jours d'été,
Et meurt du long ennui de survivre à soi-même.
Règne, pompe, splendeur, cour, délices, appas,
Tout vient de la quitter avec le diadème;
Ses vertus seulement ne la quitteront pas. »

Eh bien! les sarcasmes de Molière et de Boileau pesaient si fort sur la mémoire infortunée de l'abbé

Cotin que son successeur n'osa point publier son éloge funèbre. Nous ne voulons pas l'en blâmer ; mais il nous paraîtrait infiniment plus louable d'avoir livré à la publicité ce discours académique, qui, peut-être, contre-balancerait aujourd'hui quelques plaisantes scènes et quelques vers acerbes. Cotin mourut à soixante-dix-huit ans, en 1682.

Plus et moins connu, son troisième successeur, l'abbé *Terrasson*, composa un roman intitulé *Séthos*, fort ennuyeux, mais dans lequel se trouvent quelques passages dignes de l'auteur du *Télémaque*. Sa traduction de l'histoire universelle de *Diodore de Sicile* est assez généralement estimée.

« La trempe d'âme de l'abbé Terrasson, dit Sabatier, ressemblait à celle de son esprit : elle était pleine d'élévation et de simplicité ; c'était une espèce de La Fontaine dans le commerce de la vie. On lui demandait un jour ce qu'il pensait d'une harangue qu'il devait prononcer. « Elle est bonne, dit-il avec plus d'ingénuité que d'orgueil ; je dis très-bonne ; tout le monde ne la jugera pas ainsi, mais je m'en inquiète peu. » A l'égard de son opulence il disait : « Je réponds de moi jusqu'à un million. » Il vit s'évanouir cette brillante fortune en un moment avec la même tranquillité qu'il l'avait acquise, et lorsqu'il se trouva réduit au simple nécessaire : « Me voilà tiré d'affaires, s'écria-t-il ; je revivrai de peu : cela m'est plus commode. »

Il conserva le même caractère jusqu'aux derniers

moments de sa vie. Sur ses vieux jours il évaluait en riant le dépérissement des facultés de son âme. « Je calculais ce matin, disait-il un jour à l'un de ses amis, que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvais avoir de lumières acquises. Si cela continue, il ne me restera seulement pas la réponse que fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illustre confrère Maupertuis. » Ce bon M. de Lagny ne s'était occupé toute sa vie que de calcul; étant à l'extrémité, sa famille, qui l'entourait, n'en put tirer une seule parole; M. de Maupertuis promit de le faire parler. « Monsieur de Lagny, lui cria-t-il, le carré de douze? — Cent quarante-quatre, » répondit le mourant. Il expira un instant après.

Le comte de *Bissy*, traducteur élégant de quelques *Nuits d'Young*, précède *Esménard*. Voyageur, savant et poëte, celui-ci nous donne quelques poëmes, entre autres *la Navigation*, en huit chants, et *le Triomphe de Trajan*, drame lyrique. Il ne passe qu'un an au fauteuil académique. Son successeur, *Charles de Lacretelle*, historien très-distingué, a dit de lui :

« Heureux imitateur du poëte portugais (Camoëns), Esménard en fut souvent l'heureux émule. Il avait eu avec son modèle une autre conformité : comme lui il avait été longtemps errant et malheureux; comme lui il dut souvent craindre, au milieu des tempêtes, de périr avec le poëme qui lui donnait des espérances d'immortalité. Quels moyens n'avait-il pas de peindre

l'élément orageux, lui qui, dans un naufrage, avait été sauvé de la mort avec trois compagnons seulement! C'était des rivages de la Grèce, et de ceux où furent Tyr et Carthage, qu'il retraçait avec tant d'art et de poésie la naissance de la navigation; c'est de l'île où Christophe Colomb prit possession d'un nouveau monde que, plein d'une indignation véhémente, il reprochait à l'Espagne la prison et les fers du grand homme. En passant six fois d'un hémisphère à l'autre ne dut-il pas éprouver bien souvent les émotions qu'il avait à peindre, cette ardente curiosité des voyageurs, ce besoin de l'illusion, et même ce regret de la patrie qui s'offre si souvent à leur âme sans troubler leur énergique volonté? Ainsi chez Esménard le voyageur inspirait le poëte; la vue des objets qu'il avait à retracer ne lui permettait pas d'emprunter des couleurs d'une vérité douteuse. Un goût sûr, le sentiment de l'harmonie ajoutaient le don précieux d'une élégance continue à la fidélité, à la grandeur de ses tableaux. »

RÉCAPITULATION.

Philippe Habert. 1635. — Esprit. 1637. — Colbert. 1678. — Freguier. 1707. — Rhotelin. 1728. — Girard. 1744. — Paulmy. 1748. — D'Aguesseau. 1787. — Brifaut. 1828. — M. Jules Sandeau. 1858.

Germain Habert. 1635. — Cotin. 1655. — Dangeau. 1682. — Morville. 1723. — Terrasson. 1732. — Bissy. 1750. — Esménard. 1810. — Charles de Lacretelle. 1811. — M. Biot. 1856.

SIXIÈME FAUTEUIL

CONRART. — MONTESQUIEU, ETC.

De même qu'il y a dans les machines de l'industrie certaines pièces que l'on appelle *chevilles ouvrières*, et qui, tout en n'occupant qu'une place secondaire, ne sont pas des moins importantes, de même on trouve toujours, à l'origine des institutions les plus belles et les plus utiles, de ces hommes de deuxième ordre qui passent à la postérité sinon par leur valeur personnelle, du moins par le rôle sérieux qu'ils ont su remplir.

Valentin Conrart, conseiller et secrétaire du roi, fut un de ces hommes pour l'Académie française. Il fut plus encore : sa maison, rendez-vous habituel des talents de l'époque, peut être considérée comme le vrai berceau de l'illustre compagnie.

D'Olivet nous dit :

« Conrart a été le père de l'Académie; c'est dans sa maison qu'elle est née ; elle ne fut d'abord composée que de ses plus chers amis; sa probité, la douceur de ses mœurs, l'agrément de son esprit les avaient rassemblés, et, quoiqu'il ne sût ni grec ni latin, tous ces hommes célèbres l'avaient choisi pour le confident de leurs études, pour l'arbitre de leur goût.... »

Plus loin d'Olivet ajoute : « Après sa mort, arrivée en 1675, un des plus grands seigneurs de la cour, mais qui ne s'était que médiocrement cultivé l'esprit, se proposa pour la place vacante. De le refuser ou de le recevoir l'embarras paraissait égal. Ce fut dans cette occasion que M. Patru, avec cette autorité que donne l'âge joint au vrai mérite, ouvrit l'assemblée par un apologue. « Messieurs, dit-il, un ancien Grec avait une lyre admirable; il s'y rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau il en voulut une d'argent, et la lyre, avec sa corde d'argent, perdit son harmonie. »

Je m'imagine voir le peuple romain qui écoute la fable de Ménénius Agrippa. Celle-ci n'eut pas un effet moins prompt; elle tombait, on le voit, non sur la condition seule, mais sur l'incapacité du prétendant.

Il nous reste peu de chose de ce premier secrétaire de l'Académie, mais sa notice sur Gombauld suffit pour apprécier la pureté et même l'élégance de son style, et pour motiver l'empressement de ses con-

temporains, qui le consultaient presque comme un oracle.

Après ses deux successeurs immédiats, le président *Roze* et *Sacy*, nous trouvons un nom célèbre : *Montesquieu!*

Assurément Montesquieu n'est pas, ainsi que l'ont prétendu quelques-uns de ses admirateurs, l'un des plus grands génies de tous les siècles, mais il reste, après toutes les attaques dont il a été objet, l'un des hommes les plus remarquables que la France ait produits au XVIII[e] siècle. Né au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, il reçut une éducation brillante, et il fit, grâce aux heureuses dispositions dont la nature l'avait doué, des progrès si rapides dans les études sérieuses qu'à l'âge de vingt-sept ans il fut jugé capable de remplir au parlement de Bordeaux une des premières places de la magistrature.

Il avait trente-deux ans quand il publia les *Lettres persanes*, sorte de pamphlet dont il avait emprunté l'idée aux *Amusements sérieux et comiques* de Dufrény, poëte du siècle de Louis XIV. Cet ouvrage, que d'Alembert n'a pas craint d'appeler *le plus profond des livres frivoles*, ne fait que révéler un libertinage d'opinion qu'on ne saurait justifier en disant, avec M. de Barante, que l'auteur n'avait aucun sentiment ni aucun but coupables. Sous prétexte de présenter à ses amis le tableau satirique de la société européenne, *Usbek* se permet, sur les mystères les plus saints du christia-

nisme comme sur la plupart des institutions des pays qu'il visite, des réflexions tour à tour odieuses, impies ou indécentes, qu'il entremêle à des descriptions licencieuses des mœurs orientales, sans qu'en général la fausseté de ses appréciations et l'injustice de ses attaques soient rachetées par la profondeur des vues et des observations.

Le talent de l'écrivain et l'attrait du scandale donnèrent aux *Lettres persanes* un retentissement immense, à une époque où déjà, dans la littérature comme dans les autres branches des connaissances humaines, les esprits s'affranchissaient des traditions et des inspirations de la foi. Ce succès semblait désigner Montesquieu pour l'Académie; mais on comprend d'autant mieux que le cardinal Fleury et la docte assemblée fussent disposés à repousser sa candidature que, dans l'ouvrage même qu'il pouvait présenter comme son titre principal, il prêtait à Usbek ce singulier langage :

« J'ai ouï parler d'une espèce de tribunal qu'on appelle l'*Académie française*. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde, car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé le peuple casse ses arrêts et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre. Il y a quelque temps que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugements. Cet enfant de tant de pères était presque vieux quand il naquit!.....

« Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses; tant de bouches ne parlent presque que par acclamation; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux il n'en

est pas question ; il semble qu'il soit fait pour parler et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds, car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instants et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étaient avides; je laisse décider cela à ceux qui le savent mieux que moi. »

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que la plupart des écrivains trouvent spirituel de se moquer des Quarante, jusqu'au moment où ils parviennent, à force de sollicitations et de démarches, nous ne voulons pas dire à force de flatteries, à

« Tomber de chute en chute au trône académique. »

Dès 1726 Montesquieu avait vendu sa charge et quitté la magistrature pour compléter et mûrir par des voyages dans une partie de l'Europe les recherches et les études auxquelles il s'était déjà livré. Rentré en France, il mit bientôt au jour ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Un des critiques les plus fins, les plus ingénieux et les plus élégants de notre siècle, n'a pas hésité à dire que, dans cet ouvrage, le style de Montesquieu est aussi achevé que naturel et rapide. C'est cependant celui où l'on pourrait signaler un plus grand nombre de négligences et même d'incorrections ; mais ces défauts disparaissent sous la richesse du sujet et devant les vastes proportions du plan dans lequel l'auteur l'a développé. On y voit réellement Rome naître, grandir, vivre et se mouvoir jusqu'au moment où, comme tous les êtres individuels ou sociaux, et suivant

une loi invariable de la Providence, elle finit par décroître et tomber sous les conséquences naturelles des causes qui ont le plus directement contribué aux progrès de sa puissance.

« En effet, dit Montesquieu, la grandeur de l'État fit la grandeur des fortunes particulières; mais, comme l'opulence est dans les mœurs, et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissaient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avaient point. Ceux qui avaient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les désirs et les regrets d'une grande fortune on fut prêt à tous les attentats, et, comme dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine ni souffrir que d'autres en eussent. »

Ces quelques lignes nous semblent suffire pour donner à nos lecteurs une idée de l'ample brièveté et de la concision énergique qui caractérisent le style de l'auteur.

Nous ne craignons pas de dire que cet ouvrage est son principal titre de gloire, bien que nous sachions qu'en formulant un pareil jugement nous adoptons une opinion qui étonnera les nombreux admirateurs de *l'Esprit des Lois*. Montesquieu a travaillé vingt ans à cette dernière œuvre; en la terminant il a cru pouvoir s'écrier avec une certaine complaisance : *Italiam! Italiam!* comme les compagnons d'Enée en abordant au Latium; et Voltaire a osé

ajouter : « Le genre humain avait perdu ses titres; « Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. » L'exagération d'un pareil éloge permet à la postérité d'en sourire, d'autant plus qu'il ne saurait avoir aucun sens sérieux; mais il s'explique dans la bouche du philosophe de Ferney précisément par les idées et les opinions, plus ou moins dangereuses, que l'auteur de l'*Esprit des Lois* a répandues dans son ouvrage. Il s'en faut qu'il ne renferme pas d'excellentes choses et des matériaux abondants, dont les hommes instruits pourront longtemps se servir avec avantage; mais l'ordonnance générale et l'exécution du livre ne nous paraissent pas telles qu'on puisse le considérer comme un de ces monuments devant lesquels doive s'incliner l'esprit humain. Il y a certaine question capitale, comme celle de l'histoire et du rôle des moines au moyen âge, qui semble avoir presque complétement échappé au génie si pénétrant de Montesquieu, ou il ne les voit apparaître, à l'horizon du passé, qu'à travers le voile épais des préjugés du XVIIIe siècle.

Sept ans environ après la publication de l'*Esprit des Lois* Montesquieu tomba malade; sa santé était naturellement délicate, et elle s'était encore affaiblie par l'effet infaillible des études continuelles auxquelles il avait consacré sa vie. Il succomba le 10 février 1755, et ses derniers moments ne laissent aucun doute sur ses sentiments religieux. Malgré leurs indécisions, les âmes droites et sincères finissent toujours par

revenir au christianisme. Quelque temps avant sa mort il disait :

« Quand l'immortalité de l'âme serait une erreur, je serais fâché de ne pas la croire. J'avoue que je ne suis pas si humble que les athées. Je ne sais comment ils pensent ; mais, pour moi, je ne veux pas troquer l'idée de mon immortalité contre celle de la béatitude d'un jour. Je suis charmé de me croire immortel comme Dieu même. Indépendamment des idées révélées, les idées métaphysiques me donnent une bien forte espérance de mon bonheur éternel, à laquelle je ne voudrais pas renoncer. »

RÉCAPITULATION.

Conrart. 1634. — Le président Roze. 1675. — Sacy. 1701. — Montesquieu. 1728. — Châteaubrun. 1755. — Chastellux. 1775. — Nicolaï. 1789. — François de Neufchâteau. 1795. — M. Lebrun. 1828.

SEPTIÈME FAUTEUIL.

PELLISSON. — FÉNELON. — DELAVIGNE. — M. SAINTE-BEUVE.

Pellisson se fit connaître d'une manière brillante par son *Histoire de l'Académie*, ouvrage qui lui ouvrit les portes de ce sanctuaire des lettres; ce fut justice! On décida d'une voix unanime que la première place vacante lui serait réservée; en attendant on lui donna le droit d'assister aux séances, avec cette distinction glorieuse que la même faveur ne pourrait être accordée à personne pour quelque considération que ce fût.

Ce qui fait encore plus d'honneur à Pellisson, c'est la magnanimité avec laquelle il se déclara le défenseur de *Fouquet* après la disgrâce de ce ministre.

Aussi mérita-t-il d'avoir pour amis les hommes les plus distingués de l'époque, et Mlle de Scudéri,

surtout, dont l'affection ne se démentit jamais durant cinquante ans.

Si les talents et l'éloquence de cet écrivain étaient remarquables, si son âme était noble et belle, son visage était loin de posséder de semblables qualités. Mme de Sévigné disait à ce sujet : « M. Pellisson abuse de la permission que les hommes ont d'être laids. »

Cette permission ne pourrait-elle pas être accordée aux femmes? Question grave, qui nous conduirait trop loin. Écoutons plutôt quelques vers de notre historien poëte; il les composa durant sa captivité; car, la disgrâce de Fouquet ayant entraîné la sienne, il fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'au bout de quatre ans. Louis XIV le dédommagea de cette longue détention en le comblant d'honneurs et de biens.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Vous revenez, aimables fleurs,
Sans que de mes longues douleurs
Vous trouviez la course bornée.
Je vis sous une dure loi,
Et voici la seconde année
Qu'il n'est plus de printemps pour moi.

La même sagesse profonde
Qui vous ôte et vous rend au monde
Me cache en cet obscur tombeau,
Et peut, en dépit de l'envie,
Remettre en un éclat nouveau

Ma sombre et languissante vie.

Adorons ce Dieu souverain;
Comme vous sa puissante main
Me forma de poudre et de boue.
Cent maux peuvent m'environner :
Mais quoi ! je l'aime et je le loue;
Il ne me peut abandonner !

On aime à entendre cette poésie, faible, il est vrai, du côté de la forme, mais pleine de sentiment; on croit même voir le prisonnier essayant d'apprivoiser un insecte assez disgracié de la nature, et cependant sensible à la musique et à l'harmonie, une araignée !

L'Abbé d'Olivet raconte ainsi l'anecdote :

« Resserré alors dans un lieu isolé, qui ne prenait jour que par un soupirail; n'ayant pour domestique et pour toute compagnie qu'un Basque stupide et morne, qui ne savait que jouer de la musette, il crut devoir se précautionner contre les attaques d'un ennemi que la bonne conscience et le courage ne domptent pas toujours; je veux dire contre les attaques d'une imagination oisive, qui devient le plus cruel supplice d'un solitaire lorsqu'une fois elle s'effarouche. Voici donc à quel stratagème il eut recours. Une araignée faisait sa toile à ce soupirail dont j'ai parlé; il entreprit de l'apprivoiser, et pour cela il mettait des mouches sur le bord de ce soupirail tandis que son Basque jouait de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma à distinguer le son de cet instru-

ment et à sortir de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait.

« Ainsi l'appelant toujours au même son, et mettant toujours sa proie de proche en proche, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée qu'elle partait au premier signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre et jusque sur les genoux du pauvre prisonnier... »

Telles étaient les consolations de cet homme, dont l'éloquence a pu être comparée à celle de Cicéron !

Pellisson achevait un traité *sur l'Eucharistie* quand une mort précipitée l'enleva aux gloires et aux douceurs de Versailles, le 7 février 1973. Ce fut un deuil dans l'Académie : un astre brillant se levait pour la consoler.

Dieu fait apparaître, de loin en loin, sur la terre des personnages dont les générations humaines ne sauraient prononcer le nom sans éprouver une émotion involontaire. Il en est peu, même parmi les plus grands, même parmi les plus saints, dont la mémoire soit entourée d'une auréole de respect et d'amour comme celle de *François de Salignac de Lamothe Fénelon*. Le cadre de notre ouvrage ne nous permettra de lui consacrer que quelques pages; mais nous sommes sûr que déjà nos lecteurs le connaissent et l'admirent, et que, pour quelques-uns, c'est d'un ami, d'un père, que nous allons parler.

Fénelon naquit au château de sa famille, à deux lieues de Sarlat (Dordogne), le 6 août 1651.

Dès l'âge le plus tendre il annonça des dispositions merveilleuses que ses parents surent développer par des soins assidus. Le marquis Antoine de Fénelon, son oncle, le fit venir à Paris pour achever son éducation, et le jeune abbé s'y distingua tellement, au collége du Plessis, qu'on ne craignit point de lui faire prêcher, à l'âge de quinze ans, un sermon qui obtint un succès extraordinaire. A peine eut-il reçu les ordres sacrés, au séminaire de Saint-Sulpice, qu'il songea, dans l'ardeur de son zèle, à se vouer à l'œuvre si éminemment apostolique des missions, soit au Canada, soit dans le Levant; mais on parvint à donner une autre direction à ses désirs en le nommant supérieur de la communauté des Nouvelles-Catholiques, dans laquelle il déploya, durant dix ans, son prosélytisme et sa charité. Ce fut par l'exercice de ces fonctions délicates qu'il acquit cette expérience précoce, cette connaissance profonde, nous dirions presque cette intuition secrète du cœur de la femme, qui, plus que l'homme, s'ignore si souvent elle-même! A la demande de la duchesse de Beauvilliers il réunit ses observations dans le livre charmant de l'*Éducation des Filles*, le plus court, le plus complet et le plus utile qui ait encore été composé sur la matière, dit avec raison M. Aimé Martin. Peu de temps après (en 1681), l'évêque de Sarlat, oncle de Fénelon, lui résigna son prieuré de Carenac, et voici avec quel enjouement le nouveau bénéficier rendait compte de

son installation à la marquise de Laval, sa cousine, par une de ces lettres qu'on ne se lasse point de relire :

« Oui, Madame, n'en doutez pas, je suis un homme destiné à des entrées magnifiques. Vous savez celle qu'on m'a faite à Bellac, dans votre gouvernement; je vais vous raconter celle dont on m'a honoré en ce lieu. Je marche accompagné majestueusement de tous les députés; j'arrive au port de Carenac, et j'aperçois le quai bordé de tout le peuple en foule. Deux bateaux, pleins de l'élite des bourgeois, s'avancent, et en même temps je découvre que, par un stratagème galant, les troupes de ce lieu les plus aguerries s'étaient cachées dans un coin de la belle île que vous connaissez ; de là elles vinrent en bon ordre de bataille me saluer avec beaucoup de mousquetades. L'air est déjà tout obscurci par la fumée de tant de coups, et l'on n'entend plus que le bruit affreux du salpêtre. Le fougueux coursier que je monte, animé d'une noble ardeur, veut se jeter dans l'eau; mais moi, plus modéré, je mets pied à terre..... Je passe la belle rivière de Dordogne, presque toute couverte des bateaux qui accompagnent le mien. Au bord m'attendent gravement les vénérables moines en corps; leur harangue est pleine d'éloges sublimes; ma réponse a quelque chose de grand et de doux.... Je monte jusques au château..... et les consuls commencent leur harangue par la bouche de l'orateur royal. A ce nom vous ne manquez pas de vous représenter ce que l'éloquence a de plus vif et de plus pompeux. Qui pourrait dire quelles furent les grâces de son discours? Il me compara au soleil; bientôt après je fus la lune; tous les autres astres les plus radieux eurent ensuite l'honneur de me ressembler. De là nous vînmes aux éléments et aux météores, et nous finîmes heureusement par le commencement du monde. Alors le soleil était déjà couché, et, pour achever la compa-

raison de lui à moi, j'allai dans ma chambre pour me préparer à en faire de même. »

Fénelon s'occupait déjà d'un ouvrage où il se révélait comme controversiste, et son *Traité du ministère des pasteurs* augmenta tellement l'estime que lui avait vouée Bossuet que celui-ci n'hésita point à proposer à Louis XIV d'envoyer l'auteur dans le Poitou et la Saintonge, au centre même de l'hérésie en France.

Cette mission heureusement terminée, Fénelon avait repris ses modestes fonctions, lorsqu'au mois d'août 1689 Louis XIV le tira de sa retraite et le nomma précepteur du Dauphin, son petit-fils. Sur ce nouveau théâtre Fénelon devait déployer les ressources de sa riche intelligence pour produire son plus beau chef-d'œuvre, la transformation d'un enfant impétueux, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs, en un prince doux, patient, affable et toujours maître de lui-même, dit le duc de Saint-Simon. Ah! c'est que Fénelon croyait travailler au bonheur de la France et de l'humanité, au triomphe de la religion et de l'Église, en se consacrant, avec le dévouement le plus admirable, à l'éducation de son royal élève. Il ne songeait qu'à le rendre digne des hautes destinées auxquelles la Providence semblait l'appeler; c'était là le but suprême de son ambition, et il y tendait avec cette généreuse abnégation, ce perpétuel et complet oubli de lui-même, que pouvait seul lui

inspirer le sentiment de sa noble et difficile mission.

Il composait pour le Dauphin ces *Fables*, ces *Dialogues des Morts*, ce *Télémaque* qu'il ne destinait pas à la publicité, et qui demeureront à jamais d'inimitables modèles. Ces chefs-d'œuvre sont trop connus pour en donner des citations.

En 1693 Fénelon fut appelé à l'Académie française; deux ans après il fut nommé à l'archevêché de Cambrai, tout surpris, dit M[me] de Sévigné, *de ce présent que le roi lui faisait*. Il pouvait donc paraître parvenu à l'apogée de son bonheur lorsque la fameuse question du *quiétisme* vint détruire la douce sérénité de son existence. La publication des *Maximes des Saints*, livre d'un ascétisme exalté, devint le signal d'une polémique ardente, où Fénelon, placé pourtant dans des conditions si désavantageuses, sut lutter avec gloire contre Bossuet, à qui on a toujours peine à pardonner l'aigreur et la violence qu'il montra contre son illustre adversaire.

L'ouvrage ayant été condamné par la cour de Rome, Fénelon annonça lui-même sa condamnation du haut de la chaire de vérité par un mandement d'une héroïque simplicité; nous l'avons reproduit dans *les Quatre Siècles littéraires*.

Quel langage, quelle incomparable éloquence dans cette humble attitude d'un grand homme aux pieds d'Innocent XII! Certes ce n'est point là le langage ni l'éloquence d'un académicien; mais les saints ont leur

génie, et il appartenait à Fénelon d'en découvrir le secret dans sa foi si vive et dans ce tendre amour de Dieu dont l'excès même avait fait sa glorieuse et presque enviable erreur. Ce moment fut le point sublime de sa vie, et la postérité ne se lasse pas de l'y contempler avec je ne sais quel enthousiasme attendri, dont la mémoire de peu d'hommes a pu obtenir les applaudissements.

Exilé de la cour à la suite de ces débats, Fénelon s'adonna avec un nouveau zèle aux soins du ministère pastoral; il n'y a personne qui n'ait lu mille traits qu'on citait alors déjà dans l'Europe entière.

Pour le consoler des persécutions de ses ennemis Dieu lui avait ménagé de ces précieuses amitiés qui seules permettent à l'homme de résister aux rudes coups de l'adversité; mais l'abbé de Langeron, le duc de Bourgogne, MM. de Chevreuse et de Beauvilliers, d'autres encore étaient tombés autour de lui, et c'était avec une joie secrète qu'il voyait s'étendre sur son horizon les ombres de la mort, à travers lesquelles il apercevait l'aurore de l'éternité. *Tous mes liens sont rompus!* s'écriait-il... Il n'était âgé que de soixante-quatre ans lorsque, le 7 janvier 1715, il rendit sa belle âme à Dieu, son Roi du ciel! Louis XIV, son roi de la terre, lui survécut huit mois, sans trouver un homme qui parût digne d'occuper le siége de Cambrai.

Traversons un siècle et le quart d'un siècle, et sur

le fauteuil de Fénelon voyons deux poëtes : *Casimir Delavigne*, M. *Sainte-Beuve*.

« Mon cher Casimir, disait un jour Charles Nodier à l'auteur des *Messéniennes*, je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est, la prochaine fois que vous voudrez rimer, de conduire d'abord votre muse à la messe. »

Dans ce conseil, donné sous une forme plutôt badine que caustique, nous trouvons le point de départ du jugement que nous avons à porter sur *Jean-François-Casimir Delavigne*[1]. Il a su rarement, comme l'a dit un critique impartial, M. Alfred Nettement, se dégager de cet esprit voltairien ou philosophique qui est devenu le moule de son esprit, et ce moule étroit a étouffé en lui l'inspiration poétique dont il avait reçu le germe. Aussi ses admirateurs eux-mêmes conviennent-ils que ses compositions manquent d'invention et d'élan. Casimir Delavigne n'était qu'un versificateur élégant, minutieux, et habile jusque dans le choix de ses sujets, qu'il prenait toujours dans l'ordre d'idées dont la vogue lui promettait un succès plus facile. Il écrivait avec ses souvenirs, et confiait à sa mémoire des drames entiers avant de les jeter sur le papier. S'il était vrai de dire, après Buffon, que le génie est une longue patience, on pourrait en accorder à l'auteur des *Vêpres siciliennes*, de *Marino Faliéro*, de *Louis XI*, des *Enfants d'Édouard*, de *l'École des*

[1] Né au Havre en avril 1793, mort à Lyon en décembre 1843.

Vieillards et d'autres pièces restées au répertoire du Théâtre-Français. Mais le génie est essentiellement spontané et original, et, malgré le savoir-faire du peintre, malgré la correction du dessin, la régularité de l'ordonnance, l'emploi souvent heureux de la couleur, ses tableaux n'attireront pas longtemps peut-être les regards de la postérité. Cela s'applique surtout au *Conseiller rapporteur*, comédie en trois actes, par laquelle on regrette qu'ait fermé sa carrière un poëte qui avait su se faire une belle place parmi les auteurs dramatiques.

« Après avoir commencé par l'idolâtrie de la forme, a dit un critique, M. Alfred Michiels, M. Sainte-Beuve est arrivé à la superstition de la syllabe. » En effet, quand on suit les évolutions du talent d'un écrivain qui, l'on doit le reconnaître, a déterminé pour une large part les tendances du mouvement littéraire en France, on remarque aisément que, s'il s'est d'abord lancé dans le vaste champ du romantisme avec trop d'emportement, il s'est peu à peu renfermé dans une poétique timide, qui semble couper les ailes à la pensée et arrêter l'imagination à ses premiers élans. Il faut croire que le célèbre critique agit ainsi par cette haute raison qui caractérise le corps illustre dont il fait partie depuis 1844.

Le mérite qui distingue ses œuvres, dans cette seconde phase de sa brillante carrière, c'est la sagacité, patiente et habile, avec laquelle il saisit jusque dans

ses moindres détails la physionomie des personnages qu'il appelle à poser devant lui, soit dans son *Histoire de Port-Royal*, soit dans ses *Critiques et Portraits littéraires*, complément à son *Tableau de la Poésie française au* XVIe *siècle*.

RÉCAPITULATION.

Serizay. 1634. — Pellisson. 1653. — Fénelon. 1693. — De Boze. 1715. — Le comte de Clermont. 1754. — De Belloy. 1771. — Le duc de Duras. 1775. — Garat. 1795. — Le comte Ferrand. 1816. — Casimir Delavigne. 1825. — M. Sainte-Beuve. 1844.

HUITIÈME ET NEUVIÈME FAUTEUILS

MALLEVILLE. — LEFRANC DE POMPIGNAN, ETC.

De *Claude de Malleville* nous avons peu de choses à dire, ainsi que de son ami *Faret;* ils furent réunis chez Conrart, et liés avec les gens de lettres les plus distingués de cette société d'élite. Faret composa *l'Honnête Homme*, Malleville des sonnets, des élégies, des chansons et des rondeaux. Pellisson fait ainsi son portrait : « Il était de petite taille, fort grêlé ; ses cheveux étaient noirs, ses yeux aussi. Ce qu'on estimait le plus en lui, c'était son esprit et le génie qu'il avait pour les vers. Ses poésies ont toutes du feu, beaucoup de délicatesse et de douceur, et marquent une grande fécondité ; mais il y en a peu, ce me semble, de bien achevées. »

Malleville sut chanter en stances assez habiles les

deux choses les plus trompeuses de ce monde, la *Fortune* et l'*Amour :*

« Invincibles Césars, Hercules indomptables,
Orgueilleux conquérants, puissances redoutables,
Que l'amour de la gloire aux alarmes nourrit,
En vain vous triomphez des plus superbes têtes,
Vous ne sauriez tirer de toutes vos conquêtes
Qu'un rameau de laurier qui jamais ne fleurit !

« Loin de nous vains désirs de ces grandeurs suprêmes !
Il faut nous élever, mais c'est contre nous-mêmes,
Contre les passions que la raison défend.
Changeons les soins du monde en des soins plus utiles ;
La Fortune et l'Amour à vaincre sont faciles :
L'une n'est qu'une femme et l'autre qu'un enfant. »

Puis, un siècle écoulé, un vrai poëte se montre à nous. « Malgré tout ce qui a manqué à *Pompignan*, a « dit La Harpe, il conservera, en plus d'un genre, « l'estime de la postérité. » C'est un bel éloge décerné à la mémoire d'un homme qui, malgré l'infériorité de ses forces, a osé, en plein XVIII[e] siècle, se poser en adversaire implacable de Voltaire et de son école. En effet Lefranc a obtenu, sinon une gloire éclatante, du moins une renommée aussi pure que son caractère et que sa vie.

Appartenant par sa naissance à la haute magistrature de Montauban, il suivit quelque temps la carrière qui s'ouvrait devant lui, et y montra pour la réforme

des abus un zèle dont l'exil punit la ferveur. Ses graves fonctions ne l'empêchaient point de s'occuper des Muses. A l'âge de vingt-cinq ans il faisait représenter, en 1734, sa tragédie de *Didon*, qui ne manque point de mérite, quelque inférieure qu'elle soit à la tragédie de Métastase.

Ses poésies sacrées, et même profanes, sont relues encore avec plaisir, en dépit du mot cruel de Voltaire. Si l'on y signale parfois un défaut de sentiment et d'harmonie, trop d'emphase et en même temps des tournures prosaïques, on y trouve aussi des strophes pleines d'éclat et de verve, comme celles-ci sur J.-B. Rousseau :

« Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme,
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

« Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares

Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs. »

M. Villemain a dit : « Il y avait parfois, dans les poésies de Pompignan, une élévation et une harmonie dignes de nos premiers maîtres. L'âme de l'auteur était capable d'enthousiasme. C'est par là que, dans son ode sur la mort de Rousseau, il a été accidentellement si grand poëte, et fait quelques vers impérissables qui nuisent peut-être à sa renommée; car ils sont si beaux qu'on n'en cite jamais d'autres de lui. Nul homme, dans le XVIIIe siècle, ne connaissait mieux les anciens et n'avait une littérature plus variée. Malgré sa sévérité de goût et de principes, il a mis en vers quelques scènes de Shakspeare et la *Prière universelle* de Pope, comme il a traduit Eschyle et le poëme chrétien de Grégoire de Nazianze. Nul secours ne manquait à son talent, ni l'étude, ni le loisir, ni la passion; car il était animé d'une vive haine contre la philosophie nouvelle.... On sent qu'il est mal à l'aise dans le siècle où règne Voltaire. »

Ses ouvrages en prose se recommandent par le bon goût, la correction et une élégance soutenue, et il n'y a pas jusqu'à sa correspondance qui ne fasse estimer l'écrivain autant qu'elle fait aimer l'homme.

Appelé en 1759 à occuper le fauteuil académique, il ne craignit point d'attaquer, dans son discours de réception, plusieurs de ses collègues. Les haines que

ses principes religieux avaient déjà fomentées contre le nouvel élu se rallumèrent plus vives que jamais; il dut se retirer devant l'orage, et aller passer le reste de sa vie dans la retraite, où il mourut le 1er novembre 1784.

Un talent réel, de rares ressources d'esprit, une existence agitée, et l'importance du rôle qu'il a joué dans les diverses positions où les circonstances l'ont aidé à se pousser, nous engagent à arrêter notre attention sur le fils d'un cordonnier de Valréas (Vaucluse) que l'Académie jugea digne de remplacer *Lefranc de Pompignan*. Ses titres étaient quelques *Discours*, dans lesquels le rhéteur dominait déjà l'écrivain; son *Essai sur l'Éloquence de la chaire*, et surtout son *Panégyrique de saint Vincent de Paul*, dont le succès fit événement.

La Révolution allait ouvrir un nouveau théâtre à l'abbé *Maury*, et, parmi tant d'acteurs grands par l'éloquence, le caractère ou l'ambition, il sut prendre une place qui ne lui fut point disputée. Au milieu des discussions les plus ardues, l'Assemblée constituante le vit souvent faire preuve de connaissances spéciales, qu'elle s'étonnait de rencontrer chez un homme dont les études semblaient avoir dû y être étrangères ; elle le vit déployer, dans des improvisations rapides et véhémentes pour la défense de la religion et de la royauté, une puissance oratoire devant laquelle reculait *Mirabeau* lui-même. Maury puisait sa force dans une audace, une intrépidité, une présence d'esprit qui ne lui

firent jamais défaut. Ce sont ces qualités qui assurèrent souvent à sa parole de brillants triomphes dans la chaire, à la tribune politique, et jusque dans les émeutes populaires, quand la foule le poursuivait de ses insultes et de ses clameurs.

L'Assemblée constituante termina ses travaux, hélas! trop stériles, et l'abbé Maury se retira d'abord à Coblentz, puis à Rome, honoré partout de l'accueil le plus flatteur. En 1794 il fut élevé au cardinalat et au siége archiépiscopal de Montefiascone. Peu de temps après il dut fuir devant les Français, qui envahissaient l'Italie en qualité de libérateurs. Mais le cardinal était encore plus souple que l'abbé ; un champ vaste se présentait à son ambition. Il se rapprocha peu à peu du gouvernement impérial, oublia son passé, et osa en 1810 accepter l'archevêché de Paris, sans soumettre sa nouvelle dignité à la consécration pontificale. Mandé à Rome, il ne parvint pas à se justifier : l'Eglise ne pèse point les hommes, pas même les évêques et les cardinaux, au poids de leur rhétorique!

Il finit cependant par obtenir un retour de faveur, car on ne voulait point méconnaître les services qu'il avait rendus dans des moments difficiles ; mais les Bourbons lui tinrent rigueur : après avoir perdu son fauteuil lors de la suppression des académies, le cardinal avait été appelé en 1807 à occuper celui qu'avait laissé vacant l'avocat Target; il n'en fut pas moins éliminé de l'illustre corps par l'ordonnance royale de

1816. Cette rude épreuve accabla l'homme qui avait mérité à une certaine époque d'être considéré comme l'un des plus énergiques défenseurs du trône et de l'autel. Le cardinal Maury avait vécu trop longtemps pour sa gloire !

Sur le neuvième fauteuil passent *du Byer*, les cardinaux *d'Estrées* et *de Soubise*, les ducs *d'Estrées* et *de La Trémoille*, puis *Malvin de Montazet*, archevêque de Lyon; *Stanislas de Boufflers*, qui fut successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et qui se trouva bien dans tous ces états, excepté dans le premier; enfin *Baour-Lormian*, que l'école moderne ne nomme plus qu'avec un trop superbe dédain. Aujourd'hui que la plupart des écrivains ne recherchent que les succès faciles, on aime à montrer un auteur qui publie, en 1795, une traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*, puis qui la corrige et l'améliore pendant plus de vingt ans, pour se rapprocher davantage de son original. Lormian fit paraître peu de temps après la traduction d'*Ossian*. Encouragé par la faveur de Napoléon et par l'accueil du public, il aborda ensuite le théâtre : *Joseph en Egypte* fut représenté avec succès; un critique du temps ne craignit point de dire : « La « scène de Joseph et de Benjamin, au second acte, est « une des plus belles, pour la conception et pour le « style, qui aient été faites depuis Racine. » Toutefois l'ensemble de la pièce accusait l'absence de cette vigueur qu'exigent les sujets tragiques, et ce défaut fut

encore plus sensible dans *Mahomet II*, figure qui ne pouvait être dessinée que par une main ferme et hardie.

La poésie de Lormian est en général pure, correcte, harmonieuse ; mais elle n'est pas toujours exempte de boursoufflure. Dans ses morceaux descriptifs on trouve des images gracieuses, des idées charmantes ; mais là, comme ailleurs, manquent cette chaleur, cette verve, cette inspiration qui animent et révèlent le vrai poëte.

Baour-Lormian, surnommé le vétéran de la littérature de l'Empire, est mort en 1854 ; il a été remplacé par M. *Ponsard*, à qui le sort aurait dû plutôt donner le fauteuil de *Corneille*.

Nous n'avons qu'à citer quelques vers pour justifier ce regret :

LUCRÈCE (à sa nourrice).

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi ;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande.
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande :
Moi, je commande ici comme il commande au camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu qui convient aux mères de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,

DIXIÈME FAUTEUIL.

DESMARETS. — MASSILLON. — BALLANCHE, ETC.

Le fécond *Desmarets* ne compose pas moins de quarante-trois ouvrages, épopées, tragédies, romans, mais nul ne peut échapper à l'oubli, pas même son *Clovis* ni ses *Visionnaires*, que Pellisson honore du titre d'*inimitable* comédie.

Nous pourrions appliquer à ces premiers académiciens ce texte évangélique : Il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus ! Mais laissons plutôt l'orateur chrétien le développer merveilleusement en face d'un noble auditoire, touché, ravi, transporté.

Nous sommes à l'église Saint-Eustache; *Massillon* monte en chaire. Il parle, on est ému; Louis XIV est là, attentif et silencieux.

Tout à coup l'orateur s'arrête et se recueille; il jette ses regards sur le roi et paraît hésiter un moment...

Mais bientôt il n'hésite plus, il se livre aux transports de son zèle, et c'est la voix d'un prophète des derniers jours qui va retentir sous la voûte du temple :

« Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de « cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous « juger, pour faire le terrible discernement des boucs et « des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout « ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous « que les choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il « s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put « trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le « demande... Vous l'ignorez ; je l'ignore moi-même : vous seul, « ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent... « Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée « sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour... Pa- « raissez maintenant, justes !... Où êtes-vous ? Restes d'Israël, « passez à la droite ! Froment de Jésus-Christ, démêlez-vous « de cette paille destinée au feu !... O Dieu, où sont vos « élus? Et que reste-t-il pour votre partage?... »

Alors l'émotion portée à son comble, et visiblement partagée par Louis XIV, obligea l'orateur à s'interrompre. Pâlissant lui-même devant la majesté de la scène qu'il venait d'évoquer, il garda le silence pendant quelques minutes, silence éloquent! Faut-il s'étonner que presque tous les auditeurs, éperdus comme à l'éclat de la foudre, se soient levés à moitié? Voltaire n'avait-il pas raison de dire que c'est là un des plus beaux traits qu'on puisse lire chez les anciens et chez les modernes?

Voltaire (c'est La Harpe qui l'a remarqué) a rendu

une autre espèce d'hommage à Massillon, dont il lisait volontiers les œuvres; plus d'une fois il leur a emprunté des pensées, des images, des sentiments qu'il a fait passer dans de beaux vers.

Massillon monte-t-il en chaire pour faire l'oraison funèbre du grand roi : « Dieu seul est grand, mes Frères! » s'écrie-t-il, après avoir promené lentement ses regards sur la pompe qui l'environne. Ce mot vaut seul un admirable discours.

Le cadre de nos études ne nous permet pas de multiplier les citations; mais que nous regrettons de ne pouvoir compléter celles auxquelles nous avons dû nous borner par quelques-uns de ces tableaux si largement ordonnancés, où Massillon prodigue, avec une intarissable fécondité, les traits les plus brillants et les images les plus magnifiques; où il fait ressortir la peinture exacte des passions du cœur humain par l'éclat des couleurs; où il sait rendre attrayante l'analyse inexorable des sentiments les plus secrets et des instincts les plus pervers de la nature, par les charmes d'une diction toujours pure, souple, harmonieuse, et néanmoins empreinte de cette noble simplicité qui convient à l'interprète des divins oracles! Les quelques négligences de style qu'on pourrait signaler çà et là dans les œuvres de l'Oratorien ne servent qu'à effacer, non-seulement l'empreinte, mais jusqu'à la moindre apparence du travail. Il avait, du reste, une facilité surprenante. On lui a reproché d'avoir quelquefois abusé

de cette facilité pour étendre les mêmes idées dans une suite de développements dont la longueur et l'abondance nuisaient à la force du discours; ce reproche est peut-être fondé; il est vrai de dire, après La Harpe, que chaque pensée est, sous la plume de l'évêque de Clermont, comme un diamant dont il se plaît à multiplier les rayons par le mouvement, mais il est juste d'ajouter que l'eau de ce diamant est toujours d'une pureté éblouissante. Malgré la supériorité de ses talents et l'éminence de ses vertus Massillon ne fut promu à l'épiscopat qu'en 1717 et reçu à l'Académie qu'en 1719. Il se rendit ensuite dans son diocèse pour ne plus dispenser qu'à ses prêtres et à ses peuples cette parole qui avait captivé les grands et les rois. Il ne devait pas de longtemps être remplacé dans la chaire de vérité!

« Il mourut, dit d'Alembert, comme était mort Fénelon, sans argent et sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742 que l'Église, l'éloquence et l'humanité firent cette perte irréparable. Un événement assez récent prouve combien la mémoire de Massillon est précieuse, non-seulement aux indigents dont il a essuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur qui se trouvait à Clermont désira voir la maison de campagne où le prélat passait la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand-vicaire qui n'avait pas eu la force de retourner à cette maison, où il ne devait plus retrouver celui qui l'habitait. Le grand-vicaire consentit néan-

moins à satisfaire le désir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparait en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble et le grand-vicaire montra tout à l'étranger. « Voilà, lui disait-il les larmes aux yeux, l'allée où ce digne prélat se promenait avec nous... Voilà le berceau où il se reposait en faisant quelques lectures... Voilà le jardin qu'il cultivait de ses propres mains... » Ils entrèrent ensuite dans la maison, et, quand ils furent arrivés dans la chambre où Massillon avait rendu les derniers soupirs : « Voilà, dit-il, l'endroit où nous l'avons perdu... » Et il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus ou de Marc-Aurèle eût envié un pareil hommage. »

Ainsi était aimé l'auteur du *Petit Carême*, le Racine de la chaire et le Cicéron de la France.

Legouvé écrit *le Mérite des Femmes*, qui obtient un succès immense, et plusieurs tragédies ; *Duval* compose une soixantaine de pièces, parmi lesquelles on distingue *les Héritiers*, *le Prisonnier*, *Maison à vendre*, *la Fille d'honneur*, *la Jeunesse d'Henri V* et *le Tyran domestique*, son chef-d'œuvre dans la haute comédie. A ce poëte, si fécond et tant de fois applaudi, succède un philosophe digne de ce nom, un ami de Chateaubriand, un homme de génie : nous avons nommé *Ballanche*.

Il est des écrivains qui, avec une âme généreuse, une voix puissante, un talent supérieur, traversent assez obscurément le monde littéraire, comme ils traversent

la vie, dans des voies solitaires et mystérieuses; ils sont presque sans influence sur leurs contemporains, et pourtant la postérité écoutera un jour leurs accents, aussi nobles que sympathiques. Tel fut Ballanche, l'auteur d'excellents ouvrages qu'on ne cite guère, qu'on connaît ou qu'on étudie encore moins, et qui pourtant présentent à leurs rares lecteurs toutes les magnificences de la poésie, en même temps qu'ils leur ouvrent les vastes horizons de la philosophie de l'histoire. Ce singulier phénomène tient à ce que ces fortes intelligences marchent en avant de leur siècle, cédant à l'impulsion de leur propre génie, et ne songeant même pas à s'enquérir de la direction que suivent les idées dominantes. Il s'explique, surtout pour Ballanche, parce qu'il plane presque toujours dans des régions un peu nébuleuses, d'où il ne sait pas faire descendre la lumière dans la profondeur des problèmes qu'il sonde; parce qu'il ne parvient point, malgré tous ses efforts, à dégager une formule philosophique et positive des idées qu'il prétend développer dans les poëmes antiques qui lui servent de cadre.

Voici un passage d'*Antigone*, qu'il publia en 1814 :

« Inspiré par l'amour de la patrie, le généreux Ménécée, celui qui donna le premier à Créon le doux nom de père, venait de concevoir un magnanime dessein. Il se précipite vers la porte Homoloïde, se la fait ouvrir, et, couvert de bandelettes noires, il cherche le lieu où Amphiaraüs avait été englouti. Un ancien oracle disait que le sacrifice volontaire d'un noble Thébain

épargnerait de grands malheurs à la ville de Cadmus. Sur la foi de cet oracle Ménécée dévoue sa tête au salut de sa patrie. Mais le sol qui s'était ouvert pour recevoir le fils d'Oïclée refuse une seconde victime. Ménécée erre tristement et sans armes parmi ces sillons terribles que les bataillons d'Argos craignent de fouler, même dans la fureur des combats. Nulle part la terre raffermie ne s'ouvre sous ses pas. Alors il se jette au milieu des guerriers ennemis, leur livrant sa vie sans la défendre. Les Argiens écartent leurs rangs pour laisser passer le généreux Ménécée. « C'est un illustre Thébain, se disaient-ils entre eux, qui se dévoue pour sa patrie : refusons-lui la mort. Épargnons la victime expiatoire de Thèbes ! Que le mal demeure sur l'héritage malheureux d'Œdipe ! » Ainsi Ménécée ne pouvait accomplir son sacrifice. Cependant la tempête allait toujours croissant. Le soleil éclairait à peine le carnage au dedans de la ville et hors de ses murs. Des flèches innombrables se croisaient dans les airs et volaient frappant au hasard. Enfin un javelot lancé du haut des murailles vient, en s'égarant, frapper le fils de Créon, qui tombe au pied du laurier d'Amphiaraüs. « Puisse, dit-il en mourant, puisse mon trépas épargner à la cité sainte les maux qui suivent une guerre impie ! » Il expire en arrosant de son sang le laurier du prêtre d'Apollon, et l'arbre merveilleux, agitant son funèbre feuillage, fit entendre un long gémissement. »

On ne saurait contester à ce style un caractère d'élévation et d'harmonie qu'on ne trouve point toujours au même degré chez des écrivains plus célèbres. Dès 1801 Ballanche avait publié sous ce titre : *du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, un livre que Nodier comparait à une ébauche de Michel-Ange. En 1808 il avait composé des élégies en prose,

imprégnées de cette mélancolie religieuse qui commençait à gagner les âmes d'élite; puis un *Essai sur les Institutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles*; *le Vieillard et le Jeune Homme*, *l'Homme sans nom* (ou l'histoire d'un régicide), le poëme d'*Orphée*, précédé de longs prolégomènes, et enfin *la Vision d'Hébal*. Ces ouvrages étaient, dans la pensée de l'auteur, autant de parties détachées d'une immense composition qu'il appelait *la Palingénésie sociale*, et qu'il n'eut point le temps de coordonner et d'achever. On peut dire de ce profond écrivain, trop peu goûté, ce qu'on a dit de l'aigle :

« La hauteur de son vol le console de sa solitude. »

Le plus célèbre de nos orateurs politiques, M. *Berryer*, occupe aujourd'hui le dixième fauteuil, celui de Massillon, celui de l'éloquence!

RÉCAPITULATION.

Desmarets. 1634. — Le président de Mesmes. 1676.— Testu de Mauroy. 1688. — L'abbé de Louvois. 1706. — Massillon. 1719. — Le duc de Nivernois. 1743. — Legouvé. 1798. — Duval. 1813. — Ballanche. 1842. — Vatout. 1848. — De Saint-Priest. 1849. — M. Berryer, 1852.

ONZIÈME FAUTEUIL

SEGRAIS. — DESTOUCHES. — ANDRIEUX. — M. THIERS.

L'abbé *de Boisrobert,* spirituel et prudent favori du cardinal de Richelieu, occupe le onzième Fauteuil durant plus de vingt ans, et le laisse à *Segrais*, l'ami de Mme de Lafayette et son collaborateur dans les deux romans de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*. *Zaïde* même parut d'abord sous son nom seul; mais, le succès ayant dépassé toute attente, Segrais en restitua l'honneur à qui de droit, avec la sincérité la plus entière et sans aucune fausse modestie. C'est qu'il avait son mérite à lui, ce qui dispense de se parer de celui des autres; ses *Nouvelles françaises*, sa traduction en vers de *l'Énéide* et des *Géorgiques*, et surtout ses *Églogues*, lui assurent un rang distingué parmi les poëtes.

Il a su faire parler les personnages qu'il a mis en

jeu, et il n'est pas facile de faire parler des bergers et encore moins des bergères! L'esprit français ne se plie guère à la simplicité naïve du genre pastoral; rien n'est plus rare qu'une idylle vraiment digne de ce nom.

Boileau, qui a dit :

« Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge pas sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle ;
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux... »

Boileau a dit aussi :

« Que Segrais, dans l'Églogue, enchante les forêts. »

Ce vers devient un brevet de gloire pour le bienheureux poëte; nous disons bienheureux, parce que le bonheur sembla toujours s'attacher à ses pas, soit dans ses relations d'amitié, soit dans le monde littéraire, soit enfin à l'Académie.

Campistron le remplace en 1701. Puis vient *Destouches*.

Jeune encore il fuit la maison paternelle, parce que sa famille, sans consulter ses goûts poétiques, le destinait au barreau. Mais, comme Scarron, Molière et beaucoup d'autres, il sentit bientôt le besoin de vivre, et s'engagea, faute de mieux, dans une troupe

de comédiens. Il ne tarda point à en devenir directeur, jusqu'au moment où l'ambassadeur de France en Suisse, le marquis de Puysieux, le prit pour secrétaire.

Dès lors il mena de front l'étude des affaires et le culte de la poésie. Après divers essais dramatiques, où il annonçait déjà un talent réel, il fit jouer *l'Irrésolu*, *le Médisant*, *l'Obstacle imprévu*, etc., etc.

Pendant six ans Destouches représenta la France auprès de Georges Ier, roi d'Angleterre, et sut profiter de sa position pour mieux observer les hommes. Puis, descendant sans regret du haut rang d'ambassadeur à la modeste médiocrité d'homme de lettres, il se livra à des travaux plus sérieux. *Le Philosophe marié*, *le Glorieux*, sont des pièces qui le placent immédiatement au-dessous de Molière et de Regnard. La première est un modèle d'art et d'intrigue ; les situations comiques y abondent, l'intérêt y est habilement gradué, et la verve du dialogue soutenue par le mérite du style.

Les pièces nombreuses qu'il fit représenter après *le Glorieux*, qui est son chef-d'œuvre, n'eurent point assez de succès pour rien ajouter à sa réputation. Lorsque l'âge et les attaques de l'envie sonnèrent pour lui l'heure de la retraite, il tourna toutes ses pensées vers la religion, et publia dans *le Mercure* une foule d'épigrammes contre les incrédules. Un commentaire sur les auteurs dramatiques, anciens et modernes, ouvrage auquel il avait travaillé dix ans, n'a malheureusement

point paru, ni avant ni après sa mort, c'est-à-dire ni avant ni après 1754.

Quel charmant auteur que son quatrième successeur ! Thalie semble avoir fait son trône favori de ce fauteuil, l'un des plus heureux, s'il avait possédé Molière. Mais Molière manque à la gloire de l'Académie !

Les Étourdis parurent en 1787. « Depuis *les Folies amoureuses*, a dit Chénier, il serait peut-être impossible de citer une seule comédie en trois actes qui réunisse au même degré que *les Étourdis* le charme d'une versification brillante, la gaieté du dialogue, l'originalité des caractères et la piquante variété des situations. » *Le Trésor*, *le Souper d'Auteuil*, *la Comédienne et le Manteau*, et des contes, et ce *Moulin de Sans-Souci* que tout le monde sait et admire, voilà les principaux titres d'Andrieux à la succession académique de Destouches.

« Ce fut le 16 avril 1797, dit un biographe spiri-
« tuel, mais mordant, que la France eut la joie de
« voir naître M. *Louis-Adolphe Thiers*, dans la ville
« de Marseille. » D'abord écolier pétulant, indocile et assez paresseux, il se distingua ensuite dans les classes supérieures, s'attacha au barreau d'Aix, et, n'écoutant que sa fortune, accourut à Paris où l'attendaient de si brillantes destinées. Avec son activité, son ambition, ses connaissances variées et son prodigieux esprit, il sut bientôt s'y créer de hautes relations, s'ouvrit, dès 1821, les colonnes du *Constitutionnel*, con-

courut à la publication des *Mémoires dramatiques*, et osa, si jeune encore, aborder l'*Histoire de la Révolution française*. Dès que l'ouvrage parut la critique la plus sévère reconnut à l'auteur cette lucidité d'exposition, cette manière nette, neuve, toujours hardie, qui caractérisent son talent, mais qui parfois entraînent dans la phrase des transitions trop brusques.

A un point de vue plus élevé, on a reproché avec justice à l'historien des idées fatalistes qui lui font souvent, sinon absoudre, du moins atténuer des excès et des crimes dont la France rougit encore.

Il n'entre point dans notre cadre de retracer le rôle important que joua ensuite M. Thiers dans notre société politique, surtout lorsque, après la révolution de 1830, il fut à différentes reprises appelé aux conseils de la couronne. Orateur dans nos assemblées parlementaires, il sembla quelque temps que la petitesse de sa taille empêchât d'apercevoir son talent ; mais il ne tarda pas à grandir, à monter au premier rang, à se montrer à la hauteur de toutes les questions, escaladant ou tournant toutes les difficultés, renversant les obstacles, accumulant tour à tour les bonnes raisons ou les sophismes avec une égale prestesse, groupant enfin les chiffres ou les arguments, parfois subjuguant et toujours étonnant jusqu'à ses adversaires par une éloquence dont toutes les oreilles saisissent les accents familiers et presque populaires.

Aussi M. Thiers arriva-t-il à l'Académie, en 1836,

par deux routes : comme historien et comme prince de la parole. Le prince de la parole a disparu avec le régime sous lequel il avait pu faire de si beaux discours; mais l'historien a profité des loisirs que les événements lui ont ménagés pour publier sa grande *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Assurément on aimerait à trouver dans un pareil ouvrage une impartialité plus ferme et plus haute; mais encore faut-il reconnaître que l'auteur y présente l'exposition la plus complète des faits, au risque de mettre le lecteur à même d'en tirer des conclusions opposées à ses propres appréciations. On a dit, avec un peu d'emphase, que la grande épopée de notre siècle avait rencontré son Homère.

RÉCAPITULATION.

L'abbé de Boisrobert. 1634. — Segrais. 1662. — Campistron. 1701. — Destouches. 1723. — Boissy. 1754. — Sainte-Palaye. 1758. — Chamfort. 1781. — Andrieux. 1795. — M. Thiers. 1834.

DOUZIÈME FAUTEUIL

BAUTRU. — LAYA. — CHARLES NODIER.

Sur le fauteuil de *Bautru* Charles *Nodier* remplace *Laya;* on doit à celui-ci divers ouvrages joués avec succès, entre autres *Jean Calas*, *l'Ami des Lois* et *Falkland*, qui est, comme le disait l'auteur, « l'*Oreste*, le *Macbeth* ou l'*Œdipe* du drame, ou bien encore le remords dévoilé pour épouvanter le crime. » La pensée morale domine dans ces compositions ; on voit que le but de Laya est d'améliorer l'humanité ; aussi a-t-on pu dire avec vérité que chacune de ses œuvres était une bonne action.

Vienne enfin un nom célèbre et vraiment digne de l'être, vienne l'auteur de *Jean Sbogar*, de *Thérèse*, d'*Adèle Aubert*, de *la Fée aux Miettes*, de *l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, de *Smarra* et de *Trilby*, ravissantes fantaisies ! vienne l'auteur de

Mademoiselle de Marsan, d'*Inès de las Sierras*, de *Franciscus Colonna*, et nous verrons le douzième fauteuil s'enorgueillir de porter un poëte si gracieux, un écrivain au style si pur qu'on l'a nommé *l'Arioste de la phrase*, et, par excellence, *le Styliste*.

Peu d'écrivains se sont essayés avec un égal succès dans des genres opposés qui semblent s'exclure. Entomologiste et lexicographe à dix-huit ans, Charles Nodier fit aussi d'heureuses excursions dans le domaine de la poésie, lança en 1812 un livre curieux et savant sous le titre de *Questions de Littérature légale*, prit bientôt une place distinguée dans la presse périodique, et étendit de plus en plus le cercle des sympathies qu'il créa autour de son talent et de son savoir.

Maître de son imagination au milieu de ses ébats les plus folâtres et de ses jeux les plus drolatiques, l'auteur, qui connaissait à fond toutes les ressources de la langue et savait user à propos *de ces petits mots dont presque personne ne sait que faire*, prend tous les tours avec une merveilleuse facilité, se laisse aller aux inspirations d'une sensibilité exquise ou aborde les considérations de l'ordre le plus élevé. On voit qu'il ne se contente pas de respecter la religion, il l'aime, et, dès les premières pages de sa *Neuvaine de la Chandeleur*, il glisse ces lignes empreintes d'un sentiment chrétien si profond :

« Les esprits froids qui ne comprennent pas le charme de la

dévotion pratique m'ont toujours beaucoup étonné ; le dédain des œuvres pieuses me paraît encore plus incompréhensible dans ces âmes vives et passionnées pour lesquelles la vie positive n'a pas de sensations assez fortes, et qui sont obligées d'en demander incessamment de nouvelles à l'imagination et au sentiment. Que sont, grand Dieu ! les hypothèses de la philosophie et des sciences, le prestige des arts et les inventions de la poésie, auprès de cette poésie du cœur qui s'éveille aux inspirations de la religion, et qui transporte la pensée dans une région d'idées sublimes où tout est prodige, et où cependant tout est vérité ?... Et nous dédaignons la religion, si féconde en joies ineffables, en consolations, en espérances ! la religion, qui serait encore le bonheur le plus pur et le plus complet de l'humanité si elle n'était qu'une illusion !... »

Il nous est impossible de faire connaître le conteur, mais nous voulons au moins donner une idée du talent du peintre. Quoi de plus gracieux que ce petit tableau de genre :

« Le moineau, habillé comme un simple paysan, pauvre, mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau vit indiscret, curieux, pétulant et bouffon, vole, sautille, bondit au milieu de nos troupeaux et de nos enfants. Il babille, il jargonne, il siffle, il porte partout la gaieté. Libre habitant du toit domestique, on lui doit tout ce qu'il dérobe, on lui donne tout ce qu'il demande, et il le sait si bien qu'il ne manque jamais, quand la neige couvre la terre où dorment les semences que nous lui avons confiées, de venir frapper du bec, avec un air résolu, à la vitre de la salle à manger, pour réclamer les miettes du festin. »

Comme pour mieux prouver l'universalité de son

talent dans l'art d'écrire, toujours difficile! Nodier publia en 1827 des poésies qui prouvent qu'il sait être poëte en vers presque autant qu'en prose.

L'homme au caractère bienveillant et sympathique qu'on appelait le *bon Nodier*, de même qu'on continue à dire le bon La Fontaine, mérite que nous complétions cette étude par quelques détails biographiques. Né à Besançon le 29 avril 1780, Nodier, encore enfant aux plus mauvais jours de 93, arracha à son père, président du tribunal, la grâce d'une petite-nièce de l'abbé d'Olivet, en le menaçant de se poignarder s'il ne la sauvait pas. Un peu plus tard, plein d'un courage blâmable, il osa se prononcer contre le premier consul, se fit arrêter pour ne pas compromettre l'imprimeur de sa pièce, dut ensuite se cacher dans les montagnes du Jura, et finit par se réfugier en Suisse pour n'y trouver qu'une existence agitée et précaire. A force d'activité et d'énergie il parvint à conquérir une position plus satisfaisante, que les événements de 1814 parurent un instant devoir ébranler; mais, attaché dès cette époque à la rédaction du *Journal des Débats*, il sut se faire estimer, aimer, rechercher de tous, autant par la franchise et la loyauté de ses opinions politiques que par la droiture de son caractère et le charme magique de sa conversation. « Au milieu de ses travaux littéraires il avait, dit M. Sainte-Beuve, *des reprises de tendresse* pour l'entomologie; une nuit qu'il errait au bois de Boulogne, une lanterne à la main, sans doute

à la recherche de l'ancolie, sa fleur de prédilection, il se vit arrêté comme malfaiteur..... »

Charles Nodier mourut, au mois de janvier 1844, de la mort la plus chrétienne; il voulait, suivant ses expressions, appuyer sa tête sur le cœur d'un prêtre pour passer à une vie meilleure.

M. *Mérimée* occupe le spirituel fauteuil de Charles Nodier.

RÉCAPITULATION.

Bautru. 1634. — Testu de Belval. 1665. — Sainte-Aulaire. 1706. — Mairan. 1743. — L'abbé Arnaud. 1771. — Target. 1785. — Le cardinal Maury (réintégré). 1807. — Le comte de Choiseul. 1816. — Laya. 1817. — Charles Nodier. 1833. — M. Mérimée. 1844.

TREIZIÈME FAUTEUIL

BUSSY-RABUTIN. — LEBRUN.

L'auteur trop léger de *l'Histoire amoureuse des Gaules*, le spirituel comte de *Bussy-Rabutin,* ne nous arrêtera pas dans cette rapide étude. Nous franchirons un siècle pour trouver un poëte, et ce poëte sera *Lebrun* (Ponce-Denis Écouchard).

Ce Lebrun, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du sixième Fauteuil, mérite une mention particulière, car il est le plus célèbre des derniers élèves de l'ancienne école lyrique en France.

On touchait à cette époque où la parole allait envahir le vaste champ de la littérature; la place publique allait être le théâtre le plus émouvant de la grande tragédie humaine, et, comme au *Forum* de l'ancienne Rome, toute pensée allait devenir éloquence.

Devait-on perdre ou gagner à cette métamorphose?

Un illustre écrivain, M. Villemain, va nous répondre :

« En France, les lettres mêmes étaient devenues l'instrument universel de la Révolution; comme elles avaient dominé la cour, elles ameutaient le peuple. Par là même elles se confondirent avec la politique, elles en eurent littéralement le langage, au lieu d'en recevoir l'inspiration; elles se chargèrent de ces violences triviales, de ces exagérations faciles et vulgaires, qui faisaient incessamment retentir la tribune. A cette époque, où les esprits étaient si profondément remués, où la chance du génie semblait multipliée par l'effort universel, vous seriez étonnés de voir combien le génie proprement dit, ce génie vivant et durable, que le temps inspire, mais qui est fait pour l'éternité, combien il a manqué, combien il est absent! »

Quoi qu'il en soit, Lebrun se place dans l'ode à côté de J.-B. Rousseau, dont il n'a cependant ni l'harmonie, ni l'élégance. Dans l'élégie il manque de rêverie et de tendresse; dans l'épître il est mordant; il l'est plus encore dans l'épigramme : on sent qu'il y met tout son esprit et tout son cœur, ce qui est un tort. Le vrai titre de Lebrun sont ses compositions lyriques; aussi l'a-t-on surnommé, d'une manière assurément très-flatteuse, *le Pindare français*. On ne saurait lui contester de l'élévation, de l'énergie, parfois même de l'enthousiasme; mais son vol a de la roideur, il s'élève et retombe, et ne plane pas comme celui de

l'aigle qui vous emporte dans les nues. La plus célèbre de ses odes, celle qu'il composa sur la perte du vaisseau *le Vengeur*, respire le vif accent d'une haute et véritable inspiration.

« . . . .
Ainsi que *le Vengeur* il est beau de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

« Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

« L'airain lui déclare la guerre ;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient ! Mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

« *Captifs !*... La vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage :
Albion pâlit devant eux.

« Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

« Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants !

« Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur courage indompté !
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : *Vive la liberté !*

« Ce cri !... C'est en vain qu'il expire
Étouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles ! il planera sur vous !

« Et vous, héros de Salamine,
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux ! »

Vive la liberté ! s'écriait le poëte. Mais auparavant il avait monté sa lyre pour célébrer Louis XVI, *roi très-chrétien*, et Marie-Antoinette, comme alors il en tirait des *Odes républicaines* pour les bourreaux du monarque, comme plus tard il entonna de nouveaux chants en l'honneur du général Bonaparte, de Bonaparte consul et de Napoléon empereur. C'est par cette versatilité que le poëte abaisse sa mission au niveau de son caractère, et plus elle devient commune, plus elle mérite d'être blâmée.

Indépendamment de ses odes Lebrun a laissé des fragments d'un poëme de longue haleine qu'il avait entrepris sur *la Nature*, où l'on trouve plusieurs passages remarquables ; mais on regrette de n'y voir presque jamais percer une pensée morale : les scènes de la grande révolution n'ont pas ajouté une seule corde

à la lyre mythologique du poëte épicurien. Enfin répétons, pour être juste, que Lebrun excella dans l'épigramme, dont il se fit une arme même contre ses parents et ses amis. Il en composa plus de six cents. En voici une qui n'est pas des moins mordantes :

« On vient de me voler... — Que je plains ton malheur !
—Tous mes vers manuscrits.—Que je plains le voleur ! »

Grâce aux libéralités de Napoléon, Lebrun, incapable de travailler par suite d'une cécité presque complète, jouit à la fin de ses jours, malgré les revers de fortune qu'il avait essuyés, d'une aisance presque aristocratique. Il mourut le 2 septembre 1807, à l'âge de soixante-dix-huit ans; il avait été appelé en 1795 au fauteuil académique.

RÉCAPITULATION.

Du Chastelet. 1634. — Perrot d'Ablancourt. 1637. — Bussy-Rabutin.— 1665.— Bignon. 1693. — Bignon. 1743. — Bréquigny. 1772. — Lebrun. 1795. — Raynouard. 1807. — M. Mignet. 1837.

QUATORZIÈME FAUTEUIL

COLBERT. — LA FONTAINE. — MARIVAUX. — M. DE LAMARTINE.

Silhon ouvre la marche, *Colbert* le suit. Ce n'est pas comme ministre d'État que nous le nommons, mais comme membre et protecteur de l'Académie encore jeune. « Quoique cette Compagnie, dit d'Olivet, fût l'ouvrage d'autrui, quelle tendresse et quels égards n'eut-il pas pour elle? Il contribua plus que personne à la faire connaître, à la faire aimer du roi. Il lui attira la plupart des grâces dont elle fut comblée sous son ministère; et, non content des grâces qui tombaient sur le corps entier, il en procura de particulières à tous ceux des membres dont la fortune ne répondait pas au mérite. Plus sa place l'élevait audessus d'eux, plus il s'étudiait à leur témoigner qu'avec eux il n'était que leur confrère. Aussi l'Académie vou-

lut-elle faire pour lui au delà de ce qu'elle avait fait pour les autres..... »

L'éloge de Colbert fut prononcé en prose par l'abbé Tallemant, en vers par Quinault, au Louvre, en séance extraordinaire. Quatre-vingt-dix ans plus tard ce même éloge fut remis au concours. Le futur ministre de Louis XVI, *Necker*, obtint le prix, en parlant de ce ministre que Mazarin avait légué au grand roi par ces mots : « Sire, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter, en quelque sorte, avec Votre Majesté en vous donnant Colbert. » La postérité a dit depuis : Le *grand Colbert.*

Un nom plus grand allait le suivre au sein de la docte assemblée.

Si vous passez à Château-Thierry, vous apercevez une place, sur cette place une fontaine, derrière cette fontaine une maison de modeste apparence; c'est là que naquit, le 8 juillet 1621, l'inimitable fabuliste des temps modernes, que le monde applaudit sous le nom de *Jean de La Fontaine.*

A vingt-deux ans, sachant le latin et nullement le grec, il se mit à lire Malherbe, à l'étudier, à l'aimer, à l'admirer passionnément, et de cette admiration, de cet amour sortit son génie poétique, génie à part, et certainement l'un des plus beaux du plus beau des siècles.

Cependant, dans son enthousiasme, il ne se contente pas de lire Malherbe; il aborde l'étude d'Horace, de Virgile, de Térence, de Phèdre, parmi les anciens; de

Marot, de Rabelais, de Voiture, dans la littérature française; de l'Arioste, de Boccace et de Machiavel, chez les Italiens, prenant aux uns leurs idées et leurs images, aux autres leurs tournures naïves et pittoresques, aux autres encore leurs grâces, et jusqu'au fond de leurs récits, qu'il sut s'approprier merveilleusement.

Le poëte qui, comme il l'a dit lui-même, avait toujours

« Mangé son fonds avec son revenu, »

se fût trouvé bien souvent aussi dépourvu que la cigale, dont il a si joliment dépeint l'embarras, si des amis dévoués, tels que la duchesse de Bouillon, Fouquet, Mme de La Sablière, et, plus tard, M. et Mme d'Hervart, ne l'eussent entouré de la plus active sollicitude. Il faut dire à son honneur qu'il leur en garda la plus sincère reconnaissance, même, parfois, au risque de déplaire à Louis XIV. C'est là un des beaux côtés de son caractère. Il en est d'autres sur lesquels il nous paraît difficile, avec toute l'indulgence possible, de passer légèrement. Nous ne saurions sourire lorsqu'on nous raconte que le *bonhomme* ayant, après une longue séparation, rencontré dans une société un jeune homme dont il avait vanté l'esprit, dit sans la moindre émotion : « Je suis bien aise d'apprendre que c'est mon fils. » Ceci nous rappelle le mot de Montaigne, qui répondait à ceux qui lui demandaient combien il avait eu d'enfants : « Deux ou trois, je ne sais pas au juste. »

La Fontaine était incapable de se donner la peine d'être ambitieux; il tenait cependant beaucoup à occuper un Fauteuil dans l'Académie, et, en 1684, il y remplaça l'illustre Colbert, dont l'influence avait détourné de lui les faveurs royales ; ce qui n'empêcha pas le poëte de louer la générosité du ministre à l'égard des gens de lettres.

Si La Fontaine étudiait sans cesse les auteurs célèbres, il étudiait plus encore la nature, ce livre magnifique de Dieu ! Il regardait autour de lui, et puis il fermait les yeux et méditait longuement. De cette méditation silencieuse on voyait éclore un chef-d'œuvre toujours, ou presque toujours. Une fois qu'il s'était fait longtemps attendre à dîner, on lui demanda d'où il venait : « Je viens de l'enterrement d'une fourmi ; j'ai suivi le convoi jusqu'au cimetière, et j'ai reconduit la famille jusque chez elle. » Naïve réponse dont le sens est profond ! La Fontaine travaillait sans trêve et partout ; de là cette simplicité habituelle, cette *bêtise* apparente, qui trompait le vulgaire et qui déroutait les gens d'esprit : c'est qu'il y a entre l'esprit et le génie une énorme différence, à peu près comme entre un honnête homme et un saint.

« A sa physionomie, nous dit d'Olivet, on n'eût pas deviné ses talents : un sourire niais, un air lourd, des yeux presque éteints, nulle contenance. Il était si distrait dans la conversation qu'il ne savait, pour l'ordinaire, ce que disaient les autres. Il rêvait à tout autre

chose, sans qu'il eût pu dire à quoi. Si pourtant il se trouvait entre amis et que le discours vînt à s'animer, alors il s'échauffait véritablement, ses yeux s'allumaient; c'était La Fontaine en personne, et non pas un fantôme revêtu de sa figure.

« La Fontaine a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas commune; elle lui est demeurée tout entière : il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été ni imitateur ni imité; c'est là son mérite. Comment s'en rendre compte? Il échappe à l'analyse. Définit-on bien ce qui nous plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira le livre et dira qu'il a senti cent fois davantage. »

Nous sommes de l'avis de La Harpe. Et d'ailleurs tout a été dit sur le mérite des *Fables*, qui sont réellement le livre de tous les âges, de tous les goûts, de toutes les conditions, le livre des petits et des grands!

Citons au hasard :

LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;

Quand, voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir,
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes ! »

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre ;
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

Les femmes aimaient le *bonhomme* d'un amour tout maternel. La duchesse de Bouillon, sa protectrice, l'appelait son *fablier :* il lui semblait qu'il portait des fables comme le figuier des figues ou le rosier des roses. Mme de La Sablière, chez laquelle il resta vingt ans, disait un jour en riant : « J'ai congédié tout mon monde ; je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux : mon chien, mon chat et La Fontaine. » A la mort de cette bienfaitrice, le poëte fut rencontré sur la route par d'Hervart, son ami. « Venez loger chez nous, lui dit celui-ci. — J'y allais, » répondit La Fontaine. » Et Mme d'Hervart continua Mme de La Sablière jusqu'aux derniers jours du grand homme.

Vers la fin de 1692 La Fontaine tomba dangereusement malade, et les pensées sérieuses de la religion se

présentèrent à son esprit ; elles lui suggérèrent des résolutions généreuses, qui méritent d'être signalées. Il eut le courage de jeter au feu une pièce de théâtre, dont on ne sait même pas le titre, de condamner ses *Contes* devant ses collègues ; et plus il sentit diminuer ses forces, plus il redoubla de ferveur chrétienne. Lorsqu'il mourut, le 13 mars 1695, on le trouva revêtu d'un cilice : c'était le génie qui s'éteignait sous les insignes de la sainteté.

Après soixante ans environ nous trouvons encore un poëte sur le quatorzième fauteuil, *Marivaux*, bel-esprit parisien qui, à l'âge de vingt ans, prouva qu'il ne savait point le grec et n'appréciait même point les chefs-d'œuvre de la langue française en osant travestir l'*Iliade* d'Homère et le *Télémaque* de Fénelon. Il répara bientôt ces irrévérences de mauvais goût en enrichissant la scène d'une foule de productions qui restent. Citons seulement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, *les Fausses Confidences*, *le Legs*, *l'Épreuve*. Mais, malgré tout l'esprit qu'il a déployé, malgré la vivacité du dialogue et la finesse des observations, surtout dans la peinture du caractère de la femme, le cercle étroit des conceptions de l'auteur a permis de dire de lui *qu'il se fatigue et vous fatigue en vous faisant faire cent lieues avec lui sur une feuille de parquet*.

D'après M. Villemain : « Marivaux, surtout dans ses romans, est peintre moraliste ; il est souvent pathétique, et trouve, dans un vif sentiment des misères hu-

maines, une éloquence naturelle. C'est par là qu'il a mérité tant de lecteurs avec deux romans qui ne sont pas habilement conduits et ne sont pas même finis, *Marianne* et *le Paysan parvenu*. Ce sont les seuls ouvrages de notre langue où, pour la peinture de la vie, la sensibilité morale de Richardson soit égalée sans dessein de l'imiter : c'est la belle innovation de Marivaux. »

La vie de cet auteur ne présente, comme ses compositions, que de légers traits, des saillies, des éclairs. Un vigoureux jeune homme lui demandait l'aumône : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? lui dit le poëte. — Hélas ! Monsieur, répondit-il, si vous saviez combien je suis paresseux ! » Et Marivaux, ravi de ce franc aveu, donne au jeune mendiant de quoi continuer à ne rien faire, au moins tout un jour. C'est bien là du marivaudage !...

Enfin nous voyons, depuis 1830, le très-illustre fauteuil occupé par M. de Lamartine, génie bien différent de La Fontaine !

Nous avons dû, en règle générale, nous abstenir de porter un jugement sur les auteurs contemporains ; néanmoins aucun de nos lecteurs ne nous pardonnerait de ne pas comprendre Lamartine dans les exceptions que nous avons cru devoir faire. Qui ne sait par cœur au moins quelques-unes de ces touchantes *Méditations*, de ces pieuses *Harmonies* que sa lyre, jeune alors, est venue soupirer au milieu des ruines de la société mo-

derne, comme pour la consoler de ses douleurs? Après tant d'effroyables événements, de guerres, de catastrophes, qu'avait encore à faire parmi nous la Muse antique avec son cortége de divinités païennes? Le lit étroit du Permesse était desséché; il fallait ouvrir d'autres sources à l'inspiration, et ce fut Lamartine qui les fit jaillir avec une abondance suffisante pour féconder, dans les vastes domaines de la poésie, les germes nouveaux que le temps y avait déposés. Les *Méditations* parurent en 1820, sans préface, sans patronage, et l'éditeur en vendit quarante-cinq mille exemplaires, dit-on, en moins de quatre ans : c'était le succès le plus éclatant du XIXe siècle, après celui du *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand.

C'est qu'à cette époque beaucoup d'âmes étaient montées au même diapason. Quand le poëte fit vibrer dans la sienne des accents tristes comme des chants d'exil, mélodieux comme des hymnes du ciel, un écho universel y répondit, des larmes de sympathie et d'enthousiasme coulèrent de tous les yeux, des cris d'admiration s'échappèrent de toutes les poitrines, et mille voix répétèrent :

« Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière!
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;

Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière !
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir ! »

En 1823 parurent les *Secondes Méditations ;* le poëte y aborde des sujets plus élevés ; le dessin y est plus correct, plus ferme, le pinceau plus sûr, l'ordonnance plus large ; l'on retrouve les mêmes qualités dans *la Mort de Socrate*, *le Chant du Sacre*, etc. Six ans plus tard, Lamartine revenait en France avec ses *Harmonies poétiques et religieuses*, nouveau trésor, nouvel écrin de diamants taillés pour l'immortalité. Là le poëte déploie toute sa puissance lyrique ; il continue sa marche ascensionnelle, il agrandit son vol ; il plane, comme l'aigle, dans les plus hautes régions de la pensée : il est roi !

Saluons-le à ce moment, qui est l'apogée de sa gloire...

M. de Lamartine partit pour l'Orient, — triste voyage, hélas ! puisqu'il y perdit sa fille unique, sa bien-aimée Julia. — Dans le récit de ce *Voyage en Orient* il sait émailler la route de tableaux ravissants ; mais les voyageurs qui l'ont suivi ont eu à signaler les étranges distractions et les graves erreurs qu'il renferme. Vient ensuite *Jocelyn*, roman poétique, où, avec l'intention de retracer les luttes terribles de la passion et du devoir,

l'auteur n'a fait qu'un douloureux plaidoyer contre le célibat ecclésiastique. Sans ce vice radical du sujet, quel beau poëme serait *Jocelyn!* quelle épopée intime! quel navrant tableau du cœur humain, déchiré à toutes les ronces de la vie! Que d'épisodes admirables! que d'élan dans le sentiment! que de richesses dans le coloris! que d'abondance dans le style! que de lumière et d'air dans les descriptions! Citons au hasard :

« L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi!...
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!... »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe!
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants;
La goutte d'eau me peint comme les océans.
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie;
Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs;
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs!
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature!... »
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand! »

Et, plus loin, Jocelyn s'écrie :

« . . . .
Tantôt, las de sonder ces obscures merveilles,
Je livre au barde saint mon âme et mes oreilles ;
J'écoute avec le cœur ces chœurs mélodieux
Qui, se brisant à terre en retombant des cieux,
En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent,
Et pour diviniser leurs plaintes les chantèrent.
Oh ! de l'humanité ces hommes sont la voix;
Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix,
Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages,
Et vibrent en musique ou brillent en images.
Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur ;
Ils versent aux soucis cette douce langueur,
Cet opium divin que dans sa soif d'extase
Le rêveur d'Orient puise en vain dans son vase ;
Mais, eux, l'ange des vers leur apporte aux autels,
Pour s'enivrer, de Dieu des rêves immortels !
Ils versent goutte à goutte en mon âme attendrie,
Comme un sommeil du ciel, leur tendre rêverie ;
Mon songe, enfant des leurs, les suit, et quelquefois,
Comme une voix qui chante, entraîne une autre voix.
Ma lèvre, s'abreuvant aux flots de leurs ivresses,
Se surprend à chanter avec eux ses tristesses.
Plus souvent, desséché par mon affliction,
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation;*
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'aux bords des sucs de l'Évangile,
Où la sagesse humaine et divine à longs flots
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots ;
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve ;
Trouve, selon le temps, ou la peine, ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le Pain fort du fort ;

Et, sous la croix où l'homme ingrat le crucifie,
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie !... »

La Chute d'un Ange est une conception grandiose, que l'on a appelée la chute du poëte lui-même ; mais le poëte ne tombe pas, il chancelle, comme enivré de sa propre gloire ; c'est un effet physique : tout le monde sait qu'arrivé à une certaine hauteur on est saisi de vertige. Les *Recueillements poétiques* sont bien plus faibles encore ; on voit que *la poésie* n'est désormais pour l'auteur que *la distraction des heures perdues*, comme il le dit dans la préface de ce livre. Ainsi, reniant ses plus beaux titres, abusé par le rêve décevant de je ne sais quelle vocation prosaïque, le poëte s'éloigna de plus en plus des voies où il avait acquis une gloire si légitime ; il se lança dans la carrière politique ; il brisa sa lyre ; il est vrai qu'il garda sa plume. Alors parurent *les Girondins*, l'*Histoire de la Restauration*, celles *de la Turquie* et *de la Russie*, écrits dans ce style coloré, harmonieux, taillé magiquement à la façon des poëtes, mais composés après des recherches si peu sérieuses et avec une rapidité telle qu'on a pu dire que « Lamartine écrivait l'histoire aussi vite que s'il l'inventait. »

Nous ne pouvons que mentionner le drame de *Toussaint Louverture*, les nouvelles et les publications périodiques qu'il jette en pâture à des lecteurs toujours affamés de ses œuvres, et les *Confidences* faites à propos de *Raphaël*, trop légèrement peut-être, ainsi que sur les tristes destinées de la pauvre *Graziella*.

En 1848 M. de Lamartine rendit à la France, à l'Europe, des services que l'histoire ne saurait oublier : il fut magnifique aux lueurs de l'incendie qui faillit dévorer la société, ébranlée de toutes parts; il eut son jour de triomphe, son apothéose, aux applaudissements de tout un peuple exalté; il sauva la France du drapeau rouge, et devint lui-même, en quelque sorte, le drapeau protecteur des nobles idées. Ce triomphe, disons-nous, fut grand, mais court : ce fut un éclair.....

Aujourd'hui l'illustre écrivain paraît résigné aux rudes labeurs du publiciste, et, pour avoir une ressemblance de plus avec le roi des poëtes grecs, il tolère ce vers de l'un de ses enthousiastes admirateurs :

« Donnez, donnez l'aumône à l'Homère français. »

RÉCAPITULATION.

Silhon. 1634. — Colbert. 1667. — La Fontaine. 1684. — Clérembault. 1695. — Massieu. 1714. — Houteville. 1723. — Marivaux. 1743. — Radonvilliers. 1763. — Collin d'Harleville. 1795. — Daru. 1806. — M. de Lamartine. 1830.

QUINZIÈME FAUTEUIL

SIRMOND. — LALLY-TOLLENDAL.

Jean Sirmond eut la gloire d'être le neveu du fameux Jacques Sirmond, confesseur de Louis XIII et l'un des plus savants de la savante Compagnie de Jésus. Pour trouver des titres à cet académicien il faudrait pouvoir lui donner quelques-uns de ceux de son oncle, car il n'en possède aucun de personnel, du moins de ceux qui franchissent les siècles. Pellisson raconte que, étant chargé de rédiger un Mémoire pour le projet des statuts de l'Académie naissante : « Il s'avisa, quoique d'ailleurs homme d'un jugement fort solide, de proposer que tous les académiciens fussent obligés par serment d'employer les mots approuvés par la pluralité des voix dans la docte assemblée ; en sorte que, si cette loi eût été reçue, quelque aversion particulière qu'on pût avoir pour un mot, il eût fallu nécessairement s'en servir, et qui

en eût usé d'autre sorte aurait commis, non pas une faute, mais un péché. » Sirmond, comme on le voit, tout neveu de jésuite qu'il fût, avait, en fait de style, des tendances jansénistes propres à décourager les plus intrépides écrivains ou les plus hardis orateurs. Il semble que son timide fauteuil ait conservé cette conscience timorée qui donne tout à la crainte et rien à l'amour, et qui, par suite, produit peu de fruits dans le domaine de l'intelligence. Hâtons-nous donc de tourner les feuillets de l'histoire pour arriver enfin au comte de *Lally-Tollendal*, né à Paris en 1751. « Il n'apprit, a-t-il dit, le nom de sa mère que quatre ans après l'avoir perdue, celui de son père qu'un seul jour avant de le perdre. » Il étudiait au collége d'Harcourt, sous le nom de Trophime, ne se connaissant d'autre famille que ses condisciples. Enfin, dit M. de Pongerville, se présente à lui un étranger, revêtu des insignes de la grandeur et frappé d'une profonde tristesse. L'étranger le contemple avec attendrissement, l'interroge, et, satisfait de ses réponses, laisse échapper un éclair de joie à travers ce voile de tristesse qui couvre son front. « Viens dans mes bras, lui dit-il; je suis ton père! » C'était l'infortuné général de Lally, qui donnait à son fils quelques instants disputés au glaive meurtrier. Le général, victime d'une horrible calomnie, périt sur l'échafaud. Son malheureux enfant courut pour lui porter son éternel adieu, pour lui faire entendre au moins la voix d'un fils parmi les cris de ses bourreaux, pour l'embrasser

du moins sur cet échafaud où il allait mourir... Il courut vainement... On avait hâté l'instant... Il ne trouva plus son père, il ne vit que la trace de son sang.

C'est lui-même qui raconte cette fin tragique. Il n'avait vu son père que pour ne plus le voir, il ne l'avait entendu que pour ne plus l'entendre, il ne l'avait trouvé que pour le perdre. Oh! de quelle douleur inénarrable son cœur dut-il ressentir l'étreinte! De quelles larmes dut-il le pleurer! Des larmes, des regrets, non! ce n'était pas assez pour sa tendresse filiale! Il lui fallait, à ce noble jeune homme, la réhabilitation de son père, accusé faussement de trahison. Tous les tribunaux retentirent de son énergique douleur; il parla, il écrivit, il fit des *Mémoires* et des *Plaidoyers* où l'éloquence éclate à chaque page. Sa réputation sortit de son deuil. La France s'émut; quatre arrêts du conseil cassèrent ceux des parlements. Le roi fit justice.

« Toute la France, a dit La Harpe, accompagnait les pas de ce fils avec des vœux et des applaudissements; elle l'a, pour ainsi parler, porté dans ses bras... Il a déployé dans ses *Mémoires* l'éloquence de l'âme, qui est le premier des talents de l'orateur. Son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art, qu'on admire dans Cicéron, de donner aux preuves une force progressive; de faire naître une grande attente et de la remplir; de joindre à une logique qui brille comme la lumière un pathétique qui embrase comme un incendie; et, ce qui est plus

rare que tout le reste et ne pouvait peut-être se rencontrer que dans une pareille cause, de contenir jusqu'à un certain point la juste indignation qu'il n'est pas toujours permis aux malheureux d'exhaler sans ménagement, mais qu'il sait contenir de façon à la faire passer dans l'âme des lecteurs, à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas, à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes, et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien. »

Le comte de Lally, prêt à tous les dévouements, et dont toutes les œuvres furent de bonnes actions, sollicita l'honneur périlleux de remplacer Malesherbes dans la défense de Louis XVI. « La Convention, dit M. de Barante, n'ayant point répondu à sa demande, il composa et publia bientôt un plaidoyer digne en tout point de ce grand sujet par l'émotion et la chaleur. Peut-être, selon une opinion assez répandue, le procès aurait-il eu des résultats différents si ce plaidoyer eût été prononcé au sein de l'assemblée, avec le sentiment et l'accent de conviction que le comte de Lally possédait au suprême degré. Tout malheur semblait avoir acquis des droits imprescriptibles à son éloquence. En 1795 il réclama, dans un *Mémoire au roi de Prusse*, la liberté de Lafayette ; en 1797 il adressa au peuple français une *Défense des Émigrés*. Le héros de la piété filiale reconnut toujours une mère dans la patrie absente, selon l'heureuse expression de son successeur ; il se

hâta donc de rentrer en France aussitôt après brumaire, ne prit aucune part aux bons ni aux mauvais jours du Consulat et de l'Empire, et chercha l'indépendance au sein de la vie privée. »

Le comte de Lally mourut le 11 mars 1830, ministre d'État depuis 1825 et possesseur du fauteuil depuis 1816.

RÉCAPITULATION.

Sirmond. 1634. — Montereul. 1649. — Tallemant. 1651. — La Loubère. 1693. — Sallier. 1729. — Coëtlosquet. 1761. — Montesquiou. 1784. — Arnault. 1799. — Lally-Tollendal. 1816. — M. de Pongerville. 1830.

SEIZIÈME FAUTEUIL

BOURSEYS. — SUARD. — M. PATIN.

Il est des fauteuils dont l'histoire offre peu d'attraits à nos lecteurs; nous sommes donc obligé de passer très-rapidement, et comme à vol d'oiseau, sur leurs souvenirs. Nommons seulement *Amable de Bourseys*, de jeune page devenu poëte. On le conduit à Rome, la ville des arts, et il y traduit en vers grecs un poëme latin du pape Urbain VIII; aussitôt le Saint-Père lui donne un prieuré en Bretagne; un peu plus tard Louis XIII le nomme abbé de Saint-Martin-de-Cores. L'abbé se jette dans l'étude approfondie de la théologie, s'applique à la controverse, fait un grand nombre de conversions, entre autres celles du prince palatin *Édouard* et du comte *de Schomberg,* depuis maréchal de France. L'Académie naissante des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie française s'ouvrent devant

lui ; il s'y montre aussi habile grammairien et littérateur que théologien et jurisconsulte. Il mourut en 1672.

Jean Gallois, son successeur immédiat et prêtre comme lui, eut l'honneur d'être reçu le même jour que Racine et Fléchier. Puis viennent *Mongin*, évêque de Bazas ; *de La Ville*, évêque *in partibus* de Tricomie ; *Suard*, auteur des *Mélanges de Littérature et de Morale ; Roger*, à qui l'on doit une douzaine de jolies comédies : *l'Avocat*, son œuvre de choix entre toutes, suggéra à Louis XVIII un mot charmant : « Monsieur Roger, vous avez gagné votre procès à l'Académie ; cela ne me surprend pas : vous aviez un excellent avocat. »

Il est permis aux rois d'avoir de l'esprit.

Enfin ce fauteuil est occupé aujourd'hui par M. *Patin*, l'un de nos professeurs les plus distingués.

M. de Barante a dit : « Heureuse l'Académie quand, de loin en loin, elle peut maintenir son illustration par des choix éclatants dont le reflet conserve à nos élections la valeur d'une honorable récompense littéraire ! »

Ces mots de M. de Barante, nous aimons à les répéter avec les nombreux élèves de M. Patin. Le plus important ouvrage de ce savant littérateur a pour titre : *Études sur les Tragiques grecs*, Eschyle, Sophocle et Euripide. Il faut lire ce beau travail où la science se joint merveilleusement au sentiment le plus parfait de l'art des Hellènes.

« Comme toute tragédie, la tragédie d'Eschyle repose sur *un*

fait unique, entier, d'une entière étendue ; ce sont là les termes les plus généraux sous lesquels tout le monde comprend le caractère de l'action dramatique. Mais le développement de ce *fait* indispensable n'occupait dans ses ouvrages que bien peu de place ; il n'excitait qu'à un degré très-faible le sentiment de la curiosité, qui, en général, n'a jamais été chez les Grecs l'émotion dominante des représentations théâtrales, tandis que c'est au contraire le plus vif attrait qu'offre le théâtre à l'imagination des modernes.... Qu'y trouve-t-on donc (dans Eschyle)? L'expression d'une seule idée, d'un seul sentiment, d'une seule situation ; un développement uniforme, mais qui excite toutefois dans l'âme, par l'artifice d'une habile gradation, une émotion, un trouble toujours croissants ; une pitié et surtout une terreur à chaque instant plus profonde et plus douloureuse ; le sentiment d'une admiration, d'un étonnement, d'une stupeur qui vous retiennent comme immobiles à la vue de ces formes majestueuses, de ces proportions gigantesques qu'il prête à la nature. Voilà, en quelques mots, la constitution et les effets de la tragédie d'Eschyle. »

RÉCAPITULATION.

Bourseys. 1635. — Gallois. 1672. — Mongin. 1707. — De La Ville. 1746. — Suard. 1774. — Roger. 1817. — M. Patin. 1841.

DIX-SEPTIÈME FAUTEUIL

MÉSIRIAC. — RACINE. — CRÉBILLON. — PICARD. — M. E. SCRIBE

Nous voici arrivés à l'un de ces illustres illustrissimes. Le nom de *Racine* l'indique ; celui de *Crébillon* serait déjà assez beau s'il n'était dépassé par le premier, et l'on dirait le fauteuil de Crébillon si l'on ne disait pas celui de Racine.

Mais il faut rendre justice aux douze élus qui l'ont occupé, ce trône de poëtes ! Douze littérateurs, et deux génies de taille différente. Quelle réunion merveilleuse ! quel cénacle inspiré ! Le maître est au milieu ; c'est le dieu de l'harmonie, c'est l'Euripide français ; enfin c'est l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus*, de *Phèdre* et d'*Athalie !*

Laissons parler d'abord son successeur immédiat.

« Vous savez, dit-il, que Racine était né le 21 dé-

cembre 1639, à la Ferté-Milon, et que, dès son enfance, il fut mis à Port-Royal-des-Champs, où M. Le Maistre prit un soin particulier de son éducation. Le sacristain de cette abbaye, homme très-habile, mais dont le nom m'est échappé, lui apprit le grec, et dans moins d'une année le mit en état d'entendre les tragédies de Sophocle et d'Euripide. Elles l'enchantèrent à un tel point qu'il passait les journées à les lire et à les apprendre par cœur dans les bois qui sont autour de l'étang de Port-Royal...

« Je me souviens à ce sujet que, étant un jour à Auteuil, chez Despréaux, avec M. Nicole et quelques autres amis d'un mérite distingué, nous mîmes Racine sur l'*Œdipe* de Sophocle. Il nous le récita tout entier, le traduisant sur-le-champ, et il s'émut à un tel point que, tout ce que nous étions d'auditeurs, nous éprouvâmes tous les sentiments de terreur et de compassion sur quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos meilleurs acteurs sur le théâtre, j'ai entendu nos meilleures pièces; mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit; et, au moment même que je vous écris, je m'imagine voir encore Racine avec son livre à la main, et nous tous consternés autour de lui.

« Il possédait au suprême degré le talent de la déclamation; c'était même assez sa coutume de déclamer ses vers avec feu à mesure qu'il les composait. Il m'a plusieurs fois conté que, pendant qu'il faisait sa tragédie de *Mithridate*, il allait tous les matins aux

Tuileries, où travaillaient alors toutes sortes d'ouvriers, et que, récitant ses vers à haute voix, sans s'apercevoir qu'il y eût personne dans le jardin, tout d'un coup il s'y trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avaient quitté leur travail pour le suivre, le prenant pour un homme qui, par désespoir, allait se jeter dans l'eau.....

« Racine, au reste, était d'une taille médiocre, la physionomie agréable, le visage ouvert. Il avait le nez pointu, ce qui marque, selon Horace, un esprit porté à la raillerie. Il était en effet railleur ; mais, dans les dernières années de sa vie, la piété, dont il faisait profession, l'avait porté à se modérer. D'ailleurs, autant il relevait avec plaisir la fatuité d'un homme heureux, autant était-il plein de compassion et toujours disposé en faveur de ceux qui souffraient.... [1] »

Des qualités intimes de l'homme si nous passons à celles du poëte, il nous sera difficile de faire un choix ; cependant nous voulons former comme un faisceau lumineux des rayons de cette vaste intelligence.

Ses premiers essais furent deux odes qui charmèrent Louis XIV : *la Nymphe de la Seine* et *la Renommée aux Muses*. Sa première tragédie, *la Thébaïde* ou *les Frères ennemis*, jouée en 1664, ouvrit la marche des succès qui attendaient l'auteur. *Alexandre* parut en 1665, *Andromaque* en 1667, *les Plaideurs* en 1668, *Britannicus* en 1669, *Bérénice* en 1670, *Bajazet* en

[1] Lettre de M. de Valincour.

1672, *Mithridate* en 1673, *Iphigénie* en 1674, *Phèdre* en 1677; enfin, douze ans après, *Esther* en 1689 et *Athalie* en 1691. En tout douze lauriers, plus ou moins beaux, il est vrai, douze palmes forment la couronne du plus harmonieux des tragiques français. Il a laissé aussi l'*Histoire de Port-Royal*, des *Discours*, des *Lettres*, des *Fragments historiques*, travaux qui suffiraient à la réputation d'un autre et qui passent presque inaperçus dans sa gloire.

Citons quelques-unes de ces strophes, qui ne sont que des ombres dans ses rayons :

« Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

« L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

« Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux; mais, ô mystère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime

Et je fais le mal que je hais !

. . . . »

On a souvent comparé Corneille à Racine.

Le duc de Bourgogne disait : « Le premier est plus homme de génie, le second plus homme d'esprit. » L'abbé d'Olivet adopte ce jugement, mais il le commente ainsi : « Il est vrai que le génie s'élève où l'esprit ne saurait atteindre, mais l'esprit embrasse au delà de ce qui appartient au génie... Ajoutons que le génie, dans la force même de l'âge, n'est pas de toutes les heures, et que surtout il craint les approches de la vieillesse. Corneille, dans ses meilleures pièces, a d'étranges inégalités; dans les dernières c'est un feu presque éteint. La dernière pièce de Racine, *Athalie*, est son chef-d'œuvre. »

Tout ce qui précède a son côté vrai ; toutefois il nous semble qu'il y a autant de génie dans l'un que dans l'autre, seulement génie d'une trempe différente : Corneille a la force, Racine l'harmonie; le premier est le *Michel-Ange* de la tragédie, le second en est le *Raphaël;* il nous est impossible de les mieux caractériser.

Dans tous les siècles et chez tous les peuples, anciens et modernes, les conceptions de l'esprit humain donnent le sublime avant le parfait, le fort avant le touchant, Sophocle avant Euripide, Homère avant Virgile, le Dante avant le Tasse, Corneille avant Racine.

« Mais pourquoi aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine

comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à peu près sûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence, au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie, que chacun définit à sa manière et auquel tout le monde a des prétentions. »

Ce que La Harpe disait au dix-huitième siècle nous pouvons le répéter au dix-neuvième; mais, comme la lutte existera toujours entre le bien et le mal, l'école racinienne aura toujours ses adeptes et toujours ses antagonistes. Ce que ceux-ci détestent en lui c'est la raison la plus parfaite, le bon sens le plus invariable. Oui, la raison ne le quitte jamais; elle surveille et tient en bride sa brillante imagination; elle domine ses conceptions les plus hardies, les plans de ses scènes les plus dramatiques, son style, ses vers les plus imagés, les plus touchants; elle est reine chez lui, reine absolue : aux yeux des uns voilà sa plus belle qualité, aux yeux des autres son plus impardonnable défaut. Nous sommes de l'avis des premiers; nous le proclamons, avec *La Harpe,* d'une perfection désespérante. Nous le proclamons encore, avec *Auger* : « Poëte tragique, tour à tour grave comme l'histoire, brillant comme la fable, sublime comme les livres sacrés, et toujours varié comme le cœur humain. »

Nous avons dit dans *les Quatre Siècles :*

« La mémoire de Racine est au-dessus des éloges : de même que les morsures de l'envie ne l'ont pas bles-

sée, de même le miel de la louange ne la rend ni plus douce, ni plus pure, ni plus entraînante. Racine est beau comme Corneille est grand. Il est inutile de vouloir établir sans cesse des points de comparaison entre ces deux génies ; ils ne se ressemblent que par la nature religieuse de leur âme ; ils ne se touchent que dans les cieux. »

Jean Racine mourut à cinquante-neuf ans, le 29 avril 1699. Ce jour doit être un jour néfaste, non-seulement dans les annales de l'Académie, mais aussi dans les fastes littéraires de la France.

Le troisième successeur de Racine, *Crébillon*, occupe le fauteuil illustre en 1731. Le genre tragique ne lui offrait plus qu'un côté inexploré : l'horrible ; il s'en empara avec une verve fougueuse. Il s'était écrié : « Corneille a pris le ciel, Racine la terre ; il ne me reste plus que l'enfer, et je m'y précipite ! » En effet, son *Idoménée*, son *Électre*, et surtout son *Atrée et Thieste* montrèrent une vocation décidée pour le terrible. Il monta plus haut dans *Rhadamiste*, son chef-d'œuvre, joué en 1711.

« Cette pièce est d'un dessin fier et hardi, d'une touche originale et vigoureuse. Les caractères de Rhadamiste, de Zénobie et de Pharasmane sont tracés avec autant d'énergie que de chaleur ; l'action est intéressante et animée, les situations frappantes ; le style a d'ailleurs une sorte de noblesse sauvage qui semble être la qualité propre de cette tragédie et la distinguer

de toutes les autres. » Tel est le jugement de d'Alembert.

Après ce chef-d'œuvre vinrent *Xercès*, *Sémiramis*, *Pyrrhus*, et, vingt-deux ans plus tard, *Catilina*. On raconte qu'étant âgé de soixante-dix ans Crébillon récita cette pièce de mémoire aux acteurs chargés de la représenter. *Le Triumvirat* fut l'œuvre de sa vieillesse; il la fit jouer à quatre-vingt-un ans.

« Malgré le grand nombre de ses succès il n'avait pu obtenir, dans le temps le plus brillant de sa gloire, une place à l'Académie; les cabales littéraires les plus opposées étaient réunies contre lui, parce que les chefs et les suppôts de ces cabales voyaient dans Crébillon un homme qui menaçait de les faire bientôt oublier tous par l'éclat de sa renommée. »

Il a été surnommé l'*Eschyle* français; c'est une gloire, car l'art de *Melpomène* a pour premier ressort la terreur; les larmes viennent au second rang. L'âme du spectateur est subjuguée, non attendrie. Le vers de Crébillon n'est ni brillant, ni harmonieux, ni châtié, ni tendre; il n'a point la touche virgilienne, mais il porte cependant le cachet du génie que Voltaire a cherché vainement à lui contester.

Avec *Picard* nous voyons enfin Thalie remplacer sa tragique sœur sur le trône de Racine et de Crébillon. Plus de vingt comédies, des opéras, des drames prouvent l'inépuisable fécondité de cet auteur, qui marche sur les traces de Molière. *La Petite Ville* est son chef-

d'œuvre. Picard eut le privilége de tenir, pendant quarante ans, le sceptre du rire dans Paris, la spirituelle capitale des nations civilisées.

M. Villemain a dit : « Le mérite suprême de Picard, ce qui permet de prononcer son nom à demi-voix après le grand nom de Molière, c'est le naturel, don précieux, rare, inimitable, que l'on cherche, que l'on demande, et qui, le jour où nous le retrouverons comme le possédait Picard, sera la plus heureuse innovation que l'on ait vue depuis longtemps. Picard ne le cherchait pas, c'était sa langue : sentiment, idées, expansions, tout lui échappait ainsi sans qu'il le voulût. On ne remarque pas si son dialogue est spirituel; il est mieux : il vous fait oublier l'auteur et entendre le personnage, avec son parler, son accent, sa voix. L'expression la plus simple lui va si bien qu'il semble toujours un peu gêné dans les vers. Disons vrai, comme lui : c'est surtout en prose qu'il est excellent poëte comique. »

Entre *Picard* et M. *Scribe* passe *Vincent Arnault*, célèbre par sa tragédie de *Marius à Minturnes*.

M. *Scribe* surpasse *Picard* en esprit et en fécondité : ce merveilleux *Fauteuil* a donc tous les priviléges (il est vrai qu'il n'est pas le seul), tous les priviléges de l'esprit et du génie! Gloire à lui! gloire à toutes ces ombres brillantes, si l'on peut les nommer ainsi, ces ombres immortelles qui inondent de lauriers la place où fut *Racine!*

Les principales œuvres de M. Scribe sont : *le Mariage d'argent, Bertrand et Raton, la Camaraderie, le Verre d'eau, une Chaîne,* et tant d'autres !

RÉCAPITULATION.

Mésiriac. 1635. — La Mothe Le Vayer. 1638. — Racine. 1672. — Valincour. 1699. — La Faye. 1730. — Crébillon. 1731. — Voisenon. 1762. — Boisgelin. 1775. — Dureau de La Malle. 1804. — Picard. 1807. — Arnault. 1829. — M. Scribe. 1834.

DIX-HUITIÈME FAUTEUIL

MAYNARD. — LES DEUX CORNEILLE. — LA MOTTE. — LEMERCIER. — M. VICTOR HUGO.

Les gloires se touchent : immédiatement à côté de Racine voici *Corneille!* Fauteuil plus grand, mais non plus beau, que de choses pourrait-on dire de toi! Si les âmes de nos héros aiment à venir se reposer, la nuit, sous l'arc-de-triomphe où le marbre porte leurs noms, que ne devons-nous point imaginer de celles de nos poëtes sous les murs de l'Institut, ce palais triomphal des lettres! Qui sait si, durant quelques veillées d'armes, à la façon des penseurs et des philosophes, ces hommes qui furent Corneille ou Racine, Bossuet ou Fénelon, Massillon ou Fléchier, Chateaubriand ou Soumet, ne viennent pas reprendre leur Fauteuil académique, se saluer avec cette urbanité charmante qui caractérise les Français, et se parler comme des hommes de génie se parlent entre eux? Là plus de rivalités, de

jalousie, d'esprit de parti, d'inégalité de rang ou de fortune; mais, sous un même drapeau, rien que des frères dans toute l'étendue de ce mot, si peu compris chez les vivants et si parfaitement compris chez les morts.

Ne pouvant soulever le voile qui dérobe à nos yeux ces séances nocturnes des académiciens du passé, nous devons nous résigner à n'écouter que ce que la postérité a dit ou écrit de leurs œuvres : c'est encore vivre avec eux.

« *François Maynard*, Toulousain, était de fort bonne famille, dit Pellisson. Son aïeul, Jean Maynard, bien que né en un siècle où les lettres commençaient en France, sous le règne de François Ier, fut estimé pour son savoir, et fit des commentaires sur les Psaumes qu'on voit encore aujourd'hui. »

François Maynard, dont nous parlons, se rendit plus célèbre que ses ancêtres. La reine Marguerite le nomma son secrétaire; Desportes et Régnier le choisirent pour ami. Il ne fut pas moins apprécié en Italie qu'en France. Le pape Urbain VIII prenait plaisir à s'entretenir avec lui; le cardinal Bentivoglio le tenait en très-haute estime; mais il n'en était pas de même du cardinal de Richelieu, qui refusa constamment d'écouter ses suppliantes poésies. Richelieu aimait à donner et non à exaucer : dans le premier cas c'était sa volonté qu'il suivait; dans le second il eût suivi celle des autres, ce qui est bien différent.

On raconte de notre poëte que, lisant un jour au cardinal une de ses œuvres dans lesquelles il croit voir François Ier au rivage des morts, il prit un ton lamentable à ces quatre derniers vers adressés au protecteur :

« Mais s'il demande en quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde? »

« Rien ! » répondit le cardinal tout en colère ; c'était presque le *Qu'il mourût!* du vieil Horace. En effet, après cet arrêt foudroyant, Maynard se tint pour battu. Voici quelques strophes que lui inspira sans doute le dégoût de la cour, et qu'il adresse, en forme de conseils, à son fils :

« Je déplore ta vanité
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans et ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

« Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

« C'est où les plus haut élevés
Dorment avec moins d'assurance;
C'est où les prudents achevés
Sont les jouets de l'espérance.

« C'est où l'on est payé de vent ;

C'est où l'on rebute les sages;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages.

« Mon fils, les sentiments des rois
Ne sont pas toujours légitimes :
Les vertus leur sont quelquefois
Moins supportables que les crimes.

« Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

« Puisses-tu connaître le prix
Des paroles que te débite
Un courtisan à cheveux gris,
Que la raison a fait ermite ! »

Ces stances rentrent dans l'esprit de cette inscription qu'il fit graver au-dessus de son cabinet de travail :

« Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre ! »

« Il fut nommé membre des *Jeux floraux*, de Toulouse, sans avoir gagné les trois fleurs d'or, suivant la coutume, dit Pellisson; et comme les juges de cette académie avaient autrefois donné à Ronsard un Apollon et à Baïf un David d'argent, ils résolurent, avec beaucoup d'éloges, qu'on donnerait à Maynard une Minerve de même métal. »

Cette Minerve, cependant, ne fut jamais envoyée au malheureux poëte, qui se vengea des capitouls par une épigramme intitulée : « Sur une Minerve d'argent, promise et non donnée. »

Corneille ! je l'ai nommé, et voici qu'il nous apparaît avec son manteau de triomphateur romain et sa couronne de lauriers ! Rome, la Rome des vertus austères, l'antique cité des Cincinnatus, semblait revivre en son âme libre. Corneille sous Louis XIV, c'est presque un anachronisme ! Et pourtant le siècle de Louis XIV sans Corneille perdrait singulièrement de sa splendeur. Laissons-les donc l'un à l'autre. Dieu a bien fait toutes choses, et nous pensons qu'il serait dangereux de vouloir déplacer même le plus léger atome de l'air, le plus petit grain de sable de l'Océan, la plus mince feuille des forêts, et, à plus forte raison, les rois ou les poëtes, ces rois de l'intelligence !

Sans autre guide que son génie, *Pierre Corneille*, né à Rouen en 1606, s'empare, dès l'âge de dix-neuf ans, de la scène française, et devient le père de la tragédie chez les modernes comme Eschyle chez les anciens. Nous nommerons d'abord ses quatre chefs-d'œuvre : *le Cid*, *Cinna*, *les Horaces* et *Polyeucte*. Ces quatre pièces, où tout l'art de Melpomène se déploie sous des aspects différents, suffiraient à sa gloire ; il y faut ajouter, *Rodogune*, *le Menteur*, *la Mort de Pompée* et *Nicomède*. Nous passons sous silence ses autres productions dramatiques, rayons dans les om-

bres de beaucoup d'autres auteurs, mais ombres dans ses rayons.

Sa traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ* obtint un noble succès ; nous aimons à voir un géant de magnificence aux prises avec un géant de simplicité ; mais nous confessons préférer à la poésie de l'immortel poëte la prose du religieux qui n'a pas même dit son nom.

Voici cependant le cachet de Corneille :

« Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte ;
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps ;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce ;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis n'aimer sa gloire et ne servir que lui ! »

Maintenant si nous rapprochons de cette strophe la scène de Polyeucte et de Pauline, nous y trouverons très-certainement un air de famille.

POLYEUCTE.

Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline; il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez.
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien?

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment; laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir;
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et, sans me donner lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie!...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel, car il est temps que ma douleur éclate
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,

Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais, courage ! il s'émeut, je vois couler des larmes...

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et, si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !
Avec trop de mérite il vous plut la former
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ! Qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu; mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

Fontenelle, son neveu, nous a laissé son portrait physique; il n'appartenait qu'à Racine de nous laisser celui de son âme. « Corneille, dit Fontenelle, était assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son exté-

rieur. Il avait le visage assez agréable, la bouche belle, un grand nez, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait, et pour trouver le grand Corneille il le fallait lire. Il était mélancolique... Il avait l'âme fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait pas la cour; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là... A beaucoup de probité naturelle il joignit, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. »

Jamais personne n'a porté plus loin que l'auteur de *Polyeucte* les ressources de l'imagination et l'énergie du sentiment. Il a su donner à ses personnages une dignité, une chaleur, un caractère conforme à leur siècle, à leur nation, à leurs mœurs, à leur situation. C'est même à cette qualité dominante qu'on reconnaîtra toujours les œuvres de Corneille, qui sut s'affranchir des préjugés de son siècle plus et mieux que tous ses rivaux, plus et mieux que Racine. Mais qu'il est

beau de voir le génie attendrissant juger le génie austère, Racine parler de Corneille !

C'était le jour de la réception de Thomas Corneille ; Racine, chargé de prononcer le discours d'usage, y déploya les ressources de son éloquence et servit d'écho à toute l'Académie en deuil.

« L'Académie, dit-il, a regardé la mort de Corneille comme un des plus grands coups qui la pût frapper ; car, bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu, en quelque sorte, l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait, et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir, dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

« Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite ? Vous, Monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez longtemps couru une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées. . . . . . .

« La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-

d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit ! Quelle noblesse ! Quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions ! Quelle gravité dans les sentiments ! Quelle dignité, et, en même temps, quelle prodigieuse variété dans les caractères ! »

La France avait perdu Corneille le 1er octobre 1684. Nous venons de voir que son *Fauteuil* passa à son frère, et que l'éloge de Racine servit de trait-d'union entre ces gloires fraternelles. *Thomas Corneille* avait vingt ans de moins que celui qu'il remplaçait, et il semblait à l'Académie qu'elle retenait dans son sein, pour vingt ans encore, l'âme, les traits, l'esprit, le cœur, le zèle, les vertus et l'enthousiasme du grand homme, avec son nom si cher. Aussi l'élection de Thomas se fit-elle à l'unanimité, et comme si ce noble héritage, ce *Fauteuil* glorifié, n'eût absolument regardé que lui.

Un moment cependant on avait vu Thomas reculer devant la pesanteur de sa fraternité et vouloir changer son nom : il se fit appeler *Delisle*. Faible tentative ! Molière prit occasion de l'en railler ; le public ne daigna pas y faire attention et continua de dire *Corneille le jeune*. Ses principales pièces sont : *Ariane*, *le Comte d'Essex* et *le Festin de Pierre*. Au sujet des deux premières de Boze écrivait, en 1710 : « Le public ne s'est pas même refroidi après trente à qua-

rante ans d'examen ; elles sont toujours redemandées; on en sait les plus beaux endroits par cœur ; elles plaisent comme si elles avaient le mérite de la nouveauté, et l'on y verse des larmes comme si elles avaient encore l'avantage de la surprise. »

« C'était, a dit Voltaire, un homme d'un très-grand mérite et d'une vaste littérature, et, si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son temps qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère. » En effet, plus littérateur érudit que poëte tragique, Thomas rendit d'importants services à la langue par d'excellentes notes et observations sur la *Grammaire* de *Vaugelas;* il composa un *Dictionnaire des Arts* pour servir de supplément à celui de l'Académie, et de plus un *Dictionnaire universel, géographique et historique,* le meilleur et le plus complet de ceux qui l'avaient précédé. Enfin, et comme délassement à ces graves travaux, il traduisit en vers les *Métamorphoses* d'Ovide. Sa longue et laborieuse carrière s'acheva dans sa retraite des Andelys, en 1709.

La Motte (Houdart) prend l'illustre fauteuil ; il était aveugle comme celui qu'il remplaçait ; aussi dit-il dans son discours de réception :

« Vous avez vu mon prédécesseur, vous l'avez vu fidèle à vos exercices jusque dans une extrême vieillesse, tout infirme qu'il était et déjà privé de la lumière....... Ce mot me fait sentir l'état où je suis réduit moi-même : ce que l'âge lui avait ravi, je l'ai perdu dès ma jeunesse..... Il faut l'avouer ce-

pendant, cette privation dont je me plains ne sera plus pour moi un prétexte d'ignorance. Vous m'avez rendu la vue, Messieurs, vous m'avez ouvert tous les livres en m'associant à votre Compagnie, et, puisque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. »

On raconte qu'ayant un jour, au milieu d'une foule, reçu un soufflet de la main d'un homme insolent à qui il avait marché sur le pied, il lui dit avec un calme parfait : « Vous allez être bien fâché, Monsieur ; je suis aveugle. » Si la vertu charmante qu'on appelle la douceur suffisait pour être de l'Académie, La Motte était bien digne d'en être ; toutefois il possédait d'autres titres moins incontestables, mais plus littéraires : six comédies, dont une, *le Magnifique*, s'est soutenue au théâtre ; quatre tragédies, dont une, *les Machabées*, passa quelque temps pour une œuvre posthume de Racine ; les titres des trois autres sont : *Romulus*, *Œdipe* et *Inès de Castro*. Cette dernière offre des beautés de premier ordre ; elle est encore appréciée et fait verser des larmes en plein XIXe siècle, ce qui est prodigieux ! La Motte a touché à tous les genres : dans ses *Odes héroïques* il manque de lyrisme ; dans ses *Odes anacréontiques* il met trop d'esprit ; dans ses *Églogues*, trop de finesse ; dans ses *Fables* il reste loin de la simplicité d'Ésope, de l'élégance de Phèdre, et surtout de la naïveté de La Fontaine. Cependant il passa pour un de nos bons poëtes bucoliques ; son théâtre lyrique est généralement estimé, et sa prose, supé-

rieure à sa poésie, le place parmi les écrivains élégants et les moralistes profonds. Fénelon a dit que « son rang était réglé parmi les premiers des modernes. »

Nous mettons une de ses fables sous les yeux de nos lecteurs.

LES GRILLONS.

Deux grillons, bourgeois d'une ville,
Avaient élu, pour domicile,
D'un magistrat le spacieux palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connaître,
L'un logeait en seigneur au cabinet du maître,
L'autre dans l'antichambre habitait en laquais.
Un jour Jasmin grillon sort de sa cheminée,
Trotte de chambre en chambre en faisant sa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre grillon.
« Bonjour, frère, dit-il. — Bonjour, répondit l'autre.
— Votre serviteur. — Moi, le vôtre.
— Mettez-vous là, » dit l'un. L'autre : « Point de façon;
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison.
Je vis dans l'antichambre, où, de mainte partie,
Monseigneur reçoit les placets.
Qu'il est sage et qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout. C'est plaisir que d'avoir des procès!
Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.
— Tu te trompes, l'ami ; ce n'est pas là mon maître,
Dit messire Grillon; je le connais bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paraître ;
Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des yeux;
Pour les puissants, égards et tours officieux;

Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe, et laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien, camarade ;
Distinguons deux hommes en un :
L'homme secret et l'homme de parade. »

En somme, avec *le Magnifique*, *Inès de Castro*, son Théâtre lyrique, son Éloge funèbre de Louis XIV, son Discours sur la Poésie et ses Discours académiques, sans énumérer ses Fables, ses Traductions et ses Odes, La Motte peut passer à la postérité, et il a pu même remplacer Thomas Corneille à des titres plus éloquents que celui de sa cécité. Il mourut en 1731.

Bussy-Rabutin, *Foncemagne*, *Chabanon* et *Naigeon* le séparent de *Lemercier*.

La princesse de Lamballe fut marraine de *Louis-Népomucène Lemercier ;* il semble que cette illustre et infortunée dame ait donné à son filleul quelques-uns de ces dons extraordinaires dont les fées douaient jadis les enfants placés sous leur garde. A seize ans le poëte, placé à côté de la reine, assistait à son premier succès, et, lorsqu'on le redemanda, après la représentation, ce fut sa belle marraine, sa noble protectrice, qui le présenta aux couronnes d'un public d'élite. Tout cela était vraiment féerique et devait exalter l'imagination de l'adolescent.

Quelques années plus tard, hélas ! que de sang et de larmes allaient remplacer ces triomphes, ces caresses,

ces enivrements ! Mais Lemercier, chose étrange ! était républicain, à la manière antique toutefois, ce qui est assez grandiose ! Il traversa les épouvantables scènes de la Terreur sans s'y mêler, assistant à tout avec un étonnement qui tenait de la folie, et qui le fit surnommer l'*Idiot* par les femmes, par les Furies, plutôt, de 93, surnommées elles-mêmes les *tricoteuses*.

Après la chute de Robespierre il fit jouer *le Tartufe révolutionnaire*, en 1795 et en 1796 *le Lévite d'Éphraïm*. A ces œuvres imparfaites succéda *Agamemnon*, tragédie imitée d'Eschyle et dans laquelle le poëte a déployé toute la verve de son génie. Celui qui a écrit *Agamemnon* a pu dignement s'asseoir sur le fauteuil des deux Corneille.

La comédie de *Pinto*, composée en vingt-deux jours, offre de rares beautés.

Cherchons encore Lemercier, pour le louer et l'applaudir, dans *Frédégonde et Brunehaut*, touchante et sombre tragédie ; mais si nous voulons le retrouver étrange, incroyable, presque insensé, lisons son vaste et informe poëme intitulé *la Panhypocrisiade*. Charles Nodier a dit de cette œuvre « qu'il y a tout ce qu'il fallait de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et, à côté de cela, tout ce qu'il fallait d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. »

On a pu dire encore avec raison que Lemercier a été une sorte de *phénomène intellectuel*. On a pu dire

également, et c'est le prince de Talleyrand qui l'a dit : « Savez-vous quel est l'homme de France qui cause le mieux? C'est Lemercier. » On a pu dire... Eh ! que ne pourrait-on pas dire de lui? « Depuis le succès de son *Agamemnon* il rechercha tous les hommes d'élite de ce temps et en fut recherché. Il connut Écouchard-Lebrun chez Ducis, comme il avait connu André Chénier chez Mme Pourrat. Lebrun l'aima tant qu'il ne fit aucune épigramme contre lui ! Le duc de Fitz-James et le prince de Talleyrand, Mme de Lameth et M. de Florian, la duchesse d'Aiguillon et Mme Tallien, Bernardin de Saint-Pierre et Mme de Staël lui firent fête et l'accueillirent. Beaumarchais voulut être son éditeur, comme, vingt ans plus tard, Dupuytren voulut être son professeur. Déjà placé trop haut pour descendre aux exclusions de parti, de plain-pied avec tout ce qui était supérieur, il devint en même temps l'ami de David, qui avait jugé le roi, et de Delille, qui l'avait pleuré. » Victor Hugo a dit cela de son prédécesseur, qui, par une étrange contradiction, lui avait constamment refusé son suffrage à l'Académie. Alexandre Soumet, ami de Lemercier, se montrait plus éclectique dans ses appréciations littéraires : il aimait le génie pour le génie; l'auteur de *Clytemnestre* applaudissait l'auteur d'*Agamemnon*, et donnait sa voix à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.

C'était en 1841 ; l'hiver était rude et glacé ; Alexandre Soumet, déjà souffrant, habitait La Rochelle en ce mo-

ment, auprès de nous, et terminait son poëme, *la Divine Épopée*, aux bords de l'Océan, dont il prenait l'immensité. Il ne pensait point à partir. On lui remet une lettre pressée : —il nous semble la voir encore ! —elle était de Victor Hugo, qui nous y appelait sa plus jeune sœur en poésie : nous nous en souvenons avec un peu d'orgueil... ô vanité des vanités ! mais nous nous souvenons mieux encore de la rapidité étonnante avec laquelle Alexandre Soumet ordonna son départ, nous embrassa et partit en poste (les chemins de fer n'allaient pas alors à La Rochelle). Le lendemain il était à Paris pour donner sa voix à Victor Hugo, qui reçut ce jour-là même le fauteuil de Corneille.

« Le siècle avait deux ans alors que je naquis, »

a dit le poëte qui nous occupe, afin de graver dans toutes les mémoires lettrées la date de sa naissance. Sans doute c'est un excellent moyen, et il serait à souhaiter que les nombreux auteurs de chronologies l'employassent quelquefois pour épargner à leurs lecteurs la monotonie des longues études. On pourrait écrire cela de César, d'Annibal, de Charlemagne ou de Napoléon ; on pourrait l'écrire d'Homère, de Virgile, du Dante ou de Bossuet ; de Michel-Ange, de Pascal ou de Raphaël ; de ces illustres hommes enfin qui ont eu le temps de grandir après leur mort et de faire contresigner leur brevet de génie par la main des siècles.

« Le lointain du vaisseau transfigure la voile, »

a dit une autre voix poétique, éteinte trop tôt, et cette voix avait raison; oui, Jules Lefèvre avait raison : il faut l'éloignement, par le temps ou l'espace, pour établir les grandes renommées; il le faut pour qu'elles soient durables, il le faut pour qu'elles soient vraies. Les juges, même les meilleurs, ne s'affranchissent pas assez de leurs propres intérêts, de leurs propres sympathies, en un mot, lorsqu'ils ont à louer ou à blâmer, à relever ou à abaisser, à jeter de l'ombre ou de la lumière sur une célébrité contemporaine. Qu'un nom soit un drapeau, ils le suivent, les uns en applaudissant, les autres en critiquant, toujours, et sans trop se rendre compte de leurs éloges ou de leurs censures. La popularité littéraire, comme toutes les popularités, est un colosse d'or ou d'argent dont les pieds sont d'argile, semblable à la statue magnifique du monarque babylonien. Aussi que faut-il souvent pour l'abattre? Un grain de sable détaché d'une montagne et roulant!.... Voilà pourquoi il nous semble bon et juste de ne jamais donner une appréciation définitive sur les auteurs vivants, et, de même qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot à la gloire, de ne pas dire le dernier mot sur leur gloire.

En remontant aux premiers succès de *Victor Hugo* nous trouvons trois odes couronnées aux Jeux floraux. Soumet, en lui annonçant ces couronnes, ces fleurs d'or de Clémence Isaure, lui écrivait : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des incrédules. » Il était vrai pour-

tant que le lauréat n'avait alors que dix-sept ans, et déjà quelle inspiration pure et brillante ! Ces odes sont intitulées : *les Vierges de Verdun*, *le Rétablissement de la Statue d'Henri IV*, et *Moïse exposé sur le Nil*.

Nous aimons à placer sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des vers de cette pièce biblique.

LA FILLE DU ROI.

« . . . .
Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
Que vois-je ? Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides :
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.
Que dis-je ? Si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
Que pousse une brise légère.
Mais non ! c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots
Comme on dort au sein de sa mère.
Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance ; il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe.
Il s'éveille ! Accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras. Les eaux grondent de toutes parts ;
Hélas ! contre la mort il n'a d'autres remparts

Qu'un berceau de roseaux fragiles !
Sauvons-le !... C'est peut-être un enfant d'Israël ;
Mon père les proscrit ; mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour ;
Je veux être sa mère ; il me devra le jour
S'il ne me doit pas la naissance. »
Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte, à pas lents, l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs, tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

« Alors tandis qu'heureuse, et d'un pas triomphant,
La vierge, orgueil du trône, amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait, en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil ;
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où, vers les champs promis,
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël ;
Un berceau doit sauver le monde. »

Il nous serait difficile de trouver dans les œuvres du poëte des vers plus purs, plus harmonieux et surtout plus religieux que ceux de son *Moïse;* mais on aimerait mieux pouvoir citer cette ode comme l'un de ses derniers triomphes que comme l'un de ses premiers succès.

Quoi qu'il en soit, en 1822 parut son volume de poésies lyriques intitulé : *Odes*. Deux ans après parut le second, *Odes et Ballades*, et le troisième encore deux ans plus tard. Puis vinrent successivement les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Ombres et Rayons*, etc. Cette large inspiration lyrique était entremêlée de conceptions dramatiques, comme *Cromwell*, non joué, et qui ne peut l'être, mais qui servit de point de départ à l'auteur vers de nouvelles routes. *Cromwell* a été en quelque sorte le drapeau du romantisme, drapeau sombre, aux plis fantasques, aux nuances orageuses, aux ombres tourmentées, qui s'élève quelquefois comme le vol de l'aigle, puis retombe pesamment et écrase dans sa chute jusqu'au dernier vestige de la poésie et de la logique. Après *Cromwell* vint *Hernani*, joué en 1830 ; puis *Marion Delorme, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angélo, Ruy-Blas, les Burgraves, le Roi s'amuse*, etc.

Les romans du même auteur sont : *Han d'Islande, Bug-Jargal, le Dernier Jour d'un Condamné* et *Notre-Dame de Paris*, son chef-d'œuvre, à part quelques pages qui devraient en être rayées. Il faut dire, tout d'abord,

que pas une de ces œuvres (romans et drames) ne peut être mise entre les mains ou sous les yeux des jeunes lecteurs. Il n'en est pas de même de quelques-unes des poésies du même auteur, où sa muse a gardé toute la fraîcheur, tout le charme et toute la pureté de sa belle et triomphante adolescence.

Après quarante ans de travaux et de labeurs, faudrait-il, pour aimer et applaudir toujours l'une des premières gloires littéraires de notre France, faudrait-il chercher le lauréat de dix-sept ans et lui demander encore de nous redire, avec sa voix inspirée, son *Moïse sauvé des eaux?*

RÉCAPITULATION.

Maynard. 1634. — Corneille. 1647. — Thomas Corneille. 1684. — La Motte. 1710. — Bussy-Rabutin. 1732. — Foncemagne. 1737. — Chabanon. 1780. — Naigeon. 1795. — Lemercier. 1810. — M. Victor Hugo. 1841.

DIX-NEUVIÈME FAUTEUIL

COLLETET. — LA CONDAMINE. — DELILLE, ETC.

Delille et *La Harpe*, tels sont les noms qui brillent au-dessus des autres sur le fauteuil de *Colletet* et sur le fauteuil de *Gomberville* qui va suivre.

Nous n'avons que peu de choses à dire de ces deux anciens membres de la Compagnie naissante. Le premier cependant fut aimé de Richelieu, qui lui compta un jour six cents livres pour six vers assez mauvais; libéralité à la manière d'Auguste et qui rappelle Virgile lisant son *Marcellus* à la fille de cet empereur; mais entre Virgile et Colletet l'on ne peut trouver d'autres ressemblances. Poëte sans goût, sans imagination, il s'est jugé à peu près lui-même dans ce distique ingénieux :

« Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ! »

Ce pauvre auteur mourut pauvre en 1659.

Gomberville s'attira plus de louanges de la part de ses contemporains ; la postérité en a fait justice en ne lui laissant qu'une très-petite place sur le Parnasse français. Fléchier pourtant avait dit de lui :

« Son imagination vive et féconde, son discours pur et poli, sa raison droite et éclairée, son génie noble et élevé ont paru dans ces narrations où, sous des noms de héros supposés, il représente des vertus véritablement héroïques. »

Le mot *génie* employé ici par Fléchier nous paraît étonnant à propos de l'auteur de quelques romans sans intérêt et de quelques pièces de vers sans poésie. C'est que l'illustre évêque de Nîmes avait le droit d'être indulgent!

Gomberville eut le bonheur de se retirer dans une pieuse solitude, chantée par lui en ces termes :

« Je ne suis point embellie
De ces chefs-d'œuvre divers
Dont la pompeuse Italie
A dépeuplé l'univers ;
La vaine magnificence
Est pour le palais des rois ;
Dans un lieu de pénitence
Il ne faut rien que la croix. »

Il avait dit encore :

« Las de la cour et de la guerre,
J'apprends à mourir en ces lieux :
Qui ne meurt longtemps sur la terre

Ne vivra jamais dans les cieux.
J'ai vogué, sans péril, sur ces mers infidèles
Où se perdent tant de nochers,
Et ma barque, cinglant par des routes nouvelles,
A triomphé des vents, des flots et des rochers.
Je ne me vante point d'avoir dompté l'orage
Et fait le bonheur de mon sort :
Dieu seul, par son secours, m'a sauvé du naufrage,
Et par sa grâce seule il m'a mis dans le port. »

Passons par-dessus le souvenir du frère de Boileau et du frère de Claude Perrault, créateur de la colonnade du Louvre; puis, laissons de côté, dans notre vol rapide, *Jean de Montigny*, aumônier de la reine Marie-Thérèse, évêque de Léon ; et le cardinal *de Rohan*, grand-aumônier de France; et *Louis de Vauréal*, évêque de Rennes, ambassadeur et grand d'Espagne de première classe, et saluons le fameux voyageur *La Condamine*, amateur insatiable de découvertes scientifiques, qui voulut tout voir, tout savoir, tout aimer.

En le recevant parmi les Quarante Buffon lui parla ainsi :

« Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi ; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des mers ; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence,

dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait, en un mot, par le pur motif de la gloire des lettres, que l'on ne fit jamais pour la soif de l'or, voilà ce que connaît de vous l'Europe et ce que dira la postérité. »

La Condamine était membre de l'Académie des Sciences comme de l'Académie française; de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Nancy, de Bologne, de Lyon, de Toulouse, de Montpellier, etc. Il méritait tous ces titres; car, philosophe simple et bienfaisant, savant modeste, homme de cœur et de foi, il semble n'avoir voulu faire le tour du globe que pour en rapporter des connaissances nécessaires à ses semblables et des vérités utiles à l'humanité. Il mourut en 1774, âgé de soixante-treize ans; son fauteuil passa à Delille.

Delille, proclamé par ses contemporains le *Virgile français!* Avant de parler de lui comme poëte, étudions-le comme prosateur; son discours à l'Académie sur l'illustre voyageur est un chef-d'œuvre.

« M. de La Condamine, dit-il, entra d'abord dans le service et s'y distingua par cette intrépidité qu'il signala depuis dans la poursuite de la vérité. De ces jeux sanglants il s'était fait un spectacle dont son avidité naturelle de connaître augmentait pour lui le danger. On l'a vu, dans un siége, vêtu d'une couleur remarquable, s'avancer pour voir de plus près l'effet d'une batterie de canons, dont il était le but sans s'en apercevoir. Ainsi l'observateur se montrait déjà dans le guerrier, et peut-être, au lieu de dire qu'il porta dans les sciences le courage militaire, serait-il plus vrai de croire qu'il portait déjà dans l'art militaire la curiosité courageuse du philosophe. Sa passion dominante fut cette curiosité insatiable. Ce doit être celle de ce

petit nombre d'hommes destinés à éclairer la foule, et qui, tandis que les autres s'efforcent d'arracher à la nature ses productions, travaillent à lui arracher ses secrets.....

« L'Europe devait être bientôt épuisée par sa dévorante avidité. Le continent même ne pouvait lui suffire, et l'ambition de connaître, dans M. de La Condamine, se trouvait aussi trop resserrée dans un seul monde. En 1735 il proposa le premier à l'Académie un voyage à l'Équateur, pour déterminer, par la mesure de trois degrés du méridien, la figure du globe. Sur sa proposition quatre académiciens furent nommés pour cette grande entreprise..... Tandis que ses collègues se préparaient à supporter les dangers et les fatigues, lui il se promettait de nouveaux plaisirs. Combien son cœur tressaillait d'avance de l'espoir de connaître ces contrées qui, malgré la dégradation qu'ont cru y remarquer, dans le moral et même dans le physique, des écrivains ingénieux, sont si fécondes en magnifiques spectacles, où les arbres se perdent dans les nues, où les fleuves sont des mers, où les montagnes présentent au voyageur, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, toutes les températures de l'air, depuis les ardeurs de la zone torride jusqu'aux frimas de la zone glaciale ; où la nature enfin, échauffée de plus près par le soleil, donne aux oiseaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfums, aux poisons même plus d'activité ; prodigue à la fois ses plus admirables et ses plus funestes productions, et ses plus imposantes beautés, et ses plus effrayantes horreurs !...

« ..... Toutefois, dans le cours de ces voyages pénibles dont il a fait le tableau le plus intéressant, le lecteur se repose quelquefois agréablement avec lui. On s'arrête avec plaisir dans ce hameau composé de dix familles indiennes, où, en attendant un radeau, il passa huit jours heureux, sans avoir, dit-il, ni voleurs, ni curieux à craindre : il était avec des sauvages. Là, respirant en paix, partageant les plaisirs innocents

des Indiens, se baignant avec eux, recevant les fruits de leur chasse et de leur pêche, la liberté, le silence, la solitude, la beauté du lieu le délassèrent délicieusement de ses travaux et du commerce des hommes. Sachons gré à un homme fait pour briller chez des peuples polis d'avoir su se plaire chez un peuple sauvage : l'un suppose la beauté du génie, l'autre la simplicité des mœurs.....

« Il s'embarqua sur la rivière des Amazones... Je ne vous le peindrai point abandonné au courant de ce fleuve immense; ici heurtant contre des rocs escarpés; là entraîné par des tourbillons d'eau; tantôt arrêté par une branche qui traverse son radeau, et suspendu sur les eaux qui décroissent à vue d'œil; tantôt franchissant le fameux détroit du Pongo, où les eaux plus rapides et plus profondes, roulant sous la voûte obscure et tortueuse de ses bords rapprochés, avec un mugissement entendu de plusieurs lieues, lancèrent son radeau comme un trait à travers les saillies des arbres et les pointes menaçantes des rochers.

« Je ne vous le représenterai point, après un trajet de cinq cents lieues sur la rivière des Amazones, s'enfonçant dans la rivière du Para, large de trois lieues, échouant contre un banc de vase, obligé d'attendre sept jours les grandes marées, remis à flot par une vague plus terrible que celle qui l'avait fait échouer, et sauvé par où il devait périr.

« .... Dans son voyage du Levant, plutôt que de livrer au cadi de Baffa un dépôt d'argent qui lui avait été confié, on le vit se défendre contre soixante hommes, braver les coups de fusil, le canon même; enfin, traîné devant le cadi, lui en imposer par sa fermeté, lui arracher des excuses par ses menaces; en un mot, faire respecter les droits de la propriété dans le pays des usurpations et ceux de la liberté dans le séjour de l'esclavage. »

Nous sommes forcé, à regret, de ne pas pousser plus

loin les citations de ce discours, qui a le double mérite de faire connaître le voyageur et le poëte. *Jacques Delille* naquit à Aigue-Perse, patrie du chancelier *de L'Hôpital;* sa mère eut parmi ses aïeules une L'Hôpital et une Pascal. On ne nomme pas son père. Il partage avec Homère et cette privation qui attrista son berceau, et la privation de la lumière qui attrista sa vieillesse; mais, à part ces deux nuages, sa carrière fut longue et brillante, telle enfin qu'il est rarement donné à un disciple des Muses de la parcourir ici-bas.

Il décrit ainsi le lieu de sa naissance :

« O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!
Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence.
A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien! Mon âme impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur.
. . . .
Un rien m'intéressait; mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma notre enfance!... »

On a dit : « Les champs de la Limagne ne seront pas moins chers à la postérité que les prés de Mantoue. » Là se trouve néanmoins un peu d'exagération. C'est une

manière aimable de rapprocher le traducteur de son modèle.

Après de très-brillantes études faites à Paris au collége de Lisieux, Delille se sentit entraîné vers le Cygne de Mantoue, et traduisit les *Géorgiques*, malgré l'opinion de Voltaire, qui avait déclaré cette traduction impossible, en vers, dans la langue française. Du reste, Voltaire fut si frappé des beautés de ce travail que, sans balancer, il écrivit à l'Académie pour l'engager à recevoir sur-le-champ dans le sanctuaire des lettres un homme dont le talent avait agrandi la littérature et la gloire de la nation.

Frédéric II disait que cette traduction était le seul *ouvrage original* qui eût paru depuis longtemps.

En 1772 Delille fut nommé à l'Académie; mais cette élection n'eut point de suite, le roi l'ayant trouvé trop jeune. « Comment, trop jeune! s'écria à ce propos un prélat de beaucoup d'esprit; il a près de deux mille ans : il est de l'âge de Virgile! »

Le *Virgile français*, car le nom lui resta, fit paraître successivement *les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Immortalité de l'Ame*, *l'Énéide*, *la Pitié*, *l'Homme des Champs*, *le Paradis perdu*, traduit de Milton, *les Trois Règnes de la Nature*, *la Conversation*, et diverses poésies fugitives.

Delille était riche des bienfaits de la cour, dont pas un n'avait été sollicité par lui. La Révolution fit évanouir sa fortune; il s'en consola en composant des

vers charmants sur la pauvreté. Il sut rester fidèle à cette pauvreté en refusant constamment de s'associer aux ennemis de l'ordre, à ceux qui n'avaient d'autre moyen de dominer dans un pays que celui de le ravager. Il eut le courage de refuser à Robespierre un hymne pour la fête de l'Être suprême : sa voix était trop noble pour se mêler aux burlesques accents de ces cérémonies dérisoires ; et, lorsqu'on le menaça de la guillotine s'il ne chantait pas, il répondit en souriant que cet instrument de supplice lui semblait fort commode et fort expéditif. Et il ne chanta point ! Plus tard le Comité de Salut public, qui faisait égorger à Paris quatre-vingt-dix personnes par jour, proposa pour sujet de poésie *l'Amour filial, l'Amour fraternel* et *l'Immortalité de l'Ame.* Le poëte ému, indigné plutôt de cette parodie des sentiments les plus sacrés, composa une ode magnifique, sous le titre de *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'Ame.* « C'est très-beau, lui dit Chaumette, à qui il remit cette pièce ; très-bien, mais attendons ! le moment n'est pas venu de publier ces vers-là. »

En effet jamais Delille n'avait trouvé des inspirations plus élevées et plus touchantes pour consoler les victimes et pour écraser les tyrans. *L'Immortalité de l'Ame* devait asseoir sur de solides bases l'immortalité du poëte.

Cependant, comme, en ce temps d'horrible mémoire, il était quelquefois aussi dangereux de se taire

que dangereux de parler, notre courageux Delille allait payer de sa tête son noble silence; il fut chaudement défendu par un maçon. « Qui chantera nos victoires, s'écria cet homme, si l'on tue tous les poëtes? » Le maçon sauva le poëte.

En 1794 Delille s'éloigna de Paris, où il ne lui restait plus ni asile ni appui. Il se retira à Saint-Dié, en Lorraine; là, dans une solitude profonde, il termina sa traduction du chef-d'œuvre de Virgile, son monument de gloire, l'*Énéide*. Si le génie de notre langue n'était point inférieur à celui de la langue latine, le traducteur eût souvent égalé son modèle.

Habitué à lutter avec des géants, il traduisit, à Londres, *le Paradis perdu*. « Nulle part, a dit M. Villemain, Delille n'a montré un plus riche et plus heureux naturel, plus d'énergie, de chaleur et d'éclat. Les négligences, les incorrections même abondent, il est vrai, dans cet ouvrage, écrit avec autant de promptitude que de verve. Le caractère antique et simple de l'Homère anglais disparaît quelquefois sous le luxe du traducteur. Ce n'est pas Milton, mais c'est toujours un poëte. »

Oui, c'est toujours un poëte coloriste, élégant, harmonieux; plus timide qu'impétueux, plus raisonnable qu'entraînant, plus didactique que lyrique; aussi le choix de ses sujets prouve bien qu'il n'ignorait pas son genre de talent, et qu'il avait au moins acquis, selon le précepte de la philosophie,

la plus difficile des connaissances, celle de soi-même.

Il fut frappé d'apoplexie le 2 mai 1813. Il avait joui de sa gloire durant sa vie, et en jouit, pour ainsi dire, après sa mort : son corps resta exposé plusieurs jours sur un lit de parade, au Collége de France, le visage découvert et le front entouré d'une couronne de laurier : c'était l'ovation due à son titre de *Virgile français*.

Nous devons citer quelques fragments des œuvres de l'auteur que nous venons d'étudier; et d'abord du dithyrambe sur *l'Immortalité* :

« . . . .

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille Immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.
Oui, vous, qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels !

. . . .

« Que je hais les tyrans ! Combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont poursuivi leur char !
Ma faiblesse superbe insulte à leur puissance :
J'aurais chanté Caton à l'aspect de César.

« Et pourquoi craindre la furie

D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main et de l'autre Platon.

« Par eux bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort :
A ses vœux l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

. . . .

« Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre;
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel!
Il dit au tyran : « Je suis libre; »
Au trépas : « Je suis immortel. »
Allez, portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendaient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale;
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru ;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire :
Caton triomphe seul, César a disparu. »

LES JARDINS.

Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux

L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé,
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Flatte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes.....

Cette description du cheval est fort belle, et rappelle celle du coursier de Job, que nul poëte n'a pu surpasser.

L'HOMME DES CHAMPS.

Dans le monde vivant même variété :
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe et le léger chevreuil,
Et la lente tortue et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte,
L'écaille du serpent et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole;
Le grue, au haut des airs naviguant sans boussole;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,

L'un des gestes de l'homme et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes,
L'équivoque habitant de la terre et des ondes;
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volants ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.

. . . .

Insectes, paraissez! vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillants, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes;
Ces prismes, ces miroirs savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,
Les uns semés sur vous en brillants microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes.
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts,
Et les filets prudents de ces longues antennes
Qui sondent devant vous les routes incertaines;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en prodiges féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.

. . . . »

Campenon, auteur de *l'Enfant prodigue*, de *la Maison des Champs* et de plusieurs autres ouvrages remarquables, sépare Delille de M. *Saint-Marc Girardin*, assis aujourd'hui sur le dix-neuvième fauteuil.

RÉCAPITULATION.

Colletet. 1634. — Gilles Boileau. 1659. — Montigny. 1670. — Perrault. 1671. — Le cardinal de Rohan. 1704. — Vauréal. 1749. — La Condamine. 1761. — Delille. 1774. — Campenon. 1814. — M. Saint-Marc Girardin. 1845.

VINGTIÈME FAUTEUIL

GOMBERVILLE. — LA HARPE, ETC.

Jean-François de La Harpe naquit à Paris, le 20 novembre 1739, de parents sans fortune; son père était capitaine d'artillerie au service de France. Resté orphelin avant l'âge de neuf ans, il fut, de son propre aveu, nourri six mois par les Sœurs de la Charité de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Une bourse lui ayant été accordée au collége d'Harcourt, il y fit ses études d'une manière très-brillante, sous la direction de l'abbe Asselin.

En 1759 il débuta dans la carrière des lettres par deux héroïdes, précédées d'un essai sur ce genre de poésie, que le public accueillait alors avec empressement; il y préludait au rôle d'Aristarque qu'il devait si bien remplir, car, disons-le tout d'abord, La Harpe, placé au second rang comme poëte et comme orateur, est au premier comme critique.

La tragédie de *Warwick*, jouée à la cour en 1763, lui obtint l'honneur d'être présenté à Louis XV et une place parmi les auteurs le plus en renom.

La Harpe fit hommage de cette œuvre à Voltaire, qui tenait alors le sceptre de la littérature française.

Depuis, une liaison intime s'établit entre le jeune poëte et le vieillard de Ferney, qui disait en parlant de lui : « Il aime ma personne et mes ouvrages. » *Timoléon*, *Pharamond*, *Gustave*, *les Brames* suivirent *Warwick*, mais sans succès ; *Menzicoff*, *les Barmécides*, *Jeanne de Naples*, *Coriolan* et *Virginie* relevèrent la fortune de l'auteur, sans atteindre cependant le mérite de la première de ses tragédies. La vengeance est le mobile que le poëte semble affectionner ; voilà pourquoi, dans son *Philoctète*, il monte presque au génie ; il est vrai qu'il y est merveilleusement soutenu par le génie grec, et qu'il n'a qu'à s'inspirer de Sophocle pour trouver des scènes du plus haut pathétique : on arrive vite au sublime à la suite de pareils modèles !

La Harpe répondit à ses nombreux détracteurs ; car, par ses succès et surtout par son caractère acerbe et mordant, il dut se faire et se fit de nombreux ennemis ; il leur répondit :

« Si je n'ai pas contribué aux progrès de l'art dramatique, on ne peut m'accuser d'en avoir accéléré la décadence. »

C'était vrai. Il dit encore, avec modération, au sujet de ses autres pièces :

« *Timoléon* et *Pharamond* étaient des conceptions moins

vicieuses que *Gustave*, mais beaucoup plus faibles. Il n'y avait de bon dans le premier que le principal rôle, et quelques traits de celui de la mère, que je reportai depuis dans *Coriolan*..... J'en connaissais assez les défauts pour ne pas les faire rentrer dans l'édition de mes œuvres. Grâce à la difficulté d'introduire sur la scène un premier ouvrage, j'eus le loisir de travailler *Warwick*, pendant deux ans, avec soin et avec défiance. Ensuite, grâce à toute la faveur qui suit naturellement un grand succès, je fus à portée de faire jouer en dix-huit mois trois pièces qui devaient se sentir de cette précipitation, qui est l'abus de la facilité et la suite d'une confiance téméraire..... On peut voir aussi que mes études dramatiques n'avaient pas été tout à fait infructueuses, lorsque, cinq ans après, je rentrai dans la carrière par *Mélanie*. *Jeanne de Naples*, *Virginie*, *Coriolan* ne sont pas non plus des plans mal conçus, et j'avoue que celui de *Virginie* surtout me paraît à peu près irréprochable et peut-être ce que j'ai fait de plus fini. Je ne compte pas *Philoctète*, qui est à Sophocle. »

On voit que La Harpe savait se juger comme il savait juger les autres, et ces aveux sans orgueil honorent autant l'homme que le critique.

Le critique! c'est là qu'il faut chercher La Harpe. Oui, plus que dans son théâtre ou dans ses poésies, même plus que dans ses traductions ou dans ses odes couronnées, c'est dans la discussion littéraire que l'on reconnaît le talent de La Harpe; là est son triomphe. Il ne s'élève pas avec emportement, malgré l'ardeur de son caractère, mais son éloquence tempérée revêt avec discrétion tous les ornements oratoires. La Harpe dicte des préceptes mieux qu'il ne fournit des exemples.

Si l'on veut le trouver tout entier il faut le suivre dans sa chaire de professeur, à l'ouverture du Lycée : il parle non à des élèves, mais à des gens du monde, à l'élite des littérateurs, et son ton est celui d'un maître habile; il semble tout savoir. Peut-être ne sait-il pas tout; n'importe : il a l'art d'imposer son opinion à ses auditeurs et de les charmer, sinon de les convaincre. L'enthousiasme naît toujours de ce procédé.

Ses *Éloges* sont d'un écrivain habile; l'Académie française leur décerna souvent le prix. On cite celui de *Fénelon* comme le plus attachant; après vient celui de *Racine*, puis celui de *Catinat*, couronné en 1775; dans la même séance l'auteur obtint le prix de poésie par une pièce intitulée : *Conseils à un jeune Poëte*, et le premier accessit par une *Épître au Tasse*. Du reste ces sortes de succès lui étaient familiers : il remporta dans l'espace de dix ans onze médailles, sans compter plus d'un accessit. Il n'avait qu'à concourir pour triompher; une fois seulement la victoire lui fit défaut, et cependant le ministre avait cette fois doublé le prix en sa faveur, tant on était sûr, quand La Harpe était dans la lice, de ne pas voir passer la couronne au front d'un rival !

De ses leçons publiques est sorti son chef-d'œuvre, son plus beau titre à la postérité; nous voulons parler de son *Cours de Littérature*.

« Ce monument durable, sur lequel se fonde sa gloire littéraire, devait être une histoire raisonnée des

productions de l'esprit et de l'imagination depuis Homère jusqu'à nos jours ; on devait y trouver, sur la littérature étrangère, des détails suffisants pour apprécier tous les grands écrivains qui l'ont illustrée. Une mort prématurée empêcha l'auteur d'exécuter son plan dans sa vaste étendue ; mais son ouvrage, dans l'état d'imperfection où il l'a laissé, est d'un ensemble imposant, et les défauts y sont compensés par des qualités solides et précieuses. »

Plus loin le même critique ajoute, après quelques observations sur les défauts de l'ouvrage :

« Néanmoins on ne connaît pas de *cours littéraire* d'une exécution aussi bonne en général, quand il s'agit d'exposer les théories de tous les temps, de faire sortir de l'analyse des chefs-d'œuvre l'autorité des règles. Jamais on n'a mieux découvert les procédés du génie et su payer à ses créations le tribut d'une admiration mieux motivée. C'est la fleur, c'est le suc de la belle littérature, présentés surtout aux jeunes étudiants, aux gens du monde, même aux orateurs, aux poëtes de profession. Tous y puiseront des lumières : les uns y trouveront le complément de leurs études, les autres la confirmation des principes qui doivent les diriger dans la pratique de leur art [1].... »

Cet ouvrage, entrepris en 1786, fut le fruit des études entières de La Harpe ; il le continua tant qu'il vécut, à travers les tempêtes politiques qu'il eut à sou-

[1] Saint-Surin, *Biographie universelle*.

tenir, tempêtes affreuses! D'abord, soit par conviction, soit par faiblesse, il fit parade d'un républicanisme frénétique; on l'entendit s'écrier dans une des séances du Lycée, en 1792 :

« Le fer ! amis, le fer ! Il presse le carnage ;
C'est l'arme des Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire et l'arbitre du sort !
Le fer !... il boit le sang : le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort ! »

Où donc le calme professeur avait-il puisé les inspirations de cet hymne révolutionnaire? Peut-être dans ses convictions philosophiques, peut-être dans la crainte de perdre la liberté.... Il la perdit! Le Luxembourg lui servit de prison durant quatre mois; il aurait même perdu plus que la liberté, car, en s'exprimant avec dédain sur les médiocres talents de Robespierre, il avait encouru la haine de ce roi de la Terreur. « Le supplice inespéré du monstre, dit Saint-Surin, sauva la vie au causeur imprudent, qui n'avait jamais payé aussi cher le droit de juger. »

Dans sa prison La Harpe, comme il l'a raconté lui-même, sentit se réveiller en lui un homme nouveau. « J'avais sur ma table l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe en l'ouvrant sur ces paroles du Sauveur : « Me voici, mon fils; je viens à vous parce que vous m'avez invoqué. » Je n'en lus pas davantage : l'impres-

sion subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. »

La conversion du poëte fut sincère, et sa foi ardente comme l'avaient été ses principes de fausse philosophie. Il traduisit les *Psaumes* de David, quelquefois avec élan. Il avait déjà traduit plusieurs chants de *la Jérusalem délivrée;* ses vers sont loin de ceux du Tasse. Sa traduction en prose poétique de *la Lusiade*, faite sur une version littérale du texte portugais, donne une idée plus exacte du Camoëns. En ajoutant à ce qui précède la traduction de la *Vie des douze Césars* (de Suétone) et l'*Abrégé de l'Histoire des Voyages*, on aura une notion complète des travaux de cet infatigable littérateur.

Il fut enlevé à l'Académie, et l'on peut même dire à la France, le 11 février 1803. La voix de la religion avait consolé ses derniers jours; la voix de l'amitié consola sa tombe : Fontanes et Chezet prononcèrent son éloge funèbre.

Nous aimons mieux citer quelques fragments de l'*Histoire des Voyages*, ouvrage moins connu que les autres :

DESCRIPTION DU PIC DE TÉNÉRIFFE.

La fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le pic de Ténériffe, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend sa base jusqu'à Garrachico, d'où l'on compte deux journées et demie de chemin

jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paraisse se terminer en pointe fort aiguë, comme un pain de sucre, elle est plate néanmoins à l'extrémité dans l'étendue de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres, avec de la flamme et de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant sept lieues sur des mules ou sur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les espèces, et le terrain est même arrosé de petits ruisseaux sortant de leurs sources, qui, venant à se joindre, descendent jusqu'à la mer en larges torrents, surtout lorsqu'il arrive quelque pluie violente qui les grossit. Quand on est au milieu du chemin le froid devient insupportable; l'on est forcé de ne marcher que du côté du sud, et pendant le jour seulement. Cette région froide ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins extrême qu'au fond de la vallée; ainsi, par une raison tout opposée, on est obligé de marcher du côté du nord, et seulement pendant la nuit. Le temps le plus commode de l'année pour ce voyage est le milieu de l'été, parce qu'on évite les torrents qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au sommet vers la fin de la nuit, on peut y passer quelques heures; mais il est impossible de s'y arrêter après le lever du soleil : on y reçoit bientôt, du côté de l'est, des vapeurs si ardentes qu'on les croirait sorties d'un four enflammé.......

... Toute la partie d'en haut est ouverte et stérile, sans aucune apparence d'arbres et de buissons. Il en sort, du côté du sud, plusieurs ruisseaux de soufre qui descendent dans la région de la neige; aussi paraît-elle entremêlée dans plusieurs endroits de veines de soufre. La flamme du volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en été. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit comme un vaisseau creux de

cuivre contre lequel on frapperait avec un marteau d'une prodigieuse grosseur; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*. Mais les naturels de l'île étaient persuadés sérieusement que c'est l'enfer, et que les âmes des méchants y faisaient leur séjour pour être tourmentées sans cesse, tandis que les âmes des bons habitaient l'agréable vallée où l'on a bâti la ville de Laguna. En effet, le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, ni de perspective plus riante que celle qu'on a du centre de cette plaine enchantée.

RÉCAPITULATION.

Gomberville. 1634.— Huet. 1674.— Boivin. 1721.— Le duc de Saint-Aignan. 1726. — Colardeau. 1776. — La Harpe. 1776. — Lacretelle. 1803. — Droz. 1825. — M. le comte de Montalembert. 1852.

VINGT ET UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME

FAUTEUILS

SAINT-AMANT. — GAILLARD. — SÉGUR. — M. VIENNET. — LA CHAUSSÉE. — MARMONTEL. — FONTANES, ETC.

Faibles en leurs premiers membres, ces deux fauteuils se relèvent aux derniers; le vingt-deuxième surtout grandit admirablement, comme pour se dédommager d'un long repos.

Après *Saint-Amant*, triste poëte, que la satire n'épargna pas, voici l'abbé *Cassagne*, médiocre orateur, qui subit également la censure de Boileau, censure sans appel! Cependant cet abbé n'était point dépourvu de tout mérite littéraire : une ode qu'il fit à la louange de l'Académie naissante lui en ouvrit la porte à l'âge de vingt-six ans.

Voici un échantillon de sa poésie :

SUR LA GUERRE DU CORPS ET DE L'ESPRIT.

Corps mortel, qui me fais la guerre,
Et qui, pour me livrer à des soins superflus,
Joins la pesanteur de la terre
A la fragilité du verre,
Hélas! ne me tourmente plus.

Que te sert-il de me contraindre
A consumer pour toi le temps si précieux?
Souffre la douleur sans te plaindre,
Attends le trépas sans le craindre,
Et sois la victime des cieux!

Un jour, par la bonté divine,
Tu dois, après ta mort, te voir ressuscité,
Et ton Créateur te destine,
Malgré ta mortelle origine,
Une heureuse immortalité.

Permets donc que, suivant mon zèle,
Je sois toujours soumis à l'éternelle loi,
Et songe que l'âme fidèle
Ne peut gagner le ciel pour elle
Sans le gagner aussi pour toi.

« Quant à son talent pour la chaire, dit d'Olivet, je n'en sais rien de particulier, si ce n'est qu'après avoir été applaudi dans Paris il fut nommé pour prêcher à la Cour; mais il n'y prêcha point, et cela parce que, un peu avant qu'il dût y paraître, la satire où son nom est lié avec celui de l'abbé Cotin étant devenue publique, il craignit avec raison de trouver les courtisans

disposés à le condamner sans l'entendre..... Quoi qu'il en soit, le trait mordant dont le cœur de l'abbé Cassagne fut blessé eut des suites déplorables. Pour un homme ardent, ambitieux, et dans l'âge où l'amour de la gloire a le plus d'empire, quelle douleur de se voir comme arrêté au milieu de sa course par une raillerie devenue *proverbe en naissant!* Il fit les derniers efforts pour regagner l'estime du public; il produisit coup sur coup divers ouvrages qui certainement devaient lui faire honneur; il en méditait encore un autre de longue haleine lorsque enfin il succomba sous le poids de l'étude et du chagrin, âgé seulement de quarante-trois ans. Triste effet de la satire! »

Gaillard se présente à nous avec son plus beau titre, celui d'historien. « Il a cultivé, dit Sabatier, différentes branches de la littérature, et ses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'homme instruit en état d'instruire les autres; l'écrivain noble, élégant et sage, le philosophe éclairé qui connaît les hommes et sait peindre les vices et les vertus avec les couleurs qui leur sont propres... Il y a des morceaux, dans ses *Mélanges littéraires* et dans son *François Ier*, qui feraient honneur à nos meilleurs écrivains. » Ses poésies sont faibles. Il avait dit à ses confrères, en prenant possession du fauteuil académique : « Je viens jurer, par vos exemples et par le bienfait dont je vous rends grâces, que tous mes écrits respireront la justice et la bienfaisance; qu'éga-

lement éloigné de la licence qui se permet tout, et de cette timidité lâche qui s'interdit les vérités utiles, je détesterai toujours les souplesses de l'intrigue, les bassesses de la flatterie, les fureurs de la satire. Si je suis en butte à la critique, je renonce au triste avantage d'en repousser les traits, non par orgueil ou par mépris, mais parce que l'écrivain qui veut être utile doit se perdre de vue pour n'envisager que son siècle et la postérité ; enfin parce que les guerres de l'amour-propre ont trop souvent avili les lettres, et que je voudrais concourir avec mes illustres confrères à les honorer... » Il a tenu parole ; et, chose rare, sans répondre jamais à la censure, il en a toujours profité. Les couronnes ne lui avaient pas manqué : il avait remporté le prix à l'Académie française, avec Thomas, pour l'*Éloge de Descartes*, et il l'avait gagné sur La Harpe, à l'Académie de La Rochelle, pour l'éloge de *Henri IV*, *ce bien bon ami des Rochelois*. Le souvenir de ces innocents tournois de la pensée revenait souvent réjouir sa vieillesse ; il disait alors avec complaisance, mais sans orgueil : « J'avais pour concurrents les Thomas, les La Harpe, les Chamfort, les Delille, les Bailly... On me vit tantôt seul vainqueur, tantôt partageant la victoire ; tantôt vaincu, mais, dans ma défaite, me tenant toujours à côté du vainqueur et le tenant toujours en haleine. Oh ! j'étais alors dans la force de l'âge ! » Gaillard mourut à quatre-vingts ans, le 13 février 1806.

Le comte *Philippe de Ségur*, son successeur immé-

diat, ne laisse pas tomber la plume de l'historien; plus et mieux que Gaillard il aborde tous les genres : contes, fables, chansons, vaudevilles, poésies légères. Son ouvrage le plus goûté a pour titre *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes.* Il s'élève dans la *Galerie morale et politique,* et surtout dans l'*Abrégé de l'Histoire universelle,* vaste composition qui embrasse l'histoire ancienne, l'histoire romaine et l'histoire de France jusqu'à Louis XI inclusivement.

« L'âge n'avait refroidi ni son cœur, ni son esprit. Sa tête septuagénaire conservait toute la vivacité de la jeunesse, et son style avait acquis même plus de brillant et de fermeté... Le vieillard avait l'habitude de travailler dans son lit; sa vue affaiblie ne lui permettait plus de tracer sur le papier les pensées qui jaillissaient de sa tête, et la dépense d'un secrétaire aurait gêné celui qui, six mois auparavant, en avait tant à ses ordres; mais il avait une femme qui ne reculait devant aucun sacrifice, qui allait au-devant de tous ses vœux. C'était elle, c'était la petite-fille du grand d'Aguesseau, qui, assise au pied du lit, écrivait pendant six heures sous sa dictée. J'ai parlé de sacrifice, je me suis trompé : ce n'était pas même un devoir à ses yeux; c'était un bonheur pour elle d'être utile à l'époux qu'elle adorait depuis quarante ans, et sur lequel elle avait concentré les plus vives, les plus chères de ses affections... »

Nous empruntons ces lignes à M. *Viennet*, le

digne possesseur du fauteuil de l'illustre historien. « C'est au *Journal de Paris*, dit-il, que je me liai avec l'excellent comte de Ségur, qui, au lit de mort, me légua son fauteuil à l'Académie, et qui me pria de lui succéder. J'appris, dix jours après, que Benjamin Constant se présentait. Je lui fis part de mon engagement solennel. Sa réponse, je le jure par la mémoire de mon père, sa réponse fut brutale et injurieuse. Je le regardai, il était mourant, et je m'éloignai sans rien dire. Je m'abstins même de visiter les académiciens; je n'en avais vu que trois, et ceux-là étaient pour mon concurrent. Les dix-sept qui m'élurent n'avaient reçu de moi que de simples cartes. Aucun patronage ne servit mon élection. J'en fus heureux : j'avais tenu parole à M. de Ségur; j'avais mission de le louer, de lui payer la dette de mon cœur, le prix d'une amitié de douze années; j'en fus heureux aussi pour ma ville natale, en songeant que j'étais le quatrième académicien donné par elle à ce corps illustre : *Esprit*, *Pellisson* et *Mairan* étaient des enfants de Béziers. »

Les principaux ouvrages de M. Viennet sont : *Clovis*, *Arbogaste*, *Sigismond de Bourgogne*, etc.; à ces tragédies il faut joindre le drame de *Michel Brémond*, en vers pleins de finesse et de philosophie ; la comédie des *Serments* et celle de *la Course à l'héritage*, satires profondes et sans fiel. « M. Viennet réussit toujours, dit Jules Janin. Ce talent, très-réel et

très-rare, de mettre en scène des personnages habilement inventés, de les faire parler avec grâce, avec finesse, avec abondance, il le possède autant qu'homme du monde. Son vers est bien fait, rapide, incisif; sa gaieté est une franche gaieté; son indignation est vivement sentie. Il est moraliste, il est observateur; il a beaucoup vu, il sait beaucoup, et, par toutes ces forces réunies, il arrive toujours à son but, l'applaudissement! »

C'est spécialement dans le genre de notre *La Fontaine* que brille M. Viennet; ce n'est pas qu'il imite l'inimitable poëte, non! il s'en garde bien : il a trop d'esprit pour cela; mais il est fabuliste, fabuliste en plein dix-neuvième siècle, et, ce qui est étonnant, toujours sûr de voir son ingénieuse Muse sourire avec succès et chanter avec bonheur.

LES DEUX BUISSONS.

Dans un jardin, côte à côte plantés,
Devisaient deux buissons d'espèces différentes;
L'un offrait aux yeux enchantés
Un feuillage charmant et des fleurs odorantes;
L'autre, au bois dur et raboteux,
Quoique doué pourtant de qualités utiles,
De ses rameaux, à la taille indociles,
Jetait de tous côtés les grapins épineux.
« Comment fais-tu? disait-il à son frère;
Chacun à ton aspect prend un air avenant....
T'aborde avec plaisir, te caresse, te flaire,
Te quitte avec regret et te revient souvent,

Tandis qu'on me regarde à peine.
On me laisse en mon coin, on n'ose me toucher;
On craint même de m'approcher.
D'où te vient tant d'amour? d'où me vient tant de haine? »
L'autre répond : « Ami, soyons de bonne foi :
Personne impunément ne passe auprès de toi.
De ton bois hérissé l'inflexible rudesse
Oppose à tout venant quelque dard qui le blesse,
Et tu n'es qu'un objet d'effroi,
Tandis qu'à la main qui me presse
J'offre partout un feuillage moelleux,
Et le doux parfum que j'y laisse,
Loin d'écarter les gens, est un attrait pour eux.
Apprends à vivre seul ou sois plus sociable. »
Le monde rend ce qu'on lui fait :
Il fuit ce qui repousse, il cherche ce qui plaît,
Et qui veut être aimé doit au moins être aimable.

Colomby nous semble jugé par ces mots de Malherbe, son parent et son maître : « Il a, disait le vieux poëte, fort bon esprit, mais il n'a pas le génie à la poésie.

Tristan l'Hermite n'eut de remarquable que son nom, puisqu'il put mettre au nombre de ses aïeux le grand prévôt de Louis XI et Pierre l'Hermite, le prédicateur de la première croisade. Sa tragédie de *Marianne*, jouée avec succès entre la *Médée* et *le Cid* de Corneille, est la seule de ses œuvres qui ait survécu à toutes ses pièces dramatiques et à toutes ses autres poésies.

La Mesnardière obtint les faveurs de Richelieu par

un *Traité de la Mélancolie;* aujourd'hui ses ouvrages et l'auteur lui-même sont tombés dans le plus complet oubli; car, selon le jugement de d'Olivet, « tout écrivain qui ne fait pas son capital du bon sens renonce à l'immortalité. »

La Chaussée compose dix-neuf pièces de théâtre, toutes en vers, et en beaux vers; il importe d'Angleterre le drame larmoyant ou plutôt le comique pathétique, et transplante cette fleur exotique dans le sol français; elle y jette de profondes racines. C'est, il est vrai, un genre mixte, mais qui va au cœur; ainsi *le Préjugé à la mode, Mélanide, la Gouvernante*, et surtout *l'Ecole des Mères*, ont mérité les éloges d'un vénérable archevêque après les applaudissements du public. Cet auteur s'était fait connaître par une critique habile des *Fables* de La Motte, alors en vogue, et dont M. Villemain a dit :

« La Motte, avec l'invention subtile de ses fables et l'ingénieuse sécheresse de ses vers, était le poëte des soirées de Sceaux... Jamais la témérité systématique n'entreprit plus que ne fit de La Motte. Le poëme épique, le drame, l'ode, rien ne lui coûtait. Ne voyons pas seulement ici une méprise personnelle, une grande erreur de goût ou d'amour-propre; attribuons quelque chose à l'esprit du temps, qui faisait dégénérer la littérature en art que l'on pourrait apprendre. A cet égard de La Motte, par sa malheureuse universalité poétique, est pourtant remarquable. Il annonce et pré-

pare la même et plus habile ambition dans Voltaire. Le parallèle serait ridiculement injuste, mais le point de départ est le même : c'est également l'esprit qui veut s'approprier toutes les formes de l'inspiration; c'est la fine expression de l'élégance sociale, qui se croit la vérité poétique. »

La Chaussée mourut à Paris en 1754.

Après *Bougainville* le fauteuil est occupé par l'un des plus célèbres disciples de Voltaire, Jean-François *Marmontel*. Sans doute Marmontel mérite, par ses *Mémoires*, ses *Contes*, ses *Leçons d'un Père à ses enfants*, et par plusieurs de ses *opéras*, une place honorable dans la littérature; mais on sent le déclin de cette belle et forte littérature que le XVII[e] siècle avait vue à son apogée. Le XVIII[e] siècle est stérile, même dans ses auteurs les plus féconds.

M. Villemain a dit :

« En rappelant ces magistrats du vieux temps, qui, retirés dans leurs maisons, après les travaux du palais, y consumaient de longues veilles à lire Tacite et les orateurs de la Grèce et de Rome, on opposait à ces exemples passés de mode cette sociabilité nouvelle, cette civilisation élégante et si polie, qui répandait les hommes les plus graves au milieu du monde le plus léger. La trace de ce changement de mœurs se retrouve dans toute la littérature du XVIII[e] siècle; elle est une conversation plutôt qu'un travail; les fortes études y sont abandonnées. Comme on n'entendait plus

aussi bien l'antiquité, on cessa de l'aimer, de la sentir... avec cette prédilection ingénieuse et délicate qui avait caractérisé les grands esprits de l'époque précédente. »

Nous répétons, après le célèbre professeur : Oui, la littérature du XVIII[e] siècle est *une conversation plutôt qu'un travail;* voilà pourquoi nul monument durable n'a pu être édifié par ces milliers de mains qui tenaient la plume si légèrement et sans se rendre compte de la grave mission de l'écrivain. Marmontel en est un exemple; il ne restera de lui ni ses tragédies, *Cléopâtre*, *les Héraclides*, *Aristomène*, *Numitor*, etc., ni sa *Poétique française*, ni sa *traduction de Lucain*; mais ses *Contes* resteront. Ce genre frivole lui convient; c'est le sien parce que c'est surtout celui de son siècle. Son style, délicat, correct et rapide, se prête parfaitement à une morale légère et sans la moindre profondeur. Il amuse, il distrait, il fait passer le temps, comme si le temps était chose de peu de valeur! En somme, avec son *Bélisaire* et ses *Incas*, couronnés cependant d'un brillant succès, Marmontel n'est qu'un auteur de second ordre.

Il finit sa carrière, quand le siècle finissait la sienne, le 31 décembre 1799.

Le spirituel *de Fontanes*, grand-maître de l'Université en 1806, maintient avec éclat les traditions classiques sur le vingt-deuxième fauteuil, et par là le prépare merveilleusement à recevoir en 1821 l'illustre

membre qui l'occupe aujourd'hui, et qui depuis 1832 est secrétaire perpétuel de l'Académie française : nous avons nommé M. *Villemain.*

A travers les luttes et les vicissitudes des écoles modernes *Abel-François Villemain* sut prendre et conserver une place des plus distinguées dans la littérature contemporaine. Il débuta très-jeune par divers ouvrages qui lui valurent le prix d'éloquence aux concours de l'Académie. Par une dérogation extraordinaire aux règlements de cette Compagnie, l'auteur fut admis à lire lui-même devant elle, en 1814, son discours sur *les Avantages et les inconvénients de la Critique.* On y trouve des vues ingénieuses et des aperçus délicats et nouveaux, présentés avec le style vif, brillant, des bons écrivains du XVIIIe siècle.

« Lorsque la critique, dit-il, est devenue nécessairement un genre de littérature, souvent ceux qui l'exerçaient n'ont pas respecté dans les autres un titre qu'ils portaient eux-mêmes. Ils semblaient oublier que la justice et la vérité sont la loi commune de tout écrivain, et que celui qui écrit sur les livres des autres, au lieu d'en faire lui-même, n'est pas un ennemi naturel des gens de lettres, mais un homme de lettres moins entreprenant ou plus modeste. Cette injuste amertume, cette inimitié sans motif est la cause des plus grands abus de la censure littéraire... Que le critique entre dans l'empire des lettres, non pas comme un proscrit qui veut venger sa honte, mais comme un rival légitime qui mesure sur son talent l'objet de son ambition, et qui veut obtenir une gloire en jugeant bien celle des autres; alors il sera juste, et sa justice accroîtra ses lumières... Tandis qu'il blâme les écrivains avec une aus-

tère franchise, son estime éclate dans ses reproches, toujours adoucis par ce respect que le talent inspire à tous ceux qui sont dignes d'en avoir... A travers les fautes il suivra curieusement la trace du talent, et, lorsque le talent n'est encore qu'à demi développé, il louera l'espérance...

« Je sais qu'il est un goût acquis par l'étude, la lecture et la comparaison, et je ne prétends pas en nier l'empire ni le mérite. C'est ce jugement pur et fin, composé de connaissances et de réflexions, que possédera d'abord le critique; il a pour fondement l'étude des anciens, qui sont les maîtres éternels de l'art d'écrire, non pas comme anciens, mais comme grands hommes. Cette étude doit être soutenue et tempérée par la méditation attentive de nos écrivains et par l'examen des ressemblances de génie et des différences de situation, de mœurs, de lumières, qui les rapprochent ou les éloignent de l'antiquité. Voilà le goût classique ; qu'il soit sage sans être timide, exact sans être borné; qu'il passe à travers les écoles moins pures de quelques nations étrangères pour se familiariser avec de nouvelles idées, se fortifier dans ses opinions ou se guérir de ses scrupules; qu'il essaye, pour ainsi dire, les principes sur une grande variété d'objets : il en connaîtra mieux la justesse, et, corrigé d'une sorte de pusillanimité sauvage, il ne s'effarouchera pas de ce qui paraît nouveau, étranger, inusité; il en approchera et saura quelquefois l'admirer... Le goût n'exige pas une foi intolérante. Vous éprouverez qu'il adopte de lui-même, dans les combinaisons les plus nouvelles, tout ce qui est fort et vrai, et ne rejette que le faux, qui presque toujours est la ressource et le déguisement de la faiblesse.... Pourquoi le critique éclairé montrerait-il une injuste rigueur? Le bon goût n'est pas une opinion, une secte; c'est le raffinement de la raison cultivée, la perfection du sens naturel. Il est comme la vraie grandeur, qui, sûre d'elle-même, s'abandonne sans se compromettre. »

Nous n'avons pas hésité à donner cette longue citation parce qu'elle nous a paru plus propre que toute autre à faire connaître la théorie et la méthode de M. Villemain dans ses œuvres de critique, ce soin extrême avec lequel il a toujours cherché à ne céder ni aux emportements de l'esprit d'innovation, ni aux résistances de l'esprit de routine, et à se maintenir dans un sage équilibre entre les diverses écoles, tout en penchant du côté du classicisme. On retrouve les traces de ce système dans les nombreux ouvrages de cet écrivain, l'un des plus spirituels et des plus élégants de l'époque. Dans son *Cours de Littérature française*, livre monumental, M. Villemain a noblement vengé notre ancienne littérature de l'oubli dédaigneux auquel l'avait condamnée l'ignorance, comme il a dignement loué nos grands orateurs religieux dans son *Essai sur l'Oraison funèbre* et dans plusieurs de ses *Études*.

Citons encore pour mieux apprécier :

« De même que, suivant la haute remarque de Buffon, pour bien connaître la nature il ne suffit pas d'apprendre les classifications des sciences, et qu'il faut la contempler elle-même dans son incalculable richesse et sa perpétuelle activité, ainsi, pour concevoir le génie de l'éloquence dans toute son étendue, il n'y a pas de division, fût-elle inventée par Aristote, il n'y a pas de préceptes, fussent-ils donnés par Cicéron, qui suffisent. Il faut éprouver, au moins par l'imagination, la force de tous les sentiments humains, comparer les siècles divers et leurs inspirations dominantes, étudier tous les efforts et tous les hasards du talent; et puis, quand vous aurez fait ce cours de

rhétorique universelle, toute émotion profonde que vous ressentirez dans la vie, toute passion vive qui remuera votre âme, vous apprendra bien au delà de ces premières leçons d'éloquence..... »

Et plus loin :

« Au milieu de la civilisation moderne l'éloquence du moyen âge perdit de son pouvoir; elle prend quelque chose de pompeux, de régulier, de sublime, d'incomparable quand c'est Bossuet qui parle. Mais peut-être Bossuet, avec plus de génie, ne dominait pas, ne troublait pas, n'agitait pas comme ces hommes des premiers temps de l'Église, ou, du moins, c'étaient des consciences choisies qu'il troublait. Et cependant quel homme fut jamais mieux doué de tous les dons qui peuvent faire l'orateur soudain et inspiré ? Mais son éloquence s'exerçait dans des solennités préparées. Bossuet n'a pas prêché de missions, n'a pas demandé grâce pour des rebelles, n'a pas accusé des hommes puissants; enfin il n'a pas besoin d'entrer avec passion dans des intérêts présents et populaires. Aussi, quelque sublimes que soient ses ouvrages par la magnificence du langage et par l'inspiration poétique, il n'a pas eu toutes les grandes occasions oratoires de convaincre et d'attendrir, et c'est de lui qu'on peut dire que son génie est encore supérieur à tout ce qu'il a fait. »

Néanmoins les leçons du célèbre professeur renferment quelques traits de plaisanteries philosophiques qui, aujourd'hui, paraîtraient surannées à l'auteur lui-même, mais qui obtenaient les applaudissements de la jeunesse libérale dans les circonstances où elle se pressait, à la Sorbonne, autour des chaires brillantes de MM. Villemain, Guizot et Cousin.

Outre les ouvrages dont nous avons fait mention,

et plusieurs volumes de *Discours et Mélanges*, de *Souvenirs contemporains*, etc., M. Villemain a publié en 1819 une *Histoire de Cromwell*. L'auteur y décrit avec une grave simplicité les scènes les plus tragiques, et se borne, comme les anciens, à émailler son récit de réflexions courtes et judicieuses. Il montre surtout une véritable habileté et une sagacité profonde dans la peinture des caractères; c'est là un incontestable mérite, car sur le théâtre de l'histoire combien d'actions peuvent changer, non pas de nature, mais de signification, et, plus ou moins, de valeur, suivant les motifs qu'on prête aux acteurs! Aussi ce dernier ouvrage a-t-il obtenu le plus grand succès, non-seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Italie, malgré les vives attaques dont il a été l'objet.

Mais le livre le plus remarquablement beau de l'illustre auteur est son *Tableau de l'Éloquence chrétienne au* IVe *siècle*. S'inspirant largement des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, il les fait revivre sous nos yeux avec leur foi, leur enthousiasme, leur charité. Quels hommes que les Grégoire, les Basile, les Ambroise, et surtout les Jérôme et les Augustin! Quelle éloquence servant d'auxiliaire à la sainteté dans ces fortes âmes taillées pour la double gloire humaine et divine, pour la double immortalité de la terre et du ciel! Et quelle plume habile n'a-t-il pas fallu pour parler de ces génies et pour traduire quelques-unes de leurs plus belles pages!

« L'histoire et la littérature, dit un critique, unies ensemble dans ce beau travail, lui donnent autant de solidité que d'agrément. Tous les morceaux que le savant interprète emprunte aux Pères de l'Église grecque sont traduits avec une simplicité et une élégance rares, et quand on compare sa version facile, pleine de souplesse et d'harmonie, aux traductions du Père Brumoy, on sent quel progrès cet art important a fait parmi nous. M. Villemain a caractérisé avec la même supériorité les Pères de l'Église latine. On a dit avec justesse que les portraits de saint Jérôme et de saint Augustin soutenaient la comparaison avec les créations si belles et si pures que ces deux grands hommes ont inspirées à Chateaubriand dans son admirable poëme des *Martyrs;* mais ce qui donne une bien plus haute importance au travail de M. Villemain, c'est l'érudition profonde cachée sous ces formes si élégantes... »

Nous sortirions de notre cadre si nous énumérions les phases brillantes de la carrière politique de M. Villemain. Tour à tour président du conseil universitaire, pair de France, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, il n'est aujourd'hui que membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française; c'est là son titre le plus durable et aussi le plus beau, parce qu'il rappelle non-seulement l'homme de goût, l'historien, l'érudit, mais encore le professeur le plus éloquent et l'écrivain le plus attique du XIXe siècle.

Si nous avions mis une dédicace à la tête de ce livre, c'est le nom de M. Villemain qui se serait offert à notre plume : l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet est dédiée à Louis XIV ; pourquoi l'*Histoire des Fauteuils de l'Académie* ne serait-elle pas dédiée au digne successeur des Pellisson et des d'Olivet ?

RÉCAPITULATION.

Saint-Amant. 1634. — Cassagne. 1662. — Le comte de Créci. 1679. — Le président de Mesmes. 1710. — Alary. 1723. — Gaillard. 1771. — Le comte de Ségur. 1803. — M. Viennet. 1831.

Colomby. 1634. — Tristan. 1648. — La Mesnardière. 1655. — Le duc de Saint-Aignan. 1663. — L'abbé de Choisy. 1687. — Portail. 1724. — La Chaussée. 1736. — Bougainville. 1754. — Marmontel. 1763. — De Fontanes. 1795. — M. Villemain. 1821.

VINGT-TROISIÈME ET VINGT-QUATRIÈME FAUTEUILS

DE TOCQUEVILLE.—D'ALEMBERT.—ALFRED DE MUSSET.

Glanons rapidement dans la vaste moisson des renommées littéraires, et voyons le comte *de Tocqueville* fermer la marche des illustres morts du vingt-troisième fauteuil, que *Baudoin*, lecteur de la reine Marguerite, avait ouverte en 1634. Pellisson a dit de celui-ci : « Son style est facile, naturel et français. » Éloge court et simple, dont il faut bien que sa mémoire se contente.

Le maréchal *de Villars* et le duc *de Villars*, son fils, donnent une auréole de héros au paisible siége de l'Académie. *Loménie de Brienne*, archevêque de Toulouse et cardinal, précède le comte *de Cessac*, qui précède à son tour le comte *de Tocqueville*.

Écrivain d'un haut mérite, cet académicien, après

des *Mémoires sur le Paupérisme* et des *Etudes sur le Système pénitentiaire*, fit paraître son livre *de la Démocratie en Amérique*, qui obtint le prix Montyon et dont le succès fut immense et européen. « Cet ouvrage, dit une Revue anglaise, est une des plus remarquables productions de notre temps ; un ouvrage que doivent approfondir, tant pour les faits qu'il constate que pour les spéculations qu'il présente, tous ceux qui ont le désir ou la mission d'exercer quelque influence sur leur époque...

« Le génie de l'auteur paraît ressembler, surtout parmi les écrivains français, à celui de Montesquieu. Le livre *de la Démocratie en Amérique* est tel que l'eût écrit Montesquieu si, avec son génie étendu, il eût eu les lumières qui sont nées d'une période dont on peut dire qu'en cinquante années on a vécu des siècles. »

Maintenant, si nous ajoutons à ce jugement porté par un étranger, le jugement du comte Molé, nous aurons une idée précise du mérite de l'auteur *de la Démocratie*.

« Vous écrivez, lui disait-il, comme on le faisait au XVIIe siècle, non que votre manière d'écrire soit précisément celle de ces temps-là, mais vous ne cherchez à faire passer dans nos âmes que ce qui est dans la vôtre ; vous mettez la vérité bien au-dessus du succès. Vous avez cette sorte de pudeur, de retenue, que donne le respect de ses propres idées lors-

qu'elles sont toutes puisées à la source d'une profonde conviction. De là cette fermeté, cette sobriété, cette mâle simplicité d'expression, cette absence de déclamation... Une émotion soutenue se fait sentir au fond de vos paroles et leur prête je ne sais quoi de grave et d'ardent qui impose et captive en vous lisant...

« S'il me fallait absolument vous rapprocher de Montesquieu, je dirais que votre style, moins travaillé, moins savant que le sien, moins coloré, moins singulier, moins piquant, est plus exempt de manière et de recherche... On respire, en un mot, dans vos écrits, une moralité plus pure, plus élevée, et ceux qui ne partagent pas vos doctrines éprouvent un regret qui s'adresse à l'homme plus qu'à l'auteur. »

Reçu jeune encore à l'Académie, en 1842, le comte de Tocqueville ne s'est point arrêté dans ses travaux; son *Histoire philosophique du règne de Louis XV* a paru en 1846, et en 1850 le *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI*.

Le comte de Tocqueville a été enlevé aux lettres le 16 avril 1859 et n'a pas encore été remplacé.

D'Alembert ! nom obscur que le talent a rendu célèbre, d'Alembert monte en 1754 sur le fauteuil inauguré par *Claude de l'Étoile* à la naissance de l'Académie, et sur lequel passèrent successivement les trois ducs *de Coislin* et le vénérable évêque de Vence, *Suriau*, de la congrégation de l'Oratoire, à qui Danchet disait le jour de sa réception :

« Pendant le cours de vos travaux évangéliques, lorsque nos temples retentissaient de vos louanges, vos auditeurs, sortant également édifiés des saintes vérités et touchés de votre éloquence, se plaignaient à nous de ne pas trouver votre nom sur nos listes au nombre de ces fameux ministres de la parole de Dieu qui ont autant illustré l'Académie qu'instruit l'Église. Alors, pour répondre à leurs plaintes, nous étions forcés de citer nos règlements et nos usages. Votre vertu, contente de se rendre utile sans en vouloir d'autre récompense, s'était renfermée dans une congrégation, respectable à la vérité, et qui tant de fois a formé de célèbres prédicateurs et de saints prélats, mais où les statuts de l'Académie ne nous permettent pas de chercher des confrères. Heureusement pour elle, comme pour la religion, celui que nous avons l'honneur d'appeler notre protecteur a écarté les barrières qui vous séparaient de nous, et, en vous élevant à l'épiscopat, nous a mis en droit d'associer votre gloire à la nôtre. »

Eh bien! à ces ducs, à ce prélat succède *Jean le Rond*, devenu le fameux D'ALEMBERT. Il n'est point rare, dans la république des lettres, de rencontrer de ces contrastes saisissants, qui étonnent d'abord, mais dont on ne tarde pas à apercevoir la logique et le charme. En effet, naissance, position, fortune, qu'est-ce autour d'un berceau? C'est tout, c'est presque le berceau lui-même (car l'auteur qui nous occupe n'en eut point,

il fut trouvé sur les marches de l'église Saint-Jean, dont on lui donna le nom); mais qu'est-ce autour d'une tombe, cet autre pôle de la vie?... Ah! ce n'est rien : l'homme a fait son nom, sa position, sa fortune; il a créé sa personnalité, son individualité ; il a été *lui*. Voilà pourquoi Fléchier disait : « Ce n'est pas le fils de mon père que le roi a fait évêque, c'est *moi*. » Parole de la plus haute philosophie! Et l'un de nos poëtes, éloquent et harmonieux, que l'Académie devrait bien compter parmi ses membres, a dit : « C'est toujours à soi-même que l'on ressemble le plus. »

Nous sommes parfaitement de l'avis d'Émile Deschamps et de l'évêque de Nîmes, de cette double autorité religieuse et poétique.

Mais ne perdons pas de vue l'enfant délaissé qui trouve une mère dans la femme d'un pauvre artisan, une mère pour le nourrir, l'élever, lui prodiguer ces tendres soins dont la Providence veut que tout enfant soit environné sur le seuil de la vie! Ajoutons, pour être juste envers d'Alembert, qu'il n'oublia jamais cette femme dont les bras l'avaient bercé, et que, parvenu à la plus haute célébrité, ce fut encore vers son humble foyer qu'il aima à revenir pour s'y reposer des enivrements de la gloire.

Dès l'âge de dix ans d'Alembert en savait plus que le maître de pension chez qui on l'avait placé. Mis au collége Mazarin à l'âge de douze ans, il y entra en seconde, et peu de temps après fit un commentaire

sur l'épître de saint Paul aux Romains, commençant, dit Condorcet, comme Newton avait fini.

Mais l'amour des mathématiques l'emportant sur tout autre, il s'y livra presque exclusivement.

« Sans maître, presque sans livres et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques ; il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions ; il y réussissait pour l'ordinaire... » C'est lui-même qui nous a laissé ces détails.

Admis à l'Académie des Sciences en 1739, il publia bientôt son *Traité de Dynamique*, puis son *Traité des Fluides*. A cet ouvrage succéda une pièce sur la *Théorie des Vents* qui remporta le prix proposé sur ce sujet par l'Académie de Berlin ; cette société savante ne tarda pas à adopter le lauréat au nombre de ses membres.

D'Alembert prenait également part aux recherches qui ont complété les admirables découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes. Durant vingt ans l'infatigable écrivain ne cessa de publier des ouvrages remarquables sous le rapport de la science. Mais ce fut par le discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il commença sa carrière littéraire, et, comme on l'a dit, ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire

sur les sciences pour unir la dignité à la précision. Il rédigea en outre la partie mathématique de l'*Encyclopédie.*

Sans doute, parmi les soldats de cette armée destructive qui marchait contre la société tout entière et dont Voltaire était le général, parmi les philosophes, ou plutôt les sophistes, du XVIIIe siècle, d'Alembert sut conserver plus de calme que Diderot, plus de raison que d'Holbach, plus de prudence que Jean-Jacques Rousseau; mais, en gardant cette retenue que les autres rejetaient, ne voulait-il pas se poser en commandant de troupes, qui met son courage dans son sang-froid, et laisse à ses soldats, à ses subalternes, la témérité et la violence? Plein de souplesse et dépourvu de franchise, il sut, avec art et modération, présenter ses pensées dans un demi-jour bien plus favorable à l'erreur qu'à la vérité; car la vérité ne redoute pas la lumière!

D'Alembert, selon le jugement de La Harpe, avait de la malice dans l'esprit et de la bonté dans le cœur; c'est possible. Malheureusement la malice de l'esprit dans un écrivain célèbre produit des fruits plus funestes que la bonté de son cœur n'en produit de bons : celle-ci s'éteint avec l'homme, celle-là se propage de siècle en siècle avec les œuvres de l'auteur. Un mauvais livre, écrit avec talent, est un poignard électrique qui frappe les âmes à des distances incommensurables et souvent leur donne la mort!

On a dit de d'Alembert qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs et bon littérateur parmi les géomètres ; il serait plus juste de le placer au premier rang parmi les géomètres et au second en littérature. C'est à ce titre que les portes de l'Académie lui furent ouvertes en 1754, et qu'en 1772 le titre de secrétaire perpétuel lui fut conféré.

Sept ans après cette nomination honorable il faisait paraître les *Éloges* lus dans les séances publiques de l'Académie française, l'un des ouvrages les plus appréciés de cette époque, du reste assez stérile dans sa déplorable fécondité.

Aussi dirons-nous volontiers avec M. Villemain :

« Vers la fin du XVIIIe siècle, à l'époque où la littérature se transforme, et, au lieu d'être à elle-même son objet, va devenir l'instrument de réforme universelle, cette littérature était encore brillante, ingénieuse...

« L'esprit était devenu commun, le génie très-rare ; les lumières avaient gagné, les grands talents avaient presque disparu. Considérez les quinze années qui précédèrent les troubles civils de la France : vous trouverez peu d'hommes qui aient consacré leurs efforts à élever un monument dans les lettres. »

A ce moment de décadence sociale et d'amoindrissement littéraire, en 1783, s'éteignait le célèbre d'Alembert. Il avait composé, outre ses œuvres scientifiques, un *Essai sur les Gens de lettres;* des *Mé-*

moires sur Christine, reine de Suède; une traduction des *Fragments choisis de Tacite*, des *Mélanges de Philosophie*, et sa fameuse *Correspondance* avec Voltaire et Frédéric II, roi de Prusse.

Dupaty, fils du noble président au parlement de Bordeaux, véritable homme de lettres, trouva sous sa plume féconde une foule de pièces légères et spirituelles. Nous nommerons *les Voitures versées*, *l'Avis aux mères*, *Mademoiselle de Guise*, *le Camp de Sobieski*, etc., etc.

Il montra un talent plus vigoureux dans un poëme satirique, intitulé *les Délateurs ou trois Années du* XIXe *siècle*. Puis, passant de la satire à la tragédie, il écrivit avec un courage de jeune homme *Isabelle de Palestine;* mais la mort vint arrêter son zèle, et son œuvre de prédilection est restée inachevée. L'aimable auteur avait été souvent consolé, dans sa vieillesse, par les applaudissements accordés aux vers harmonieux de son Benjamin poétique.

Champion infatigable de la nouvelle école comme Dupaty le fut de l'ancienne, *Alfred de Musset,* élu en 1852 et mort en 1857, s'est montré tour à tour profond et superficiel, tendre et caustique, railleur et compatissant; mais au milieu de ces changements constants la verve poétique ne lui a jamais fait défaut. Malheureusement on pourrait désirer à sa muse, si docile à ses caprices, moins de légèreté, de folâtrerie, de vagabondage, et surtout moins de scepticisme, au

risque d'être moins fantaisiste et, par suite, moins à la mode.

Les succès brillants de ses *Contes*, de ses *Nouvelles*, de ses poésies et de ses *Proverbes*, dont quelques-uns sont charmants, ont rapidement escompté à l'auteur son avenir de gloire. Il a joui de son succès.

« Vous êtes poëte, lui disait M. Nisard le jour de sa réception, en un temps qui lit plus de vers par respect humain que par goût; et ce temps est tout étonné de vous lire avec plaisir, et il vous applaudit de la douce violence que vous lui faites. Il est plus aisé de dire à quel rang vous appartenez qu'à quel genre. Poëmes dramatiques, élégies, contes, satires inclinant vers l'épître, chansons, stances, tous ces genres vous doivent ou des modèles agréables, ou quelques beautés nouvelles. Il y a des gens qui cherchent encore un sonnet sans défaut : je pourrais leur en montrer plus d'un dans votre dernier recueil. Enfin, lorsqu'il vous plaît de traduire un poëte ancien, vous écrivez d'original... »

Cet éloge est parfaitement juste; mais, par cela même qu'on lit avec tant de plaisir les vers d'Alfred de Musset quand on n'aime pas la poésie, il est à croire que l'on cessera de les lire quand l'amour sérieux de la vraie poésie sera ressuscité.

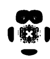
En attendant, les œuvres du brillant auteur ne peuvent en aucune façon convenir à la jeunesse.

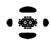
M. *de Laprade* occupe aujourd'hui le vingt-quatrième fauteuil.

RÉCAPITULATION.

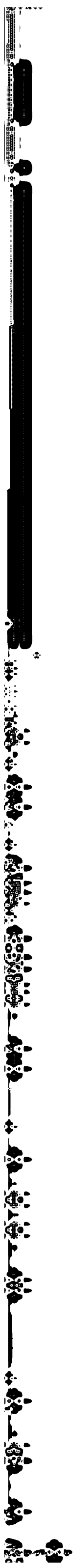
Baudouin. 1634. — Charpentier. 1650. — Chamillart. 1723. — Le maréchal de Villars. 1714. — Le duc de Villars. 1734. — Loménie de Brienne. 1770. — De Cessac. 1803. — Le comte de Tocqueville. 1842.

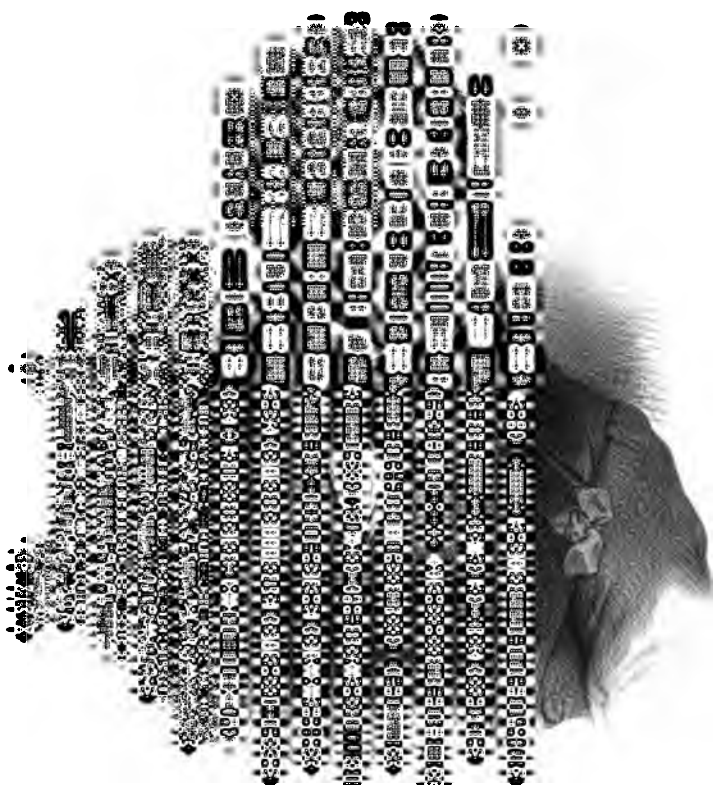
L'Étoile. 1634. — Le duc de Coislin. 1652. — Le duc de Coislin. 1702. — Le duc de Coislin, 1710. — Suriau. 1733. — D'Alembert. 1754. — Le comte de Choiseul. 1784. — Regnault de Saint-Jean d'Angély. 1803. — Lainé. 1816. — Dupaty. 1836. — Alfred de Musset. 1852. — M. de Laprade. 1858.

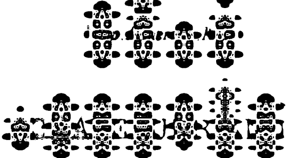
















VINGT-CINQUIÈME FAUTEUIL

CHATEAUBRIAND, ETC.

Lorsque le voyageur approche d'une grande cité, de la capitale d'un vaste royaume, il redouble de vitesse, et, désireux de toucher au but, il dédaigne de jeter même un regard sur les objets qui l'environnent; ce sont des monuments cependant qui ont leur beauté et leur valeur; n'importe! il passe sans détourner la tête, il court, il arrive!... Faisons ainsi, cher lecteur; le vingt-cinquième Fauteuil nous offre plusieurs noms célèbres; mais il en possède un qui les domine tous, et ce nom c'est Chateaubriand.

Chateaubriand! Les échos des solitudes savent ce nom; des forêts vierges de l'Amérique aux rochers sacrés de Sion, de l'Amazone au Jourdain, de l'Himalaya au Liban, ce nom a volé. Mais, s'il a retenti

dans toutes les parties du monde, il a surtout occupé l'Europe, ce cerveau du globe!

Mettons de l'ordre dans notre admiration. Peu de livres ont produit une émotion aussi profonde, aussi universelle que *le Génie du Christianisme* : c'est qu'il avait pour lui, outre l'éclat du style, deux mérites bien rares : l'à-propos et l'originalité.

Quand il parut, la France cherchait à se dégager des ruines amoncelées sur son sol; les âmes, longtemps opprimées, aspiraient à la vie renaissante; il y avait dégoût, lassitude, épouvante en présence du vide affreux causé par une longue anarchie. Le XVIIIe siècle avait épuisé son œuvre de destruction, même sur la littérature et sur les arts, et le public attendait avec anxiété une idée nouvelle et réparatrice. Chateaubriand comprit qu'à des esprits énervés par l'habitude du sophisme il ne fallait pas offrir un aliment trop substantiel. Il jugea avec raison qu'il fallait s'adresser d'abord à l'imagination et à l'âme, ranimer la séve poétique refroidie, montrer la beauté de la religion avant d'en proposer la vérité, et l'entourer de tous les prestiges de l'art, des souvenirs, des passions épurées par la douleur, de l'histoire présentée sous un jour nouveau, de la nature peinte avec des couleurs plus vives. C'était le seul moyen de ramener au moins quelques sentiments vagues dans les profondeurs des consciences, afin que la raison, venant ensuite, trouvât des cœurs plus ouverts et des préventions moins hostiles.

Il réunit donc tout ce qu'il y a de plus doux détails, de plus touchants symboles dans le culte, dans la morale et dans les institutions du catholicisme, en sachant y mêler toutefois des considérations sérieuses et solides; et la splendeur des tableaux, la nouveauté de certaines idées sur l'esthétique chrétienne comparée à l'esthétique des anciens, les vastes paysages du Nouveau-Monde, le rôle merveilleux de ces Orphées de la religion qui attiraient autour d'eux les sauvages par la musique et par les cérémonies, la féerique évocation du moyen âge, enfin d'éloquentes lamentations sur les ruines, tout cela produisit un effet extraordinaire. L'auteur suivait l'impulsion naturelle de son talent singulièrement approprié à son temps, à son sujet et à son but. Lorsqu'il retrace les harmonies de la nature on sent l'influence de Bernardin de Saint-Pierre, mais sur un esprit plus positivement chrétien; on y trouve une tout autre grandeur, un tout autre éclat. Qui ne se souvient, à tout âge, d'avoir été ému profondément à la lecture de ce morceau d'un mouvement si noble, où le lyrisme précède la métaphysique :

« Il est un Dieu! Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

« Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu

contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait? »

C'est Chateaubriand qui a ouvert ces grandes perspectives de la nature, inconnues à nos anciens écrivains :

« Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance. Des millions d'étoiles rayonnent dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds! »

Et ce tableau des vieilles abbayes ruinées de l'Écosse :

« Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu du Sinaï. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un

morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales.

« Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sur les flots... La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point! »

Nous citons de préférence ces morceaux descriptifs parce qu'ils portent le sceau le plus marqué du talent de Chateaubriand et qu'ils ébranlèrent par leur nouveauté les esprits froids et discrets qui se croyaient classiques parce qu'ils étaient timides et stériles. On fut surpris de voir s'ouvrir une veine si nouvelle et si abondante de poésie là où l'on n'attendait que la sécheresse de l'enseignement scolastique. L'écrivain, en montrant le beau, préparait les intelligences à discerner le vrai; il rendait à la cause religieuse le plus éminent service. Aussi toute la vieille école philosophique se souleva-t-elle contre l'audacieux novateur. On chercha à rendre ridicules quelques images forcées ou gigantesques; on mit en relief quelques rapprochements hasardés. L'ouvrage n'en poursuivit pas moins son succès triomphal, et l'influence en fut profonde et durable. Sans doute une révolution littéraire était déjà prépa-

rée par quelques poëtes d'un génie libre, qui avaient essayé d'infuser de nouveaux sentiments, de créer des formes nouvelles en dehors de l'atmosphère glacée de l'école voltairienne; mais Chateaubriand, en pénétrant plus loin et plus franchement dans les régions fécondes du catholicisme, y avait fait jaillir à flots la source si longtemps inconnue ou négligée de la poésie moderne, qui est l'expression vraie de notre civilisation. Il pouvait mieux que tout autre opérer cette transformation intellectuelle, car il comprenait également bien le génie antique et le génie religieux du moyen âge; mais il sentait vivement combien le génie païen, tout grand et admirable qu'il soit, restait, par suite de son infériorité morale, au-dessous, même en littérature et dans les beaux-arts, de la splendeur, de la richesse et de la profondeur du christianisme. C'est pour réaliser ses idées à cet égard qu'il conçut le projet d'écrire *les Martyrs*. Le sujet et surtout la pensée qu'il enveloppe étaient magnifiques, il faut en convenir. Mettre en présence le monde païen, vieilli et croulant, et le christianisme jeune, vigoureux, discipliné, trempé dans son propre sang, victorieux par les supplices; d'un côté le prêtre d'Homère, encore plein de la piété naïve des anciens temps, et le temple, sanctuaire des plus belles traditions du génie hellénique, où se conservaient les souvenirs d'une mythologie riante et crédule; de l'autre côté le ministre et les catacombes du Christ, soutenus sur d'autres traditions, sur d'autres souvenirs,

entourés de symboles plus austères et plus purs, renouvelant les âmes à fond et s'emparant peu à peu du monde; d'un côté Rome corrompue dans les cirques et dans les fêtes, de l'autre une société d'hommes qui n'aspiraient qu'à s'immoler eux-mêmes, solitaires, philosophes, soldats, fondateurs d'une Rome nouvelle, qui déjà remuait dans les entrailles de l'ancienne ; c'était là sans doute une belle, une vaste pensée, bien propre à activer l'impulsion déjà donnée par *le Génie du Christianisme*.

Pour que cette pensée se réalisât sous une forme tout à fait digne d'elle il eût fallu que Chateaubriand sût maîtriser son imagination, un peu portée à l'emphase, assouplir son style, atteindre à cette simplicité homérique qu'il admirait tant. Il y a dans *les Martyrs* des tableaux ravissants; les caractères y sont conçus avec la variété, la dignité, l'élévation, la force que le sujet pouvait inspirer; mais les détails géographiques, mythologiques et autres, quoique habilement fondus dans le texte, y surabondent et ralentissent trop le récit.

Citons quelques-unes de ces pages remplies d'une grâce exquise, après avoir entendu Chateaubriand lui-même nous initier aux beautés de son sujet.

« La scène s'ouvre, dit-il dans la préface des *Martyrs*, au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain, mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles.

« Les personnages sont pris dans les deux religions. Je fais d'abord connaître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du christianisme dans le monde connu à l'époque de l'action; le reste de l'ouvrage développe cette action, qui se rattache par la catastrophe au massacre général des chrétiens.....

« J'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaïde sont les points de vue ou les perspectives du tableau. »

« Cependant Cymodocée, dans un chaste asile, laisse couler à ses pieds son vêtement de nuit, mystérieux ouvrage de la pudeur. Elle revêt une robe semblable à la fleur du lis, que les Grâces décentes attachent elles-mêmes autour de son sein. Elle croise sur ses pieds nus des bandelettes légères, et rassemble sur sa tête, avec une aiguille d'or, les tresses parfumées de ses cheveux. Sa nourrice lui apporte le voile blanc des Muses, qui brillait comme le soleil, et qui était placé sous tous les autres dans une cassette odorante. Cymodocée couvre sa tête de ce tissu virginal, et sort pour aller trouver son père. Dans ce moment même le vieillard s'avançait, vêtu d'une longue robe que rattachait une ceinture ornée de franges de pourpre de la valeur d'une hécatombe. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus et tenait à la main le rameau sacré d'Apollon. Il monte sur le char, et Cymodocée s'assied à ses côtés. Evémon saisit les rênes et presse du fouet retentissant le flanc des mules sans tache. Les mules s'élancent, et les roues rapides marquent à peine sur la poussière la trace qu'un léger vaisseau laisse en fuyant sur les mers.

« O ma fille, dit le pieux Démodocus tandis que le char vole, nous préserve le ciel de manquer de reconnaissance! Les portes des enfers sont moins odieuses à Jupiter que les ingrats : ils vivent peu et sont toujours livrés à une Furie; mais une divinité favorable se tient toujours auprès de ceux qui ne perdent point la mémoire des bienfaits : les dieux voulurent naître parmi les Egyptiens parce qu'ils sont les plus reconnaissants des hommes. »

Plus loin le poëte décrit ainsi l'arrivée de Démodocus chez Lasthénès :

« .... L'étranger ouvrit une barrière, prit les mules par le frein et fit entrer le char dans l'enclos. « Seigneur, dit-il alors à Démodocus, on fait aujourd'hui la moisson; si votre serviteur veut conduire vos mules à l'habitation prochaine, je vous montrerai le champ où vous trouverez la famille de Lasthénès. » Démodocus et Cymodocée descendirent du char et marchèrent avec l'étranger. Ils suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes sur un terrain penchant où croissaient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressaient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! » Et les moissonneurs répondirent : « Dieu vous donne sa bénédiction! » Et ils chantaient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivaient en cueillant les nombreux épis qu'ils laissaient exprès derrière eux : leur maître l'avait ordonné ainsi afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte. Cymodocée reconnut de loin le jeune homme de la forêt; il était assis avec sa mère et ses sœurs sur des gerbes à l'ombre d'un endrachné. La famille se leva et s'avança vers les étrangers. « Séphora, dit

le guide de Démodocus, ma chère épouse, remercions la Providence qui nous envoie des voyageurs.

« — Comment! s'écria le vieillard, c'était là le riche Lasthénès, et je ne l'ai pas reconnu! Ah! combien les dieux se jouent du discernement des hommes! Je t'ai pris pour l'esclave chargé par son maître d'exercer les devoirs de l'hospitalité. » Lasthénès s'inclina. Eudore, les yeux baissés et donnant la main à la plus jeune de ses sœurs, se tenait respectueusement derrière sa mère.

« Mon hôte, dit Démodocus, et vous sage épouse de Lasthénès, semblable à la mère de Télémaque, votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille que les Faunes avaient égarée dans les bois. Montrez-moi le noble Eudore : que je l'embrasse comme mon fils!

« —Voilà Eudore derrière sa mère, répondit Lasthénès. J'ignore ce qu'il a fait pour vous : il ne nous en a pas parlé. » Démodocus demeura confondu. « Quoi! pensait-il en lui-même, ce simple pasteur est le guerrier qui triompha de Carransius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin!» Revenu enfin de son premier étonnement, le prêtre d'Homère s'écria : « J'aurais dû reconnaître Eudore à sa taille de héros, moins haute cependant que celle de Lasthénès, car les enfants n'ont plus la force de leurs pères. O toi qui pourrais être le plus jeune de mes fils, que les dieux t'accordent ce que tu désires! Je t'apporte une urne d'un prix inestimable ; mon esclave l'ôtera de mon char, et tu la recevras de mes mains. Jeune et vaillant guerrier, Méléagre était moins beau que toi..... »

Arrêtons-nous; le charme de cette prose poétique nous entraînerait trop loin, et, dans notre enthousiasme, nous serions tentés, comme Démodocus, de saisir une coupe d'or pour offrir une libation aux pénates de Lasthénès.

Voici cependant comment se termine cette grandiose épopée :

« Les époux martyrs (Eudore et Cymodocée) avaient à peine reçu la palme que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« Les dieux s'en vont. »

On le voit, *les Martyrs* et *le Génie*, auxquels on peut joindre l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, sont les chefs-d'œuvre de Chateaubriand, les vrais titres de sa gloire. Par eux il se plaça magnifiquement à la tête des deux mouvements littéraire et religieux qui inaugurèrent le XIXe siècle : le temps et l'écrivain se comprirent.

M. Villemain, ce juge excellent, a dit :

« Ce que l'ouvrage (*le Génie*) déployait aux yeux... c'était l'émotion de la foi à côté des spectacles de la nature ; c'étaient les notions les plus simples d'un culte follement détruit, ressuscitant avec ce culte même et redevenues pathétiques et nouvelles par la désuétude sanglante qui les avait interrompues. — Le respect et l'attrait substitués à la dérision, les passions délicates, les nobles sentiments armés contre le scepticisme, la poésie redevenant religieuse après Voltaire et Parny, une révolution tout à la fois de la croyance et du goût

appelant elle-même un renouvellement de la philosophie, tout cela se rencontrait surtout dans le cadre qu'avait choisi l'auteur et dans les peintures saisissantes dont il l'avait rempli. »

M. Patin a dit au sujet du même ouvrage :

« Des descriptions du coloris le plus varié et le plus vif, des traits de passion d'une énergie pénétrante y attestaient les découvertes faites sur tous les rivages et dans tous les replis du cœur par une jeunesse enthousiaste et souffrante. Enfin on y contemplait avec étonnement la naissante merveille d'un style vraiment original, tantôt empreint de tristesse, tantôt resplendissant d'images, qui, d'une part, se rattachait respectueusement aux traditions sévères du XVIIe siècle, et de l'autre se laissait emporter avec bonheur à des allures libres, hardies, aventureuses ; qui, par une harmonie presque musicale, par l'audace des figures, s'approchait, sans la franchir, de la limite indécise où la prose confine à la poésie. »

Plus tard Chateaubriand se jeta dans la politique, nous ne l'y suivrons pas ; il nous semble qu'il y perdit plus qu'il n'y gagna, — comme d'autres grands poëtes ! — Autre chose est de méditer en présence des événements de l'histoire, autre chose d'y prendre une part active et directe. En outre, dans la guerre des partis, il appartient moins qu'à personne aux hommes doués d'une imagination ardente et d'une sensibilité exquise de se maintenir à une certaine

hauteur de caractère; l'amour-propre blessé donne souvent alors de tristes spectacles : c'est ce qui arriva à Chateaubriand; ses *Mémoires d'outre-tombe* l'attestent, et l'on voudrait pouvoir rayer cet ouvrage du nombre de ceux qu'il a laissés à la postérité. Nous n'avons point parlé du *Dernier Abencérage*, des *Natchez*, des *Etudes historiques*, de la traduction (trop littérale) du *Paradis perdu* de Milton, de la *Vie de l'abbé de Rancé*, etc. Nous n'avons pu chercher ici qu'à donner une idée rapide, mais juste, de la haute mission que Chateaubriand a remplie avec son âme et son génie.

« M. de Chateaubriand n'apportait dans la vie habituelle, a dit M. Ampère, rien de la solennité de son style et du caractère souvent sombre de ses écrits... Son langage, qui comme ses manières était d'une extrême élégance, était aussi d'une extrême simplicité... Ceux qui arrivaient jusqu'à lui, après avoir traversé ses ouvrages et franchi pour ainsi dire son éblouissante renommée, étaient émerveillés et un peu surpris de trouver chez lui une gaieté douce, une facilité charmante, une aimable sérénité. Celle-ci était de la force, car elle n'a été troublée ni par les atteintes de la douleur ni par l'approche de la mort. »

Cette mort arriva le 4 juillet 1848. Et maintenant les restes de l'illustre académicien reposent, suivant ses dernières volontés, dans sa chère Bretagne, sur un rocher solitaire de la rade de Saint-Malo; l'Océan

et le poëte se comprennent : ils chantent la gloire de Dieu!

Par un coup d'œil rétrospectif nous voyons sur ce fauteuil, qu'occupe aujourd'hui M. *le duc de Noailles*, *Barthélemy* en 1789, *Joseph Chénier* en 1795.

Ce fut dans Homère que Barthélemy puisa le goût de l'antiquité, ce goût qui ne devait s'éteindre qu'avec sa vie. Travailleur infatigable, il étudiait à la fois l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe, les mathématiques, l'astronomie et la numismatique, science difficile, mais, comme l'a dit Michaud, qui ne présente à l'histoire que des documents sûrs lorsque la vérité que constatent les monuments n'est point altérée par la malice des hommes.

Louis XV choisit Barthélemy pour garder le cabinet des Antiques; ce cabinet, riche alors de vingt mille médailles, s'accrut par ses soins de plus du double. Bientôt le savant visita Pompéia, Pœstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestrine, et revint en France avec de nouveaux trésors.

Le plus célèbre de tous ses ouvrages est le *Voyage d'Anacharsis;* il y travailla trente ans, et légua son œuvre au XVIIIe siècle, au moment où commençait la révolution française. Le succès fut grand, car, malgré les préoccupations politiques, ce livre eut trois éditions et fut traduit dans plusieurs langues. Un an après ce succès, le fauteuil de l'Académie était donné à l'abbé Barthélemy. Mais bientôt la hache révolution-

naire menaça la tête du noble vieillard ; il se vit traîné, à l'âge de quatre-vingts ans, à la prison des Madelonnettes. Là encore l'attendait une ovation : tous les prisonniers, rangés au bas de l'escalier, le reçurent avec attendrissement ; il entra dans un cachot comme un souverain entre dans son palais. Seize heures après il recouvrait sa liberté. Pour venger l'outrage d'un jour, fait à l'auteur d'*Anacharsis*, le ministre de l'intérieur, Paré, vint lui offrir la place de bibliothécaire, qu'il refusa à cause de son grand âge. Il mourut en 1795, complétement désabusé de la gloire.

Le plus connu, le plus admiré des deux *Chénier* n'est pas celui que l'Académie reçut en 1795 ; mais, hélas ! c'est celui qui monta sur l'échafaud en 1793. André Chénier, encore à la fleur de l'âge, tomba sous la hache du bourreau en récitant des vers harmonieux comme un chant de cygne !

« Il y avait, dit M. Villemain, une grande dissidence de goût entre les deux frères. Etrange caprice de notre esprit ! nous restons parfois obstinément attachés à une seule des idées qui dépendaient d'un système, quand nous avons rejeté ou brisé tout le système.

« Marie-Joseph Chénier, novateur illimité dans l'ordre politique, était presque timide dans les lettres. Hardi à renverser un trône et une société tout entière, il eût craint de violer les bienséances de l'ancienne littérature monarchique. Ses tragédies, pour la forme, la pompe, le langage, sont jetées dans le moule connu.

L'allusion en est violente et passionnée, la poésie faible et sans couleur. Si l'on excepte *Tibère*, œuvre tardive d'une inspiration vengeresse, le théâtre de Chénier ne paraîtra qu'une imitation affaiblie des anciens modèles, imitation où il n'y avait de nouveau que ce qui était passager. »

Cependant on retrouve l'accent tragique dans les vers de *Tibère*, la meilleure pièce de Chénier :

« Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Eclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père !
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère !
. . . .
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes;
Séjan respire encor; tu puniras ses crimes :
J'ai vécu, je meurs libre ; et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux ! »

Voilà l'inspiration de Joseph Chénier; voici celle d'André Chénier :

« . . . .
Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre
Si parfois, un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !....

Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel ! »

Le parfum antique se retrouve dans les élégies d'André, et surtout dans *la Jeune Captive*, *le Malade*, *le Mendiant*, *l'Aveugle*, ravissantes compositions d'un poëte grec par sa mère et né lui-même sous le beau ciel de Constantinople. La calomnie a essayé de rendre Marie-Joseph responsable de la mort de son frère ; cette opinion n'est pas soutenable. Chateaubriand, qui certainement n'avait pas de raison d'aimer son prédécesseur à l'Académie, a dit dans son fameux discours de réception : « Chénier a su, comme moi, ce que c'est que de perdre un frère tendrement aimé ; il serait sensible à l'hommage que je rends à ce frère, car il était naturellement généreux. »

Nous n'ajouterons rien à ces paroles pour fermer cette étude par le grand nom qui l'a ouverte : *Chateaubriand !*

RÉCAPITULATION.

D'Arbaud. 1634. — Patru. 1640. — Potier de Novion. 1681. — Goibaud Dubois. 1693. — Charles Boileau. 1694. — Abeille. 1704. — Mongault. 1718. — Duclos. 1747. — Beauzée. 1772. — Barthélemy. 1789. — Chénier. 1795. — Chateaubriand. 1811. — M. le duc de Noailles. 1849.

VINGT-SIXIÈME ET VINGT-SEPTIÈME

FAUTEUILS

MALESHERBES. — LA BRUYÈRE, ETC.

Quelques mots seulement sur ces deux hommes chers à la postérité.

Lamoignon de Malesherbes naquit à Paris, le 6 décembre 1721, d'une famille ancienne dans la magistrature; son aïeul était le célèbre avocat général Lamoignon. En 1750 il succéda à son père dans la présidence de la Cour des Aides, et fut en même temps chargé de la direction de la librairie, fonctions importantes et dont il comprit toute la valeur.

Nous ne le suivrons pas dans le cours de sa laborieuse carrière; elle est, d'ailleurs, plus du ressort de la politique que de celui de la littérature. Cependant le défenseur de Louis XVI aurait droit à quelque men-

tion particulière quand même il n'appartiendrait pas comme écrivain à notre saine littérature.

Le 13 décembre 1792 Malesherbes, sortant de sa solitude, écrivit au président de la Convention : « J'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître dans le temps où cette fonction était ambitionnée par tout le monde ; je lui dois le même service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. »

Elle était, en effet, des plus périlleuses !

Mais le courageux vieillard ne fut pas seulement le défenseur intrépide de Louis XVI, il fut encore, et surtout, son consolateur, son ami. L'âge ne lui avait rien ôté de son énergie, et les malheurs mêmes de son roi semblaient avoir redoublé ses forces. Il allait chaque jour le visiter dans sa prison, et, lorsque l'arrêt fut prononcé, ce fut Malesherbes qui porta la terrible nouvelle.... On le vit tomber aux genoux de son maître... il pleurait !... Mais la victime auguste le releva et le consola !....

L'échafaud avait vu le fils de saint Louis monter au ciel, Paris avait vu la tête de Louis XVI tomber sous la hache du bourreau....

L'abbé de Firmont, couvert du sang du roi, porta à Malesherbes ses derniers ordres, ses dernières volontés. Le vieillard s'écria : « Ils l'ont fait périr ! Et c'est au nom de la France !.... Son plus grand tort est de nous avoir trop aimés et de s'être trop considéré

comme notre père et pas assez comme notre roi!.... »

Mais déjà l'échafaud de Louis XVI attendait son noble défenseur : il l'avait bien gagné ! une telle mort est une récompense pour une telle victime. Il y monta avec sa fille, sa petite-fille et l'époux de cette jeune femme, Chateaubriand l'aîné. On le vit marcher au supplice avec la sérénité des grandes âmes ; Socrate moderne, il fut doux envers la mort ! Son pied ayant rencontré une pierre lorsqu'il traversait la cour du Palais, il dit à son voisin : « Voilà qui est d'un fâcheux augure ; à ma place un Romain serait rentré. »

Sa fille, Mme de Rosambo, ne fut ni moins calme ni moins résignée ; lorsqu'elle embrassa, en quittant la prison, son amie, Mlle de Sombreuil, elle lui dit : « Mademoiselle, vous avez eu le bonheur de sauver la vie de votre père ; moi je vais avoir le bonheur de mourir avec le mien. »

C'était le 22 avril 1794.... Malesherbes reçut la mort le dernier. « Ainsi, dit Boissy d'Anglas, ainsi cessa de servir sa patrie, en même temps qu'il cessa de vivre, l'un des magistrats les plus dignes de l'estime et de la vénération de ses contemporains et de l'avenir. Il honora l'espèce humaine par ses hautes et constantes vertus, en même temps qu'il la fit aimer par le charme de son caractère. Personne n'offrit plus réellement que lui l'idée du bon et du juste, et ne se livra plus entièrement à ce qui lui semblait être bien. Tel est l'homme dont les temps anciens n'offrent rien

de plus glorieux que la mort, et les temps modernes rien de plus honorable que la vie. »

Malesherbes faisait partie de l'Académie des Sciences depuis 1750, de l'Académie des Inscriptions depuis 1759, et de l'Académie française depuis 1775.

La vie de l'homme de lettres est tout entière dans ses ouvrages. *La Bruyère*, à qui cette parole est surtout applicable, ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec ses amis et ses livres, amis plus consolants encore ; il s'agit seulement de faire un bon choix des uns et des autres. Le talent d'observation qu'il possédait au suprême degré lui fit préférer, parmi les écrits des anciens, *les Caractères* de Théophraste ; il traduisit cet ouvrage, et résolut de peindre son siècle comme le philosophe grec avait peint le sien. Quand ce livre parut, en 1687, on le lut avec avidité, et, la malignité s'en mêlant, on plaça des noms au bas de ses portraits ; on y vit peut-être même ce que l'auteur n'y avait point voulu voir ; on prêta à son esprit plus qu'il n'en fallait pour calomnier son cœur ; enfin son succès lui fit un grand nombre d'ennemis ; il ne paraît pas cependant que la haine ait été poussée jusqu'à la persécution.

Après cette publication l'auteur affligé s'éloigna tout à fait d'un monde qui a tant de peine à entendre la vérité ! Pendant que la cour et la ville s'occupaient

de lui, en vrai philosophe qu'il était il ne pensait qu'à l'étude et à la sagesse. Voici son portrait tracé par lui-même.

« Entrez, dit-il, chez ce philosophe; vous le trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter... Vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'or si c'est une occasion de vous obliger. Parlez! que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places; il est vu de tous, et à toute heure, en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade; il ne peut être important, et il ne le veut point être. »

L'homme de lettres du XIXe siècle ne ressemble guère à celui-là!

Notre La Bruyère l'emporte de beaucoup sur le philosophe grec, qui semble n'avoir choisi ses portraits que dans les dernières classes de la société ; le philosophe français monte plus haut, et, sans malveillance comme sans flatterie, écrit la plus noble partie de l'histoire du monde. Ayant à parler d'hommes élevés, de cercles polis, enfin d'une société parvenue à l'apogée de l'élégance et du bon ton, il a mis dans son style infiniment plus d'art que le moraliste grec.

« Jamais peintre, dit Delille, ne sut mieux disposer ses couleurs que l'auteur des *Caractères*. Dans chacun de ses tableaux le lecteur, ou plutôt le spectateur, est entraîné de surprise en surprise; chacun des portraits qu'il retrace est comme une petite scène qui a son exposition, son milieu et son dénoûment, où l'intérêt croît à chaque phrase, où tout est disposé pour l'idée principale. Personne n'a mieux connu l'art de produire de l'effet, de soutenir l'attention par les contrastes, de piquer la curiosité par des suspensions adroitement ménagées, d'attacher le lecteur par la variété et la rapidité des tournures..... Le livre de La Bruyère, qui nous représente le monde tel qu'il est et tel qu'il sera toujours, est comme ce monde lui-même, où tout change, tout se renouvelle sans cesse, où tout semble jeté au hasard, où chaque jour amène un nouveau sujet d'observation, de surprise et d'intérêt. Boileau félicitait ou plutôt accusait La Bruyère de s'être affranchi de la gêne et du travail des transitions. Son art est de se jouer des règles de l'art. »

Notre philosophe, après avoir été trésorier de France à Caen, fut chargé d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, sous la direction de Bossuet. Il fut reçu à l'Académie en 1693, malgré l'opposition de ses ennemis; quand on a pour défenseurs Boileau, Racine, et surtout le grand évêque de Meaux, on peut se passer de la multitude, toujours envieuse et jalouse de ce qui s'élève.

Nous avons dit dans *les Quatre Siècles littéraires* :

« Émule de Nicole, et l'esprit moins austère,
Il juge les méchants, mais en homme de bien ;
Des vaniteux, des sots il peint le caractère,
Il les flagelle tous, et toujours en chrétien.
A qui te puis-je donc comparer, La Bruyère,
Des moralistes purs, toi le ferme soutien ?
A Sévigné peut-être, et surtout à Molière :
Oui, ce puissant génie est le frère du tien !
On te vit, humble et simple, à côté d'un grand homme
Dont s'enorgueilliraient les plus beaux temps de Rome,
Enseigner à son fils les noms des vieux guerriers,
Et, dictant à l'enfant les pages de l'histoire,
A celle des héros mêler ta propre gloire,
Et te faire une palme égale à leurs lauriers. »

La Bruyère, dont s'honore à si juste titre la ville de Louis XIV, finit ses jours, trop mesurés, dans cette même ville de Versailles, le 10 mai 1696 ; il n'était âgé que de cinquante-deux ans.

Citons quelques-unes de ses *maximes* et quelques fragments de ses *Caractères* :

« C'est l'ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré et parle plus indifféremment.

« Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase ; il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière. »

« Si l'on ne voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'ima-

giner l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes? »

« N***, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paraisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération. »

« Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme ; celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette. Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres !

« S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

« S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. »

« Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu ; capables d'une seule jouissance, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

« L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un

ministre et ils en descendent; ils sortent de son antichambre et ils y rentrent; ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent; ils lui parlent une seconde fois; les voilà contents, ils lui ont parlé! Pressez-les, tordez-les; ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption. Vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point; ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné. C'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne furieuse et que le monde n'en souffre... »

« Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue* qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson et tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant. Aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée et rendue au peuple.

« Une personne de mérite, au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive pour sa beauté ou pour son odeur; l'une des grâces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire, que nos pères ont estimée et que nous estimons après nos pères, à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauraient nuire : un lis, une rose. »

« Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. »

« Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent. »

La Bruyère eut pour successeur immédiat l'abbé

Fleury, l'un des plus purs écrivains du XVIIe siècle.

Son *Histoire ecclésiastique*, qui finit au concile de Constance, a placé son nom au premier rang. Il y travailla trente ans. Sauf quelques erreurs de faits et de dates, cet ouvrage peut être regardé comme l'un des plus complets en cette partie. On a du même auteur un *Catéchisme historique*, divers *Traités sur les Études*, les *Mœurs des Israélites* et les *Mœurs des Chrétiens*, tableaux fidèles des usages des Hébreux et de la conduite des premiers disciples de Jésus-Christ.

Dans les *Discours*, qu'il entremêla d'abord à son Histoire de l'Église, on trouve le style mâle et serré des hommes de génie ; il ne s'y montra pas inférieur à Bossuet.

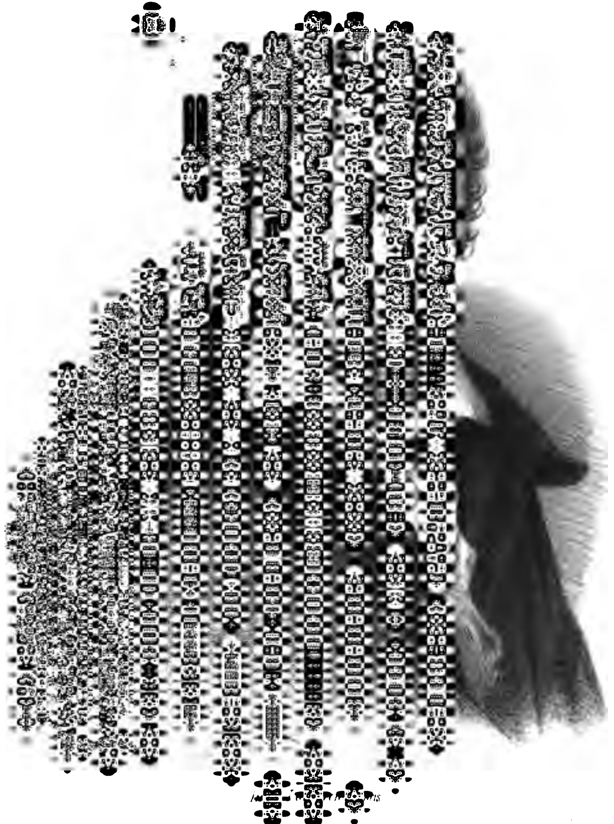
On a pu dire de l'abbé *Fleury* : « Cet homme simple et modeste semblait moins l'image de la vertu que la vertu même. »

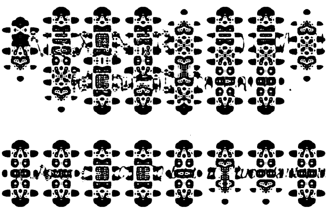
Il est triste d'avoir à raconter que sur cet austère fauteuil, glorifié par la vertu et par le talent, vint s'asseoir en 1803 l'auteur de *la Guerre des Dieux*, *Parny*, poëte le plus ignoble de l'école épicurienne et sceptique du siècle de Voltaire. Nous ne pouvons ici prononcer son nom que pour le flétrir. Béranger, encore jeune à la mort de cet académicien, lui consacra une chanson larmoyante ; en effet, la muse de Béranger devait pleurer sur le tombeau de Parny.

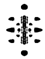
RÉCAPITULATION.

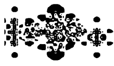
Baro. 1634. — Doujat. 1650. — Renaudot. 1689. — Roquette. 1720. — D'Antin. 1725. — Dupré de Saint-Maur. 1733. — Malesherbes. 1775. — Villar. 1795. — L'abbé de Feletz. 1827. — M. Nisard. 1851.

Racan. 1634. — La Chambre. 1670. — La Bruyère. 1693. — L'abbé Fleury. 1696. — Adam. 1723. — Séguy. 1736. — Le cardinal de Rohan-Guémené. 1761. — Devaisnes. 1803. — Parny. 1803. — Jouy. 1815. — M. Empis. 1847.









VINGT-HUITIÈME FAUTEUIL

ALEXANDRE SOUMET [1]. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il est un homme de notre siècle, qui, au moment même où l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* frayait des routes nouvelles à la poétique moderne, l'y accompagnait résolûment, tout jeune encore, secouait l'antique parure mythologique dont la plupart des poëtes continuaient de vêtir leur muse, levait l'étendard du romantisme pur, dans un opuscule intitulé *les Scrupules de Mme de Staël*, et publiait à vingt ans un poëme remarquable, *l'Incrédulité;* un homme qui, plus tard, cueillait au théâtre tous les lauriers de Melpomène; un homme qui, s'élevant toujours, gravissait

[1] Voulant éviter, dans cette étude, de suivre les entraînements de la tendresse filiale, nous avons emprunté la plume sympathique d'un écrivain religieux et distingué, M. Louis Poillon.

(*Note de l'auteur.*)

d'un pas ferme ces hauteurs au sommet desquelles l'humanité admire trois génies, *le Dante, Milton, Klopstock*, et qui, atteignant le terme de sa périlleuse ascension, dotait la France de deux poëmes épiques : *la Divine Épopée* et *Jeanne d'Arc ;* un homme enfin qui, avec tant d'incomparables titres de gloire, attend encore pourtant, des mains de la postérité, cette couronne impérissable qu'elle met sur le front des rois de l'intelligence.

Cet homme, c'est *Alexandre Soumet*. Il est vrai que ses premiers essais furent applaudis, que ses productions plus sérieuses furent appréciées par les gens de goût et ses chefs-d'œuvre accueillis avec une admiration sincère ; mais en définitive on ne lui a point encore assigné le rang qui lui appartient parmi les poëtes dont la France s'enorgueillit. *Sunt fata libellis !* les livres ont leurs destinées, parfois bizarres, étranges, inexplicables, et pas besoin n'est de rappeler l'exemple du Dante, du Tasse, de Milton. On dirait jusqu'ici qu'à cet égard l'auteur de *la Divine Épopée* doive partager le sort de ses illustres devanciers. Faudrait-il, hélas ! reconnaître que le culte de la belle et grande poésie s'en va comme celui de tant d'autres choses ? Sans doute les poëtes contemporains aiment à se persuader le contraire, et d'élogieux critiques nourrissent leurs espérances ; mais ces espérances ne sont-elles pas des illusions ?

Louis-Alexandre Soumet, né à Castelnaudary le

6 janvier 1786, et d'abord élevé par D. Calmet, neveu du célèbre savant de ce nom, termina ses études à Toulouse, où son père était directeur du canal du Midi. Dès son enfance il révéla sa vocation poétique par de charmants essais bientôt suivis de compositions qui lui valurent les fleurs d'or de *Clémence Isaure* et le titre de Mainteneur de l'académie des *Jeux floraux*.

Encouragé par les sourires de la gloire, Soumet se rendit à Paris, et, sur ce théâtre plus élevé, il remporta de nouvelles palmes dans les concours de l'Académie française par deux pièces de vers sur *la Mort de Bayard* et *la Découverte de la Vaccine*. Il mérita d'entendre le secrétaire de l'illustre Compagnie dire : « Le lauréat est l'espoir de la muse française. » En effet ce jeune lauréat avait déjà publié *la Pauvre Fille* et *la Nuit de Noël*, deux élégies où s'épanche en larmes si amères cette sensibilité vraie, profonde, et en même temps contenue et religieuse, dont surabondait l'âme du poëte.

A l'âge de vingt-deux ans il lança dans un monde à peine remué par Chateaubriand son poëme de *l'Incrédulité*, dont l'on peut dire que l'ordonnance laisse beaucoup à désirer, mais à la condition d'ajouter que certains des tableaux qui s'y succèdent y sont tracés de main de maître.

« Il y a dans cette poésie juvénile, a dit Lefèvre-Deumier, il y a une ardeur de coloris, une fraîcheur d'harmonie qui enchante, un parfum de nouveauté

qui présage une rénovation. Attentif à tout ce qui se faisait de grand autour de lui, l'Empereur jugea la portée de ce début et nomma le poëte auditeur au conseil d'Etat..... Soumet se délassait de ces graves fonctions par des compositions pleines de charme et de splendeur, échos lyriques de nos exploits ou des émotions plus intimes de son âme. On leur criait bravo, comme à nos autres conquêtes... Napoléon s'abusait rarement sur la valeur des hommes, et l'Homère qu'il s'était choisi ne lui a pas failli. Soumet lui a décerné, dans sa *Divine Épopée*, des vers qui survivront à la statue de bronze de la place Vendôme. »

Cependant le conseiller disparut, le poëte resta, le poëte déjà découragé de la gloire! Il revint alors sous le ciel du Midi, aux bords fleuris de ce canal qui avait bercé son enfance dans les joncs et les algues vertes. De grandes douleurs avaient traversé sa vie ! Il avait souffert, il avait pleuré, et sa lyre, enveloppée de deuil, avait appris les sublimes gémissements des hymnes de David..... Oh ! combien les larmes servent à féconder les germes du génie ! Un poëte heureux ne serait pas à nos yeux un poëte : il lui manquerait l'infini, qui ne se trouve ici-bas que dans la douleur.

Aussi voyez combien la muse de Soumet a grandi dans cette seconde phase de sa vie littéraire; l'*Oraison funèbre de Louis XVI* ouvre la marche de ses nouvelles créations; le prosateur y monte à la hau-

teur du poëte. Puis viennent les œuvres tragiques, et d'abord *Clytemnestre* et *Saül.*

Clytemnestre, dans laquelle Talma déploya son magnifique talent, était un sujet des temps héroïques que les poëtes anciens et modernes les plus éminents avaient, semble-t-il, présenté sous toutes ses faces, avec son terrible cortége de divinités vengeresses, d'Euménides : c'était une source d'émotions tragiques qu'on devait croire tarie. Eh bien! Soumet sut créer une physionomie toute nouvelle à cette sombre figure de Clytemnestre ; il fit sortir de la bouche de la veuve d'Agamemnon des accents que n'avaient point devinés ses premiers interprètes ; il sut répandre sur les principales scènes de son drame une couleur effrayante comme la lueur des flambeaux des filles du Styx ; enfin d'une mine qu'avaient exploitée les plus habiles ouvriers il arracha des richesses qui éblouirent les spectateurs. Nous ne saurions, dans une étude en raccourci, faire ressortir la mâle et vigoureuse conception de la pièce, la simplicité naturelle de la contexture des scènes, l'intérêt des situations, le caractère nerveux et animé du dialogue. Disons seulement qu'au songe d'Athalie, que tout le monde sait par cœur, on ne doit pas craindre de comparer celui de Clytemnestre : s'il y a ici quelques demi-teintes, elles ne font que rembrunir le coloris. Nous ne le reproduirons pas, à cause de l'étendue du morceau ; mais écoutons Oreste exhalant son désespoir :

« Dieux ! la nuit des enfers se lève autour de moi ;
Dans cette nuit immense, où mon regard se plonge,
De tourments en tourments l'abîme se prolonge,
Et son horreur présente à mon œil satisfait
Une patrie enfin digne de mon forfait !
Pour contempler les traits de leur nouveau complice
Quelles ombres en foule ont quitté leur supplice?
Pélops, Tantale, Atrée, à mes regards offerts :
Ma race n'a servi qu'à peupler les enfers !...
Mais quoi !... des pâles Sœurs que me veut la colère?...
L'une agite dans l'air... la tête de ma mère !...
Sous cet horrible objet l'autre enchaîne mes pas
Et me couvre d'un sang qui ne s'épuise pas.
Cachez, fleuves d'enfer, ma tête criminelle !
Sisyphe, écrase-moi sous ta roche éternelle !
Filles de Danaüs, cédez-moi vos tourments :
Oreste peut suffire à tous les châtiments...
Vous m'avez vu tenir la promesse terrible ;
J'ai de tant de forfaits fermé le cercle horrible ;
J'ai frappé, j'ai rempli mes destins odieux...
Quel crime faut-il donc pour désarmer les dieux? »

Dans *Saül* c'est du génie biblique que s'inspire Soumet, et certes il avait l'âme faite pour en recevoir le plus large rayonnement ; aussi en fait-il jaillir des beautés inattendues, et excite-t-il au plus haut degré, en prenant la langue des prophètes, la terreur et la pitié, ces deux sentiments qu'on regarde avec raison comme les principaux ressorts qui doivent mouvoir la tragédie. Tout y est plein, tout y est fort, tout y est riche. « L'action, à la fois simple et accidentée, a dit « un critique distingué, s'y déroule au milieu de tant

« de troubles et de combats, avec un calme formidable « qui tient d'un autre monde. » On lui a reproché quelques invraisemblances de détails et l'exagération de quelques caractères; mais a-t-on songé que, dans les sujets où Dieu et Satan jouent un rôle presque palpable, on ne peut rendre la lutte possible pour l'homme qu'en doublant sa taille? Aussi quelle grandeur infernale, quelle sombre fureur dans le roi maudit qui essaye de résister au ciel! Quand il se redresse pour secouer le joug de l'anathème, on dirait le Prométhée d'Eschyle brûlant du feu d'Isaïe.

Des ouvrages de ce mérite justifiaient l'éloge que Louis XVIII, ce juge si compétent des œuvres littéraires, adressait au poëte en lui disant avec un doux sourire : « Monsieur Soumet, je n'ai plus rien à « envier à Louis XIV : j'ai trouvé mon Racine. » Cet éloge était ratifié par l'Académie française. Dès 1824 elle admettait Soumet dans son sein, presque au moment où les artistes de l'Odéon jouaient *Cléopâtre*. Cette tragédie est inférieure aux précédentes; on y retrouve pourtant dans plusieurs scènes, à côté du style de Racine, celui de Corneille. Qu'on en juge par ce discours d'Octave à Antoine :

« La liberté parfois produit les grands États,
Mais, lorsqu'ils sont créés, ne les gouverne pas.
Tous ces peuples, ces rois frémissant dans leur chaîne,
Tous ces grands éléments de la grandeur romaine,
Toujours changeant, toujours prêts à se révolter,

Dans mes douze travaux contre le ridicule,
Ma marotte en courroux, prenant des bras d'Hercule,
Combattra pour le bien et pour la vérité :
Ce cloaque a besoin d'être désinfecté !
Fatal à leur sommeil comme à leurs insomnies,
Grâce à moi, le sarcasme aura ses gémonies !..... »

Assurément le poëte avait réalisé et au delà les espérances qu'il avait fait concevoir ; mais la vogue était alors aux conceptions d'un romantisme effréné. Tout en modifiant sa marche suivant les exigences du temps, Soumet n'avait jamais abandonné les errements des anciens maîtres ; il ne suivait pas dans leurs folles excursions des émules qu'on lui opposait comme des rivaux vainqueurs..... Pendant quelque temps il se désenchanta de la poésie, lui qui avait encouragé les débuts de tant de jeunes talents par cette sympathie généreuse d'un noble cœur ! Et lorsque, fatigué, il cessa d'écrire pour la scène française, « la tragédie mourut, dit M. Émile Deschamps, du silence de Soumet comme de la mort de Talma. »

Un voyage en Italie lui rendit ses forces en réveillant son enthousiasme poétique. Alors parut cette merveilleuse épopée de l'infini, qui, comme toutes les œuvres capitales, devait avoir et a eu d'acerbes détracteurs et de fervents apologistes. *La Rédemption de l'enfer*, quelle hérésie ! s'écriaient certaines personnes qui voyaient dans l'idée première une atteinte aux dogmes de la religion. Mais l'auteur avait lui-même

prévenu cette objection en déclarant hautement et spontanément, dans la préface de l'ouvrage, que, « lorsque le poëte, dans un élan d'espérance, ose dé- « passer les limites de la clémence suprême et de- « mander un nouveau miracle à l'amour divin, le « chrétien se prosterne avec respect devant le mys- « tère le plus redoutable du catholicisme. » Après cette profession de foi on peut sans défiance suivre le poëte dans son vol hardi à travers les espaces illimités où son génie créateur plane ainsi que l'aigle roi des airs.

Comme catholique nous regrettons que l'idée fondamentale de ce poëme, aux descriptions splendides, aux tableaux magnifiques, aux récits pathétiques, aux vers admirables, ne soit qu'un rêve; mais enfin, l'acceptant comme tel, nous le proclamons le rêve le plus grandiose que la lyre de l'espérance ait jamais pu chanter. C'est un drame, taillé en pleine éternité, dont le prologue est la fin du monde et l'épilogue cette parole de l'Apocalypse : « Après cela je vis un ciel nouveau. »

La Divine Épopée place Soumet dans la famille immortelle de Dante et de Milton; mais comme l'industrialisme littéraire qui règne de nos jours n'entre pas dans l'esprit de cette famille, le siècle n'a compris ni le poëte ni le chef-d'œuvre : nous plaignons le siècle !

« Comme un fleuve tari ce monde était passé.
De son grand univers dans l'infini lancé

Dieu venait d'enlever la merveille éclatante,
Comme d'un camp nomade on enlève la tente.
Il ne restait plus rien que le ciel et l'enfer,
Et l'ange du chaos, de son trône de fer,
Séparait, entouré de visions funèbres,
Le divin Paradis du séjour des ténèbres. »

Tel est le début de *la Divine Épopée*. Si l'on voulait en citer tous les morceaux remarquables, il ne faudrait pas seulement en compter les chants, il faudrait en compter les pages. On a appelé cette profusion de beautés un vice! Il est aisé de se dédommager : les poëtes économes ne manquent pas ! C'est Jules Lefèvre qui a dit cela ; et, comme il connaissait intimement Alexandre Soumet, il a pu ajouter : « Imaginez l'âme de Mozart dans le cœur de Raphaël, et demandez-lui l'expression d'elle-même ! Elle fera les vers de Soumet !... Sa conversation était souvent étincelante comme son style, surtout quand il s'agissait de discuter les ressources de l'art ou d'en pénétrer les secrets, de chercher le côté mystérieux des choses, de poursuivre le mot de la philosophie dans les sinuosités des systèmes, de promener le jour de la poésie dans les profondeurs de la métaphysique. Il amenait une image au secours d'un problème, et, s'il n'éclairait pas toujours, c'est qu'il éblouissait... »

« Le poëme épique, a dit M. Alvin, la plus haute et la plus magnifique création que puisse se proposer le génie humain, manquait à la langue de Corneille et de Racine. Nous n'avions aucun nom à opposer aux

noms glorieux du Dante, du Tasse, de Milton. Il était réservé à notre époque d'ajouter ce royal fleuron à la couronne littéraire de la France. Un seul homme lui aura légué deux poëmes épiques, dont l'un, *la Divine Épopée,* a déjà pris sa place entre *le Paradis perdu* et *la Divine Comédie.* »

La Divine Épopée, le chef-d'œuvre de Soumet, s'adresse à l'humanité tout entière; *Jeanne d'Arc*, trilogie nationale, s'adresse surtout à la France. C'est l'ange de notre histoire, c'est notre libératrice vengée à la fois des éloges écrasants de Chapelain, des outrages de Shakespeare et des stupides profanations de Voltaire!

Citons, presque au hasard, la comparaison que développe l'auteur pour retracer le départ et faire pressentir la fin de son héroïne :

« Le clairon sonne! Pars, pars, vierge de la Loire!
L'Esprit divin t'enlève où n'atteint pas la gloire.
Monte, monte toujours, fille sans tache... adieu!
Tu trouveras pesant le glaive de ton Dieu.
Loin, bien loin des mortels, désormais solitaire,
Tu ne peux redescendre et vivre sur la terre!
Peut-être on te verra la regretter un jour!
Ainsi fuit vers l'éclat du bleuâtre séjour
La jeune aéronaute, et mille cris s'élancent.
Deux drapeaux gracieux sur son front se balancent,
L'œil enchanté la suit, dans son brillant chemin,
A la trace des fleurs qui pleuvent de sa main.
Elle fuit; dans ses yeux le triomphe étincelle,
Le souffle de la gloire a gonflé sa nacelle;

Elle échappe aux mortels, échappe à leur encens;
La fièvre du courage enflamme tous ses sens.
Elle franchit l'espace, et sa course bénie
Agrandit l'horizon conquis par le génie;
Et comme Argo, sa nef, navire inusité,
Réclame aussi sa part de l'immortalité!
Mais la tempête vient... son souffle l'environne;
Reine de l'air, les vents emportent sa couronne.
Le nuage orageux sous son vol s'élargit...

. . . .

En vain, les bras tendus, se penchant vers le sol,
De la foudre vengée elle abdique le vol...
Son étoile s'éteint au ciel qui la renie.
De l'ennui de la terre au sein des airs punie,
Elle ne peut dompter leur ardente épaisseur.
L'aigle qui l'aperçoit ne peut sauver sa sœur!
Au milieu des débris épars de sa nacelle,
Elle tombe, elle tombe, oiseau qui n'a plus d'aile!
Mêlant à la tempête un long cri gémissant,
Elle tombe!... L'éclair la dévore en passant!... »

Hélas! *Jeanne d'Arc* ne devait paraître qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 30 mars 1845; mais Alexandre Soumet, du moins, en quittant ce monde en chrétien, emporta de plus la consolation de savoir que cette œuvre monumentale ne périrait pas, puisqu'il la léguait à sa fille, poëte aussi et vraie poëte, a dit M. Jules Janin dans son analyse remarquable de *Berthe-Bertha*, poëme religieux de Mme d'Altenheym. Que la tendresse filiale ne s'arrête pas là; Gabrielle Soumet doit suspendre ses propres travaux pour pu-

blier les *Œuvres complètes* d'Alexandre Soumet; elle le doit, et nous sommes persuadé qu'elle le veut. Il est temps que les amis de la belle et bonne littérature ne se bornent pas à étudier des œuvres sérieuses, toutes dignes, au moins, de la plus haute estime, mais qu'ils en possèdent une édition complète, comprenant les ouvrages dont le public est encore privé. Il est temps enfin que la France accorde des hommages plus éclatants au seul de ses poëtes qui, couronné dix fois au théâtre, se présente à la postérité, comme Homère, une palme épique dans chaque main. (L. P.)

Nous ne pouvons quitter la plume sans citer une des premières élégies de Soumet.

L'ÉPOUSE DU MATELOT.

On voyait fuir vers l'Occident
Les feux pâlissants de l'orage,
Et les noirs débris d'un naufrage
Se montraient sur le flot grondant.
Aux bords de la vague jalouse,
Que son effroi vient supplier,
D'un jeune et pauvre marinier
Errait la gémissante épouse.
« Depuis six mois ce triste lieu
Entend ma plainte douloureuse.
Qu'ai-je fait, dit-elle, à mon Dieu
Pour que je sois si malheureuse?
Pourquoi donc, ami voyageur,
Me laisses-tu dans le veuvage?
Ne pouvais-tu sur ce rivage
Jeter les filets du pêcheur?

Rien ne console ma misère ;
De pleurs mes yeux sont obscurcis ;
Je pleure aux genoux de ma mère,
Et même à côté de mon fils.
Pour nourrir sa fragile enfance
Je tresse le chanvre et le lin ;
S'il te perdait, de l'orphelin
Les jours resteraient sans défense :
Je te suivrais ; aucun mortel
N'aurait pitié de sa disgrâce,
Et parmi les oiseaux du ciel
Il faudrait qu'il cherchât sa place. »
Elle dit, et déjà le flot
Entraîne et jette vers la plage,
Avec les restes du naufrage,
La dépouille d'un matelot.
Tremblante, elle a cru reconnaître
Ces présents des eaux en courroux ;
Naguère pour son jeune époux
Sa main les a tissus peut-être !
Elle emporte ce vêtement
Appesanti par l'onde amère,
S'arrête, le montre à sa mère,
Et la regarde tristement.
Hélas ! de sa mère attentive
Le front s'est couvert de pâleur,
Et pourtant la femme craintive
Doute encore de son malheur.
Les flots peuvent encor lui rendre
L'objet de son long désespoir,
Et depuis l'aube jusqu'au soir,
Sur le rivage, pour l'attendre,
En pleurant elle vient s'asseoir.

Son cœur gémit, sa voix l'appelle...
Mais on dit qu'un jour, devant elle,
Une ombre plaintive apparut.
Ce jour-là l'épouse fidèle
N'attendit point... Elle mourut.

En jetant un rapide coup d'œil en arrière nous voyons sur le fauteuil de Soumet Fontenelle en 1691 et Bernardin de Saint-Pierre en 1795.

Bernard Le Bovier de Fontenelle [1], neveu des Corneille, est un de ces écrivains dont circulent encore aujourd'hui de bouche en bouche quelques-uns des beaux ou des bons mots par lesquels il charmait la société du dernier siècle, ou qu'il savait semer dans les ouvrages les plus sérieux. Dégoûté du barreau, il débuta dans la carrière des lettres par plusieurs pièces dramatiques qui n'obtinrent aucun succès. Ses *Pastorales* méritèrent un meilleur accueil, quoique l'auteur n'ait point su, plus que tant d'autres, prêter à ses bergers ce langage simple, naïf, naturel, que comporte le genre. Les *Dialogues des Morts* furent le premier ouvrage où il réussit; mais on y trouve, au milieu de beaucoup de saillies spirituelles, tant d'affectation, de subtilité et de mauvais goût, qu'on ne songe guère à les relire. Dans ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes* Fontenelle sut, au contraire, rendre intéressantes, pour les esprits les moins cultivés, de hautes questions d'astronomie; c'était, alors surtout, un rare mérite.

[1] Né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son *Histoire des Oracles* lui ouvrit les portes de l'Académie, où il devait, par un privilége unique, siéger soixante-six ans. On a justement blâmé dans cette compilation des hardiesses contre le christianisme, mais on aime d'autant plus à rappeler que l'auteur en pratiquait néanmoins tous les devoirs. Fontenelle a dit que « la religion chrétienne était la seule qui eût « des preuves. »

S'il est des intelligences dont le malheur arrête l'essor et brise pour ainsi dire les facultés, il en est d'autres qu'il développe, qu'il surexcite quand elles sont assez fortement trempées pour résister au premier choc. *Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre* [1] est un de ces hommes qui ont dû aux vicissitudes d'une vie agitée comme celle d'un héros de roman l'originalité et les principales ressources de leur talent. Ses premières lectures lui firent envier tour à tour le rôle du missionnaire, du voyageur, de l'aventurier, suivant qu'il dévorait les *Lettres édifiantes et curieuses* ou les récits des navigateurs célèbres. Après des études brillantes au collége de Rouen il entra dans le génie militaire, suivit quelque temps les armées, puis s'imagina d'aller fonder une colonie sur les bords du lac Aral. Rentré en France plus pauvre encore qu'il n'en était parti, à la suite de déceptions de plus d'un genre, il parvint à se faire nommer ingénieur à l'île de France, et s'y remit à la contemplation et à l'étude de la nature, dont

[1] Né au Havre le 19 janvier 1737, mort à Paris le 21 janvier 1814.

l'avaient un peu détourné les passions de la jeunesse.

En 1771 il publia la relation de ce dernier voyage, et cet essai suffit pour appeler sur lui l'attention publique. Bientôt dégoûté du grand monde, où il aurait pu paraître avec avantage, il chercha dans une retraite laborieuse un refuge contre les malheurs domestiques qui l'accablèrent. Les *Etudes de la Nature* parurent en 1784 et obtinrent une vogue extraordinaire, que justifiait le mérite de l'ouvrage. Ce que le titre a de vague fait pressentir le défaut de plan qu'on lui reproche; mais, si l'on considère le style, quelle abondance d'images nouvelles, quelle beauté dans les tournures, et généralement quel goût antique dans les expressions! Si l'auteur se trompe parfois dans les théories scientifiques, comme il sait noyer, pourrait-on dire, les contours de ses erreurs dans le jour éclatant dont il illumine ses tableaux! Avec quel art séducteur il reproduit, à chaque coup de pinceau, les charmes les plus mystérieux de la nature, de cette nature qu'il aime avec passion! Quatre ans après, la publication de *Paul et Virginie* mit le comble à la réputation de Bernardin de Saint-Pierre. C'est là surtout qu'à côté des descriptions les plus charmantes et des récits les plus naïfs il prodigue tous les trésors de sensibilité dont surabondait son âme. Eh bien! peu s'en fallut que les marques blessantes d'ennui avec lesquelles les meilleurs juges littéraires du temps entendirent la lecture de ce petit chef-d'œuvre ne déterminassent l'auteur à jeter le ma-

nuscrit au feu. Mais bientôt un succès éclatant vint démentir les prévisions des Aristarques.

Citons quelques pages :

« Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie : il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante ; la lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir : je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après nous n'entendîmes plus tirer du tout, et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé. Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable ; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

« Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » Et dans l'instant

un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. *Le Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenu sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans la terre; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la terre. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait

sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux . . . .
. . . Et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. »

On trouve des idées au moins singulières et plus d'une allusion fâcheuse dans *la Chaumière indienne*, qui parut en 1791, quelque temps après la publication des *Vœux d'un Solitaire*, vain appel que devaient étouffer les clameurs révolutionnaires.

Ce fut Bernardin de Saint-Pierrre qui remplaça Buffon en qualité d'intendant du Jardin des Plantes, et il signala son administration par des améliorations importantes. Nommé ensuite professeur à l'École normale, il eut le noble courage d'y parler de Dieu quand les adorateurs de la Raison punissaient comme un crime le moindre acte religieux. Dans sa vieillesse des revers de fortune et des luttes littéraires aigrirent son caractère, et ne lui permirent pas de livrer lui-même au public les *Harmonies de la Nature*, complément des *Études*, auxquelles il travaillait depuis plus de vingt ans ; mais elles parurent dans l'année qui suivit sa mort. On y retrouve, peut-être avec une moindre puissance de talent, les qualités qui distinguent les *Études*. Après y avoir admiré une foule de beaux passages, on ne sau-

rait lire sans émotion le chapitre qui termine l'ouvrage comme un consolant adieu :

« Que l'homme ne se plaigne point de la courte durée de sa vie : lorsque les harmonies terrestres seront détruites, les harmonies célestes subsisteront encore. L'Éternel a attaché à son corps quelques années d'amertumes et de misère, mais il a donné à son âme une éternité de joie et de ravissement. Ce n'est point un être condamné seulement à ramper sur ce globe, à en déchirer le sein avec le fer pour soutenir une frêle existence. Sa vie n'est qu'un passage, mais elle a un but, et ce but est sublime. Voyez-le expirant sur son lit de douleur : déjà il contemple un Dieu prêt à le recevoir. Cet être si faible, si misérable, aurait-il donc une pensée que n'aurait pas eue le Créateur de toutes les pensées? Ce n'est point en vain qu'il a entrevu d'aussi grandes destinées! Il quitte un monde de ténèbres pour un monde de lumière; il quitte des infortunés comme lui pour un séjour où l'on ne meurt plus! Sa joie sera de ne voir que des heureux. Il sera rassasié de volupté. O transport de l'homme lorsque, tout douloureux encore des angoisses de la vie, il voit le ciel s'ouvrir devant lui! Ce n'est plus un être de poussière; c'est un ange, une divinité qui s'élance au milieu des soleils! Il y a un instant qu'il était esclave et chargé de fers; maintenant le voici maître d'un empire et de l'éternité. »

Parmi les autres productions de Bernardin de Saint-Pierre il faut citer encore le roman de *l'Arcadie*, un *Voyage en Sibérie*, un drame sur *la Mort de Socrate* et un Essai sur J.-J. Rousseau, dont il était l'ami.

Nous terminerons cette rapide étude de l'auteur de *Paul et Virginie* par une appréciation de M. Villemain.

« L'originalité de Bernardin de Saint-Pierre, dit-il, inspirée par les épreuves de sa vie, s'est développée

surtout dans l'expression du sentiment religieux et des beautés de la nature. Ces deux choses se tiennent, et saisissent les âmes avec plus de force dans un temps de bouleversement social.

« Ainsi, dans une époque dont j'aime à vous parler, dans les premiers jours du christianisme, lorsque la société était savante, dure et corrompue, le génie, l'action populaire passa tout à coup du côté des orateurs du christianisme. Que faisaient-ils, ces hommes? Ils parlaient de Dieu, de l'âme et de la nature; ils rendaient à des peuples gâtés par la force rude et factice de la vie sociale l'amour des beautés naturelles, et par elles les élevaient vers Dieu.....

« Avec moins de foi et de puissance Bernardin de Saint-Pierre eut quelque chose de ce charme. Il fit briller aux yeux du XVIIIe siècle les plus pures images de la nature; mais il ne décrivit pas, comme Delille, pour décrire; il ne regarda la nature que pour être ému dans tout ce que l'âme de l'homme peut enfermer de plus religieux et de plus intime. Il ne fut pas seulement un écrivain pittoresque; il fut un poëte, un moraliste. Avec un instinct de goût il comprit qu'à ce public, rassasié et dédaigneux, il ne suffisait pas de montrer les beautés vulgaires de la nature qui l'entourait. Il avait vu cette riche et puissante nature des tropiques; il la rendit avec d'éblouissantes, d'immortelles couleurs, mais surtout il en anima le tableau par des impressions morales, et dans cette nature il ne vit, il ne

comprit rien d'aussi grand que la beauté de l'âme et le spectacle de l'innocence ou de la vertu sous les regards de Dieu. Voilà sa puissance et son originalité, qui ne passeront pas. Un soin minutieux des détails, une exactitude, une belle imagination l'ont fait peintre; mais le sentiment religieux dont il est rempli l'a fait poëte, gagnant les âmes à l'attrait de sa parole. »

M. *Vitet*, savant archéologue et écrivain de haut mérite, occupe aujourd'hui, et depuis 1846, le religieux fauteuil de Bernardin de Saint-Pierre et d'Alexandre Soumet.

RÉCAPITULATION.

Servien. 1634. — Villayer. 1639. — Fontenelle. 1691. — Séguier. 1757. — Bernardin de Saint-Pierre. 1795. — Aignan. 1815. — Alexandre Soumet. 1824. — M. Vitet. 1846.

VINGT-NEUVIÈME ET TRENTIÈME

FAUTEUILS

BALZAC. — DACIER. — QUINAULT. — FLORIAN. — MICHAUD.

Jean-Louis Guez de Balzac naquit à Angoulême en 1594. Épris de l'amour des voyages il y consacra une partie de sa jeunesse ; mais bientôt, l'amour de la gloire l'emportant, il quitta Rome et revint en France. Le succès qu'il ambitionnait ne se fit pas attendre.

L'abbé d'Olivet nous dit à son sujet :

« Il fut d'abord connu par ses *Lettres*, dont le premier volume parut en 1624. Elles causèrent, si j'ose ainsi parler, une révolution générale parmi les beaux-esprits. Jusqu'alors ils avaient formé une république où les dignités se partageaient entre plusieurs ; mais cette république tout à coup devint une monarchie, où M. de Balzac fut élevé à la royauté par tous les suffrages. On ne parlait pas simplement de lui comme du

plus éloquent des hommes de son siècle, mais comme du seul éloquent....

« Voiture et lui étaient à peu près de même âge. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'esprit; ils cultivaient l'un et l'autre la prose et la poésie; ils apportaient l'un et l'autre un soin extrême à la composition de leurs œuvres; ils possédaient l'un et l'autre tout ce qu'il y avait de beau en français, en italien, en espagnol, en latin. Balzac fit divers ouvrages en latin, et Voiture montra par quelques essais que pour se distinguer aussi dans cette langue il n'avait qu'à vouloir s'en donner la peine. Voilà en quoi ces deux illustres écrivains se ressemblaient.

« A cela près, rien de plus opposé que leurs caractères : l'un se portait toujours au sublime, l'autre toujours au délicat; l'un avait une imagination élevée, qui jetait de la noblesse dans les moindres choses ; l'autre une imagination enjouée, qui faisait prendre à toutes ses pensées un air de galanterie. L'un, même lorsqu'il voulait plaisanter, était toujours grave ; l'autre, dans les occasions même sérieuses, trouvait à rire. L'un voulait être admiré ; l'autre se rendre aimable. »

Plus loin d'Olivet ajoute :

« Il était réservé à M. de Balzac d'introduire les grâces de l'harmonie dans la prose française. La gloire qui lui appartient en propre, dont il est en possession depuis plus d'un siècle, et qui vraisemblablement ne mourra jamais, consiste en ce qu'il nous a fait sentir

que notre langue, sans le secours du vers, était susceptible d'un tour nombreux...

« J'ai parlé ailleurs du prix qu'il a fondé, et que l'Académie donne tous les deux ans, pour contribuer à former ceux qui se destinent à la chaire. En le fondant il a immortalisé tout ensemble et sa passion pour l'éloquence, et son zèle pour la religion. » Ce prix consistait en une médaille d'or qui, d'un côté, représentait saint Louis, et, de l'autre, une couronne de lauriers avec ce mot, qui est la devise de l'Académie : *A l'Immortalité.*

L'éloquence française peut à juste titre regarder son *Balzac* comme la poésie française regarde son *Malherbe;* elle a reçu de cet écrivain une noblesse, une élévation qu'on ne connaissait point avant lui; il donna du nombre, de la cadence, de l'harmonie au discours, et, par un travail exquis, sa prose devint supérieure à celle de tous ses contemporains; mais Balzac cependant ne saurait être proposé comme un modèle.

Écoutons-le :

« Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Les dispositions et les humeurs dont nous venons de parler, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs; ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée et l'Agamemnon. Quand la Providence a

quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César; elle peut faire par un enfant, par un nain, par une femme, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires... Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sait. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu. »

Voilà assurément une page haute de ton, que seraient fiers de signer, même aujourd'hui, beaucoup de gens qui ne parlent qu'avec dédain de celui qui l'a écrite. C'est que, tous tant que nous sommes, nous oublions trop facilement les services que nous ont rendus nos devanciers; assis à l'ombre de l'arbre qu'ont planté nos ancêtres, il nous plaît non-seulement d'en émonder chaque branche, mais souvent d'en arracher des feuilles qui nous paraissent avoir perdu de leur verdeur. Pourtant, quand on se rappelle combien il est difficile de ne pas dépasser le but qu'on veut atteindre, on s'explique sans peine que Balzac, qui aspirait à donner à la prose française, comme nous l'avons dit, cette prestance que Malherbe était parvenu à donner à la poésie, en corrigeant en elle certaines allures trop familières et même triviales, n'ait souvent abouti qu'à une emphase rhétoricienne qu'il prenait pour de l'éloquence, et que, comme le dit Dussault, il ait parfois mis des diamants jusque sur sa robe de chambre. Sans doute nous ne

saurions partager aujourd'hui l'engouement presque universel dont était l'objet de la part de ses contemporains un homme que les étrangers eux-mêmes appelaient l'*unique éloquent* et visitaient comme le prodige de son siècle; mais on trouve dans ses *Lettres* beaucoup de traits charmants à travers leur afféterie et leur prétention; dans son *Socrate chrétien*, beaucoup de grandes et profondes réflexions à côté de phrases simplement pompeuses et sonores, et même dans ses autres ouvrages les moins estimés, surtout dans ses *Entretiens*, des pensées aussi riches par le fond que délicates par la forme.

Ajoutons, à l'honneur de l'écrivain, que, malgré la susceptibilité de son amour-propre, non-seulement il sut pardonner la violence de leurs attaques à ceux qui lui reprochaient *ses sottes et ridicules affectations, ses hyperboles extravagantes, ses manières recherchées et nouvelles parce qu'elles étaient sauvages et monstrueuses*, mais qu'il sembla toujours prendre à tâche de se concilier, à force de modération, l'amitié de ses plus ardents adversaires. Après cela on ne s'étonnera point que Balzac se soit retiré de bonne heure dans un couvent d'Angoulême pour s'y adonner plus librement aux pratiques d'une dévotion rigoureuse. C'est là qu'il mourut; c'est là que, pour obéir à son dernier vœu, on l'enterra *aux pieds des pauvres qui y étaient déjà inhumés*. C'était en 1654.

Deux princes de l'Église passent successivement sur

le fauteuil académique : *Beaumont de Péréfixe* et *Harlay de Chanvalon*. On doit au premier une *Histoire de Henri IV* qui sert à faire aimer ce grand prince et à former un bon roi. Si le second n'a rien publié, il ne se rendit pas moins cher à l'illustre Compagnie, qu'il sut couvrir de sa haute protection auprès de Louis XIV.

André Dacier fait asseoir avec lui l'érudition et la science à la place de la charité pastorale. Il appartenait à la religion dite réformée, et eut pour professeur de belles-lettres *Tanneguy Le Fèvre*, son coreligionnaire. De Boze a dit :

« Une circonstance heureuse et singulière hâta ses progrès sous ce nouveau maître. Mademoiselle Anne Le Fèvre, sa fille, était elle-même un prodige en fait de sciences ; son père n'avait point de disciple plus avancé qu'elle dans aucun genre de littérature ; elle était précisément de l'âge de Dacier, et cette première conformité, soutenue par celle de la religion et des talents, lui inspira toute l'émulation nécessaire aux grands succès. » Plus tard les nœuds du mariage devaient resserrer cette amitié du jeune âge et faire le bonheur de ces deux compagnons d'études. De Boze ajoute : « M. Dacier, empressé de montrer à sa famille une si brillante conquête, proposa le voyage du Languedoc ; les nouveaux époux s'y rendirent sur la fin de 1684, et, au mois de juin de l'année suivante, ils y donnèrent l'édifiant spectacle de leur réunion au sein

de l'Église dont leurs pères étaient sortis. » Dix ans après, les portes de l'Académie s'ouvraient pour l'infatigable traducteur d'Horace, d'Épictète, de Plutarque, de Marc-Antoine, de Sophocle, de Platon, de Pythagore, d'Aristote, de Théocrite et de tout Hippocrate. En parlant de son mariage avec Anne Le Fèvre on disait que c'était l'union du grec et du latin. Jamais, en effet, femme ne fut plus savante que celle-là ; sa traduction d'Anacréon lui attira l'admiration de tous les littérateurs du grand siècle. Si les règlements de l'Académie eussent admis des femmes sur le docte fauteuil, certainement Anne Dacier eût partagé celui d'André Dacier avec autant de titres que lui. On raconte que, un noble étranger d'Allemagne ayant désiré emporter sur son album d'érudit quelques lignes de sa main, elle écrivit en grec un vers de Sophocle dont le sens est : *Le silence est l'ornement des femmes*. Sa mort, arrivée en 1720, fut bientôt suivie de celle de son époux ; il ne put supporter la douleur d'une telle perte, et fut enlevé à l'Académie et aux lettres le 18 septembre 1722.

Le cardinal *Dubois*, le président *Hénault*, le duc de *Beauvau*, surnommé Ulysse dans les conseils et Achille dans les combats ; enfin *Merlin*, l'abbé de *Montesquiou* et *Antoine Jay* complètent les célébrités du fauteuil de Balzac, qui, depuis 1854, appartient au savant rédacteur du *Journal des Débats* dont les lettres se glorifient comme la politique : nous avons nommé M. *Sylvestre de Sacy*.

Philippe Quinault, élève de Tristan l'Ermite, peut revendiquer le titre de créateur, sur la scène française, de la tragédie lyrique. Si dans ce genre on l'a égalé et même surpassé depuis, personne du moins ne lui a servi de guide; aussi s'est-il fait une place parmi les illustrations du siècle de Louis XIV, non par ses comédies, dont on n'estime plus aujourd'hui que *la Mère coquette*, mais par ses opéras d'*Armide*, de *Roland*, de *Persée*, d'*Isis*, d'*Amadis*, et d'autres, au nombre de quatorze, tous couronnés d'un prodigieux succès. *Armide* est son chef-d'œuvre.

« Une intrigue nette et facile à nouer et à dénouer, dit Marmontel, des caractères simples, des incidents qui naissent d'eux-mêmes, des tableaux variés, des passions douces, quelquefois violentes, mais dont l'accès est passager; un intérêt vif et touchant, mais qui, par intervalles, laisse respirer l'âme; voilà les sujets que chérit la poésie lyrique, et dont Quinault a fait un si bon choix... C'est en étudiant ses œuvres qu'on sentira ce qu'il est difficile de définir, le tour élégant, la précision, l'aisance, la clarté du style arrondi, cadencé, mélodieux, tel enfin qu'il semble que le poëte ait lui-même écrit en chantant. »

Cependant à force de viser au naturel Quinault tombe dans le prosaïque; de là vient sa médiocrité extrême dans les genres non lyriques.

Citons quelques vers de sa *Médée* :

« Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle;

Voyez le jour pour le troubler ;
Que l'affreux Désespoir, que la Rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler !
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés !
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables :
Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés !
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourments qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés :
Ne soyons pas seuls misérables ! »

La dernière pensée de cette strophe peint admirablement l'âme de la femme jalouse, de la prêtresse antique des divinités de la vengeance.

Quinault trouva, de son temps, des détracteurs acharnés ; *Palissot* nous en explique la raison.

« Un vice radical, dit-il, a suffi pour indisposer contre lui les meilleurs esprits, tels que Boileau, Racine, La Fontaine, Rousseau, La Bruyère, etc. Tous ces grands hommes, qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mît au rang des chefs-d'œuvre des poëmes ordinairement dépourvus de vraisemblance, libres des trois unités, et dans lesquels presque toutes les règles sont nécessairement violées. Ce spectacle si pompeux, si varié, ne présentait souvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'a-

veu du goût, que le meilleur des opéras ne sera jamais un excellent ouvrage. Nous croyons cependant que ce spectacle est convenable pour de grandes fêtes, et qu'il est même susceptible de beautés particulières dont aucun écrivain n'a mieux senti que *Quinault* toutes les espèces différentes; mais, nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, si exact, si sévère dans ses productions, et qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles et nerveuses, ne pût se familiariser avec une poésie presque toujours dénuée d'images et de métaphores hardies. D'après cette manière austère de penser, que lui donnait le sentiment de sa propre force, il avait de la peine à regarder *Quinault* comme grand poëte. »

Nous sommes parfaitement de l'avis de Boileau, tout en reconnaissant en Quinault un vrai talent. Profondément frappé de la mort de Lulli, notre auteur se livra dès lors à des sentiments plus chrétiens; il abandonna le théâtre et commença un poëme sur la religion, dont il voulait démontrer les sublimes vérités; mais la mort vint arrêter son zèle le 26 novembre 1688. Il était membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1674 et de l'Académie française depuis 1670.

Sur le lyrique fauteuil du chantre français d'*Armide* viennent, après *Callières*, éloquent panégyriste de Louis XIV, le cardinal *de Fleury* et le cardinal *d'Albert de Luynes*, descendant du connétable de Luynes, favori de Louis XIII. Nommé à l'évêché de Bayeux, il le fut

bientôt à l'archevêché de Sens; enfin le pape Benoît XIV lui envoya la pourpre romaine : il l'avait bien méritée!

« La bonne action qu'il pensait était déjà commencée; le sentiment qu'il éprouvait était déjà sur ses lèvres. Son âme était son unique maître: elle commandait, il obéissait; elle l'inspirait, il parlait; elle était attendrie, il donnait... Forcé d'aller à la cour, continue Florian, et d'aller trois fois au conclave, le cardinal de Luynes y porta cette candeur qui était le caractère distinctif de son âme. Paisible au milieu des orages, estimé de tous les partis sans se laisser asservir par aucun, honoré d'une faveur qu'il n'avait pas recherchée, appelé par plusieurs voix au trône pontifical, il regarda toujours les honneurs sans dédain comme sans envie, et, réservant pour ses seuls devoirs toute l'énergie dont il était capable, l'homme qui n'aurait pu faire un pas pour des dignités ou des richesses nouvelles était levé avant l'aurore et sortait du Vatican, comme du palais de nos rois, pour aller lire l'Évangile au peuple. »

Celui qui fait ce rare et touchant éloge du cardinal de Luynes, c'est son successeur immédiat à l'Académie, c'est Florian.

Florian... doux nom qui a bercé notre enfance, avec celui de La Fontaine, par des *Fables* si gracieuses! Florian, il est juste que nous te consacrions ici quelques pages, toujours trop rapides.

Doué d'un esprit facile, agréable, élégant, d'un ca-

ractère bienfaisant, doux et honnête, *Jean-Pierre Claris de Florian* [1] devait naturellement réussir dans un siècle frivole, peu porté aux études sérieuses et enclin à honorer d'autant plus certaines vertus naturelles qu'il repoussait les austères enseignements. Le jeune gentilhomme s'attacha d'abord à la maison du vénérable duc de Penthièvre, essaya ensuite du métier des armes, mais suivit bientôt, avec les conseils et les encouragements de Voltaire, l'attrait qui l'appelait à la littérature. Dès ses premières publications on sentit qu'il portait en lui un feu qui, sans jamais répandre beaucoup de chaleur, jetterait souvent de beaux traits de lumières. *Galatée* et *Estelle* n'étaient que des imitations de Cervantes; les changements et les corrections que l'auteur y avaient introduits n'avaient servi qu'à rendre le récit plus fade; on y remarquait pourtant une pureté de style et une fraîcheur d'imagination qui procurèrent à ces deux ouvrages une certaine vogue populaire. Les petites pièces de théâtre que Florian fit jouer ensuite se recommandaient à cette époque par une gaieté douce et naturelle. « C'étaient, disait-il lui-même avec trop d'indulgence paternelle, des tableaux où il enseignait la pratique de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur. » Assurément on en trouve une leçon plus efficace dans une touchante histoire de *Ruth*

[1] Né au château de Florian, dans les Cévennes, le 6 mars 1755, mort le 12 septembre 1794.

et Noémi, sujet biblique dont Florian sut tirer un charmant chef-d'œuvre.

Mais l'ex-page du duc de Penthièvre ambitionnait une place à l'Académie; pour la conquérir il fit paraître son *Numa Pompilius*, s'imaginant qu'il surpasserait Fénelon, comme il s'était déjà flatté de surpasser Cervantes. Il obtint en 1788 le fauteuil du cardinal de Luynes, mais l'incomparable auteur du *Télémaque* conserva toute sa supériorité. Enfin il fut donné à Florian d'aborder le genre dans lequel il devait s'assurer une gloire durable. La postérité se gardera bien, en effet, d'oublier le poëte qui a su, non pas, sans doute égaler l'inimitable fabuliste du grand siècle, mais marquer dans la même voie l'empreinte de ses pas. Les *Fables* de Florian plairont toujours, même après celles de La Fontaine, parce que la composition en est généralement ingénieuse et méthodique sans être recherchée ni laborieuse, parce que la versification en est alerte et élégante, que l'auteur sait varier ses couleurs avec ses sujets, son ton avec ses personnages, et qu'il sait aussi proportionner, presque toujours dans un juste rapport, les détails avec la moralité du poëme. Toutes ces qualités ne constituent pas un mince mérite ; hâtons-nous d'en donner un échantillon aux lecteurs en leur rappelant quelques jolies fables ; et d'abord :

LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,

Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants ;
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper :
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace... « Ah ! certe,
Dit-elle, ma mère mentit

Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange et lui dit :
« Votre mère eut raison, ma mie :
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. »

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage;
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant,
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors Son Altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
— C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devrez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. »

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier dans son jardin

Avait un vieux arbre stérile;
C'était un grand poirier, qui jadis fut fertile;
Mais il avait vieilli : tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
« Respecte mon grand âge, et souviens toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. — Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois. »
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : « Épargne-le, nous n'avons plus que lui;
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui. »
Le jardinier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc en lui disant : « Arrête!
Ecoute-nous, homme inhumain.
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons.
Cela te touche-t-il? — J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier.
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,

Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton. »
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

Ajoutons, pour honorer la mémoire de Florian et faire connaître son cœur après avoir fait connaître son esprit, que dans un siècle d'égoïsme il donna le plus noble exemple de désintéressement en consacrant les bénéfices que lui rapportaient ses œuvres à acquitter les dettes de sa famille. Il avait toujours conservé une grande tendresse pour sa mère, qu'il avait perdue lorsqu'il était encore au berceau. On a dit de lui, à propos de ce culte filial, que « son âme était de ces âmes qui, dans le domaine des sentiments, ne peuvent échapper à aucune douleur. » On raconte un mot touchant de son enfance : un petit paysan, son frère de lait peut-être, pleurait un jour de toutes ses forces : sa mère venait de le battre. « Tu es bien heureux, toi, lui dit Florian ; tu peux être battu par ta mère ! »

Quand la Révolution éclata, notre poëte vivait paisiblement au milieu des champs, des prés et des fleurs. Il fut accusé d'avoir fait des vers à la reine, emprisonné et condamné à mourir sur l'échafaud, lui, le doux peintre des bergeries et de la nature ! Pourquoi Robespierre se souvint-il de Florian, le tigre de l'agneau ?... Le 10 thermidor le sauva du supplice ; mais le coup était porté : l'âme du tendre poëte n'était pas assez for-

tement trempée pour résister à de pareils chocs ; il croyait toujours entendre les chants révolutionnaires résonner à ses oreilles ; il croyait voir l'échafaud se dresser sous ses yeux ; il vécut un an au milieu de ces hallucinations, et succomba, le 17 septembre 1794, à l'âge de trente-huit ans.

Toutes les gloires sont sœurs sans avoir un air de famille. Né en Savoie le 19 juin 1767, *Joseph-François Michaud* présente un des exemples les plus remarquables peut-être de la renommée pure et durable que parviennent à s'acquérir des écrivains qui ne se distinguent point par la grandeur du génie, quand ils savent choisir des sujets de l'intérêt seul desquels ils peuvent attendre un succès presque certain. Assurément l'historien des *Croisades*, malgré son érudition, la correction élégante de son style et la sagacité de son esprit, n'était point un homme éminent ; et cependant il a bâti un de ces monuments historiques qui restent toujours debout au milieu des travaux que les maximes les plus savantes ont depuis élevés sur le même terrain. C'est que *les Croisades* sont, à tout prendre, un des faits culminants du christianisme, et que « Michaud, comme l'a dit M. Flourens, a le « premier montré ces guerres saintes sous leur véritable point de vue social, moral et politique ; le premier il a jugé les temps où elles ont eu lieu suivant leurs idées, leurs mœurs, leurs besoins. » Ajoutons qu'il a, sinon le premier compris, au moins le premier exposé dans toute leur étendue les

vastes conséquences qu'a produites pour la civilisation moderne le mouvement qui a précipité l'Europe sur l'Orient au moyen âge. Lorsque cet important ouvrage parut, en 1812, il fut accueilli par un concert d'éloges auxquels l'Académie voulut s'associer en introduisant l'auteur dans son sein dès l'année suivante. L'infatigable écrivain compléta son œuvre en publiant dans la suite la *Bibliographie de l'Histoire des Croisades* et la *Correspondance d'Orient*. Dans sa jeunesse et à l'époque où ses opinions royalistes l'avaient forcé de se cacher, comme Nodier, dans les montagnes du Jura, pour se soustraire aux persécutions des révolutionnaires, il avait composé *le Printemps d'un Proscrit*, charmant poëme qu'on a comparé aux meilleurs de Delille. On doit en outre à Michaud quelques pamphlets politiques, de nombreux articles insérés dans la *Biographie universelle*, publiée par son frère, et divers commentaires et notes critiques qui se recommandent par le bon goût et l'impartialité.

Dans la vie privée Michaud était un de ces hommes estimables qui obtiennent le respect et les sympathies de tous. Il possédait au suprême degré cette science de la conversation que ne dédaignent, en général, que ceux qui ne l'ont pas, et il y brillait rarement peut-être par la vivacité, mais toujours par la finesse de ses aperçus.

« L'exquise nonchalance d'une délicatesse sans apprêt le faisait remarquer entre les écrivains de son temps,

dit M. Philarète Chasles ; il s'en détachait par la modestie même et la sobriété de sa couleur. Dans le flot général de nos opinions et de nos styles bigarrés cette simplicité offrait une singularité fort piquante. La sagacité patiente et la finesse pratique de l'esprit l'avaient fait historien, comme la sensibilité délicate et pour ainsi dire la finesse de l'âme l'avaient fait poëte. »

M. *Flourens* a succédé à Michaud en 1840, et l'on a pu lui dire le jour de sa réception :

« De tout temps, Monsieur, l'Académie française s'est fait un devoir d'accueillir au milieu d'elle des membres de l'Académie des Sciences, fondées l'une et l'autre dans ce siècle, aussi grand par ses découvertes que par ses chefs-d'œuvre, qui a eu la gloire de produire Descartes et Corneille, Pascal et Molière, Huyghens et La Fontaine, Leibniz et Bossuet, Newton et Racine. »

RÉCAPITULATION.

Balzac. 1634. — Beaumont de Péréfixe. 1640. — Harlay de Chanvallon. 1670. — André Dacier. 1695. — Le cardinal Dubois. 1722. — Le président Hénault. 1723. — Le duc de Beauvau. 1770. — Merlin. 1803. — L'abbé de Montesquiou. 1816. — Jay. 1832. — M. de Sacy. 1854.

Bardin. 1634. — Nicolas Bourdon. 1635. — Salomon. 1644. — Quinault. 1670. — Callières. 1689. — Le cardinal de Fleury. 1717. — Le cardinal de Luynes. 1722. — Florian. 1788. — Cailhava. 1806. — Michaud. 1813. — M. Flourens. 1840.

TRENTE ET UNIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME

FAUTEUILS

D'OLIVET. — CONDILLAC. — Mgr DUPANLOUP. — VAUGELAS. — M. ALFRED DE VIGNY.

L'abbé *d'Olivet*, second historien de l'Académie française, naquit à Salins, en 1682, d'une famille de robe. Il se lia avec Boileau, l'oracle du goût, composa d'abord quelques poésies qu'il eut plus tard le bon sens de jeter au feu, prit part à la grande querelle des anciens et des modernes, où il figura, à côté de Mme Dacier, contre Pérault, La Motte, Fontenelle et d'autres. Dans cette lutte il se rendit utile aux lettres par son courage et par son ardeur à défendre les modèles classiques. Son respect pour les œuvres de l'antiquité était poussé à l'extrême.

« Cet enthousiasme déclaré, dit d'Alembert, cette

profession de foi constante a été parmi les gens de lettres comme l'écusson de l'abbé d'Olivet, ou, si l'on veut, sa cotte d'armes distinctive. »

Le vaillant champion des muses latines devait recevoir sa couronne de leurs mains; il traduisit avec succès et publia, en 1721, l'entretien *sur la Nature des Dieux;* en 1727, *les Catilinaires;* en 1740, les *Pensées de Cicéron*, et enfin, en 1742, les œuvres complètes du grand orateur romain, son auteur de prédilection.

Son *Traité de Prosodie française* est regardé comme un chef-d'œuvre; mais son travail capital nous paraît être son *Histoire de l'Académie*, qu'il prend en 1652 et qu'il arrête en 1700, et dans laquelle il se montre le digne continuateur de Pellisson. Il commence ainsi :

« J'ai entendu dire à quelques-uns de nos meilleurs écrivains que, la pensée de continuer l'Histoire de l'Académie française leur étant venue plus d'une fois, deux raisons les en avaient toujours détournés : l'une tirée du sujet même, l'autre fondée sur ce qu'il n'était guère possible d'égaler M. Pellisson, le premier historien de cette Académie..... Quant à cette seconde difficulté, j'étais véritablement celui qu'elle devait le plus frapper ; mais elle ne m'a pas fait oublier cette ancienne maxime : que l'histoire, de quelque manière qu'elle soit écrite, a le privilége de se faire lire. Approuverions-nous que ceux qui ont écrit ce qui s'est passé sous les Césars nous eussent refusé cette suite de l'histoire romaine sous prétexte qu'il n'était pas aisé de trouver à *Tite-Live* un continuateur digne de lui? Trop de timidité en pareil cas viendrait plutôt d'une ridicule vanité que d'une sage et louable modestie.

« Pour moi, persuadé qu'un auteur ne doit que médiocrement consulter ses propres intérêts lorsqu'il a lieu de se flatter que le fond de son ouvrage, indépendamment de la forme, peut tourner à la gloire de sa nation et au profit des lettres, je me suis volontiers porté à recueillir ce qui regarde une Compagnie à laquelle on doit presque toute la perfection où la poésie et l'éloquence sont arrivées sous le règne de Louis le Grand. »

Plus loin il raconte la visite de *Christine*, reine de Suède :

« Traversant donc la France en 1658, elle voulut honorer l'Académie de sa présence, mais sans pompe et sans avoir donné le temps de se préparer à la recevoir d'une manière plus digne et d'elle et de l'Académie. Elle ne déclara son dessein que le matin même; ce qui fut cause que plusieurs académiciens ne purent être avertis à temps, et que ceux qui s'y trouvèrent n'eurent rien à lire où la princesse fût intéressée.

« Alors l'Académie s'assemblait chez M. le chancelier Séguier, son protecteur. La princesse, en arrivant dans la salle où l'on devait la recevoir, lui demanda tout bas de quelle sorte les académiciens seraient devant elle, ou assis, ou debout. Un d'eux, consulté par le chancelier, dit que du temps de Ronsard il se tenait une assemblée de gens de lettres à Saint-Victor, où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde était assis devant lui. On se régla là dessus; de manière que, la reine s'étant assise dans son fauteuil, tous les académiciens, sans en attendre l'ordre, s'assirent sur leurs chaises autour d'une longue table. »

On aime à lire ces pages, simplement écrites, où la physionomie de la Compagnie naissante est parfaitement dessinée, et, en même temps, où son attitude

imposante en face d'une reine nous montre que la majesté de l'intelligence ne le cédait en rien à la majesté du rang : Christine de Suède et l'Académie française se comprenaient.

L'abbé d'Olivet fut enlevé à ses collègues, dont il était le doyen d'âge et presque de réception, le 8 octobre 1768.

Son successeur immédiat ne put certainement le faire oublier, car *Étienne de Condillac* est, on peut le dire, un de ces esprits lourds et médiocres qui n'arrivent qu'à raison des circonstances où ils apparaissent à exercer sur leur siècle une influence dont l'impartiale postérité s'étonne. Ce sont de ces hommes qui, à quelque point de vue qu'ils se placent, n'embrassent jamais qu'un horizon étroit, dans lequel ils prétendent circonscrire l'univers. « Ils regardent beaucoup, a dit de Maistre, mais ils voient peu. » Toutes les facultés et toutes les connaissances humaines, selon Condillac, dérivent de la sensation, qui ne fait que se transformer dans l'âme. Mais il est évident que la sensation est un *phénomène produit* et non une *force productrice*. Cette théorie a d'ailleurs le tort de supposer que l'homme exerce isolément chacune de ses facultés, tandis que l'expérience de la vie intellectuelle en prouve l'exercice simultané. Le sensualisme tend directement au matérialisme ; il faut néanmoins reconnaître que Condillac repousse cette corrélation ; il proclame hautement l'unité et la simplicité de l'âme. Il développe son

idée dans son *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, ouvrage dont le style, dit La Harpe, est clair et pur comme les conceptions de l'auteur. Aujourd'hui on ne répéterait plus ce jugement qu'en lui donnant un sens épigrammatique, et, si l'on cite encore l'*Essai*, on ne le lit guère plus que le *Traité des Animaux*, les *Considérations sur le Commerce et le Gouvernement*, et les autres productions du disciple de Locke. Notre siècle a le mérite d'aimer la logique ; quand il s'élève au-dessus de la fange du matérialisme et de l'incrédulité il ne s'arrête point sur des pentes intermédiaires, mais il va se reposer sur les sommets lumineux du spiritualisme et de la foi.

Condillac avait cinquante-trois ans quand il fut appelé à occuper le fauteuil de l'abbé d'Olivet, et continua à se renfermer jusqu'à la fin de sa carrière dans une studieuse retraite.

Franchissons, chers lecteurs, les souvenirs de la Terreur ; laissons le malheureux *Bailly* glisser dans la boue glacée qui couvrait sous ses pas le chemin de l'échafaud, se relever avec calme et répondre à l'un de ses bourreaux, qui lui disait ironiquement : « Tu trembles, Bailly ! — Oui, mais c'est de froid. » Laissons cet académicien stoïque, ce noble vieillard recevoir le coup mortel avec la fermeté des antiques Romains, et voyons aujourd'hui assis à la place de l'abbé d'Olivet Mgr *Dupanloup*, évêque d'Orléans, né en Savoie en 1802 et naturalisé Français en 1833.

Assurément l'épiscopat français compte plusieurs membres qui pourraient figurer avec honneur dans l'Académie; mais quand, en 1854, elle ouvrit ses portes à Mgr l'évêque d'Orléans, chacun reconnut qu'à raison de ses travaux et de ses connaissances littéraires le nouveau titulaire était, parmi ses collègues, au moins un de ceux que désignaient le plus de titres. Ses *Evangiles choisis de tous les jours de l'année*, son *Christianisme présenté aux gens du monde*, ses *Eléments de Rhétorique sacrée*, ses divers *Manuels*, etc., ne sont peut-être que de savantes compilations; mais l'auteur a enrichi tous ces ouvrages de notes et de commentaires si excellents, soit pour la forme, soit pour le fond, que le public religieux et les maisons d'éducation les ont accueillis avec une faveur qui en atteste le haut mérite. Mgr Dupanloup s'était d'ailleurs acquis une brillante réputation comme orateur sacré, spécialement par les conférences qu'il avait prêchées en 1834 à Notre-Dame; quelques années après il montait, à la Sorbonne, dans la chaire d'éloquence religieuse; son cours devait y être bientôt interrompu par de jeunes fanatiques du philosophisme qui n'entendaient pas que le professeur méconnût l'inviolabilité du *roi Voltaire*.

Nommé évêque d'Orléans en 1849 et membre de l'Académie en 1854, Monseigneur Dupanloup, en même temps qu'il déployait le zèle et la charité d'un apôtre dans les fonctions de son ministère pastoral, publiait

un *Traité sur l'Education* que méditeront avec fruit ceux qui ont la noble et difficile mission d'élever la jeunesse. Cet ouvrage se distingue par l'abondance et le coloris des pensées, par l'élégance et la pureté du style, et même on y remarque plus de gravité et moins d'emphase que dans les premières productions de l'éminent écrivain.

Le 8 mai 1855 la ville d'Orléans était en émoi; les drapeaux flottaient de toutes parts au fronton de ses édifices; les cloches émues sonnaient à grande volée, comme aux jours des solennités religieuses : c'est qu'en effet c'était une solennité qui se préparait portant le double cachet des fêtes nationales et des fêtes chrétiennes : c'était l'inauguration de la statue de *Jeanne d'Arc*, surnommée la *Vierge d'Orléans*. Monseigneur Dupanloup prononça dans l'église Sainte-Croix le panégyrique de l'Ange de la France. Le sujet était digne de l'orateur.

Après avoir suivi l'héroïne sur les champs de bataille, à travers ses périls et ses triomphes, il l'accompagne jusqu'au bûcher de Rouen; là il s'écrie :

« Rien ne manquera donc à la grandeur de cette pauvre fille! Oui, elle est grande parce qu'elle souffre! Elle est grande parce qu'elle meurt pour son pays, pour la vérité et pour la justice! Elle est grande parce qu'elle n'y rencontre que le délaissement, l'ingratitude, le mensonge, l'atroce calomnie, le mal pour le bien! Elle est grande, non pas seulement parce qu'elle a un évêque pour meurtrier, des juges pour bourreaux, non pas seulement parce qu'elle a été vendue le prix d'un roi, parce que

c'est au nom d'un roi d'Angleterre qu'elle est tuée et sous les yeux d'un roi de France impassible ! — en sorte que tout serait royal dans sa mort, si tout n'y était pas abominable... — elle est grande parce que c'est une puissante action qui la tue, une puissante action qui l'abandonne ! Elle est plus grande, je ne dis pas que l'indigne évêque et que les juges, mais que tous les chevaliers et les hommes d'armes, plus grande que les rois de France et d'Angleterre, plus grande que les deux plus puissantes nations du monde, dont l'une, sauvée par elle, ne la sauve pas, dont l'autre, vaincue par elle, ne sait que la brûler vive ! Mais aussi, à mes yeux, la flamme de son bûcher est une splendeur de gloire, et son martyre une grandeur au-dessus de toutes les grandeurs !.....

« Car, il le faut entendre, dans l'humanité, depuis sa chute, il n'y a pas une seule grande chose sans la croix, au commencement ou à la fin. Non, tels que le péché nous a faits, pour être grands la prospérité ne nous suffit plus ; il y faut la douleur, l'adversité ! La vertu toujours heureuse, toujours couronnée, toujours triomphante, n'est pas le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel ; il y faut ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur ajoute à la vertu !... C'est la grande loi de l'histoire du monde. »

Oui, c'est la loi primordiale de l'histoire du monde, et elle ne pouvait être mieux interprétée que par un pareil orateur dans le domaine de l'éloquence ; dans celui de la poésie il était réservé à Soumet d'expliquer le martyre de Jeanne d'Arc au point de vue providentiel.

Mais, au milieu du labyrinthe de noms célèbres dans lequel nous portons nos pas, remontons à la naissance de la savante Compagnie, et voyons le trente-deuxième

fauteuil doctement inauguré, en 1634, par Claude-Fabre *de Vaugelas*, baron de Péroges. Longtemps regardé comme un oracle infaillible, Vaugelas est resté auteur fondamental et son nom a été consacré parmi les grammairiens.

On l'a vu employer trente années à sa *Traduction de Quinte-Curce;* c'est sur ce scrupuleux travail que Balzac porte le jugement que voici : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, celui de Vaugelas est inimitable. »

Pellisson nous dit :

« M. Voiture, qui était fort de ses amis, le raillait sur le trop de soin et le trop de temps qu'il y employait. Il lui disait qu'il n'aurait jamais achevé; que, pendant qu'il en polirait une partie, notre langue, venant à changer, l'obligerait à refaire toutes les autres : à quoi il appliquait plaisamment ce qui est dit, dans Martial, de ce barbier qui était si longtemps après une barbe qu'avant qu'il l'eût achevée elle commençait à revenir. »

Quoi qu'il en soit, Boileau appelait Vaugelas *le plus sage des écrivains ;* c'était justice, car l'esprit régulateur de l'Académie semblait personnifié en lui. Ses *Remarques sur la Langue française* peuvent toujours être consultées et même être étudiées avec fruit, et il exerça dans son temps une action très-directe, très-salutaire, sur le développement de l'esprit. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire,* dont on lui confia les ca-

hiers en même temps qu'on lui rendit une pension que lui avait fait perdre son attachement à Gaston d'Orléans. Vaugelas alla remercier le cardinal de Richelieu. « Eh bien ! Monsieur, lui dit l'éminent personnage, vous n'oublierez pas du moins dans le *Dictionnaire* le mot de pension. » L'académicien répondit avec courtoisie : « Et encore moins, Monseigneur, celui de reconnaissance. »

La mort de cet homme aimable, religieux et savant, arrivée en 1650, fut un deuil pour les lettres. Entre ce grammairien et le poëte qui occupe aujourd'hui le même fauteuil passent sept académiciens; nous les nommerons à la fin de cette étude, car nous avons hâte d'arriver du premier anneau de gloire au dernier, de Vaugelas à M. le comte *Alfred de Vigny*.

Une sensibilité délicate, une élégance aristocratique, un profond sentiment de l'idéal, des tendances fières et spiritualistes, voilà des qualités qui assurent une place distinguée dans la littérature contemporaine à un auteur dont les œuvres, relativement peu nombreuses, ne prouvent ni la stérilité ni l'impuissance, mais seulement ce respect pour le public auquel tant de plumes médiocres manquent sans scrupule, et surtout cette dignité personnelle qui maintient l'écrivain au niveau de l'homme. En effet M. Alfred de Vigny pousse si loin ses idées particulières sur l'honneur, son culte pour cette vertu orgueilleuse, qui se tient debout au milieu de *tous nos vices*, qu'il ne craint pas

de la présenter comme un point solide sur la sombre mer des erreurs et des passions humaines. Telle est la conclusion philosophique de *Servitude et Grandeur militaires*. Si elle n'est pas satisfaisante, on est heureux de reconnaître qu'au moins elle vaut infiniment mieux que la triste question *pourquoi?* et que la triste réponse *hélas!* par lesquelles l'auteur avait terminé son *Stello*, cet ouvrage où il avait posé en principe que l'homme a rarement tort et l'ordre social toujours. Antérieurement M. Alfred de Vigny avait publié son magnifique roman de *Cinq-Mars*, qui a établi sa réputation comme prosateur.

Mais le poëte est peut-être supérieur encore au prosateur. Il faut le chercher surtout dans ses premières œuvres, quand, plus jeune, il savait s'isoler assez de la vie militaire, où l'avaient jeté, à seize ans, des traditions de famille, pour composer : *Moïse, Eloa, le Trappiste*, *Dolorida*, et les autres morceaux qu'il a publiés sous le titre de *Poëmes antiques et modernes*.

Eloa, son chef-d'œuvre, est une sœur des anges, que Dieu créa, dit le poëte, d'une des larmes que le Sauveur versa sur la mort de Lazare avant de le ressusciter. Entraînée par le désir de visiter les sphères inférieures, cette vierge imprudente ose quitter les cieux et s'aventurer dans des régions ténébreuses où Satan la séduit. Mais, avant de la perdre et de se faire connaître, Satan lui-même semble retrouver un instant le remords, et c'est alors qu'il s'écrie :

« Triste amour du péché! sombres désirs du mal!
De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu,
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
Et de moi-même à moi si grande est la distance
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence.
Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.
Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes?
Quand j'allais, le premier de ces anges modestes,
Prier à deux genoux devant l'antique loi
Et ne pensais jamais au delà de la foi?
L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête,
Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
Je souriais, j'étais..... J'aurais peut-être aimé! »
Le tentateur lui-même était presque charmé;
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains! »

Assurément c'est là de la belle et grande inspiration! « Ces poëmes, a dit M. Sainte-Beuve, assignent à la noble muse du poëte des traits qui sont ceux d'une immortelle. » La France est de l'avis du critique. Nommons encore, parmi les œuvres dramatiques de M. de Vigny, *la Maréchale d'Ancre*, *Quitte*

pour la peur, et ce *Chatterton* dont tout le monde connaît le succès.

RÉCAPITULATION.

Boissat. 1634. — Furetière. 1662. — La Chapelle. 1688. — L'abbé d'Olivet. 1723. — Condillac. 1768. — Tressan. 1781. — Bailly. 1784. — Sieyès. 1803. — Le duc de Richelieu. 1816. — Dacier. 1822. — Tissot. 1813. — Mgr Dupanloup. 1854.

Vaugelas. 1634. — Scudéry. 1650. — Dangeau. — 1668. Le maréchal de Richelieu. 1720. — Le duc d'Harcourt. 1788. — Lucien Bonaparte. 1803. — Auger. 1816. — Etienne. 1829. — M. le comte de Vigny. 1846.

TRENTE-TROISIÈME FAUTEUIL

VOITURE. — VOLTAIRE. — DUCIS.

Une des célébrités de l'hôtel Rambouillet, *Vincent Voiture*, né à Amiens en 1598, nous paraît avoir eu trop d'esprit, à l'époque où le bel-esprit était à la mode, pour en avoir encore aujourd'hui. Le penchant qu'il avait pour les poëtes espagnols et italiens de second ordre lui gâta le goût ; il tomba dans un excès d'affectation qui détruisit presque complétement la finesse de ses pensées, naturellement délicates, mais sans profondeur ; néanmoins il ne mérite pas plus le dédain dans lequel sa mémoire est tombée qu'il ne mérita les adulations de ses contemporains. Citons quelques vers de ses épîtres au *Grand Condé :*

« . . . .
C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins;
Dès qu'elle vous sera ravie,

Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce respect, cette déférence,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort;
Et, seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu... quand il est mort.
. . . . »

Pellisson nous dit de Voiture :

« Bien qu'il n'eût jamais rien fait imprimer, il était en grande réputation, non-seulement en France, mais encore dans les pays étrangers, pour la beauté de son esprit. L'académie des Humoristes de Rome lui envoya des lettres d'académicien. Ses œuvres ont été publiées après sa mort en un seul volume, qui a été reçu du public avec tant d'approbation qu'il en a fallu faire deux éditions en six mois. Sa prose est ce qu'il y a de plus châtié et de plus exact ; elle a un certain air de galanterie qui ne se trouve point ailleurs, et quelque chose de si naturel et de si fin tout ensemble que la lecture en est infiniment agréable. Ses vers ne sont peut-être guère moins beaux, encore qu'ils soient plus négligés. » Son bagage poétique se compose d'élégies, d'épîtres, de chansons et de sonnets ; le plus fameux de tous est celui qui a pour titre *Uranie*. On connaît la querelle qui s'éleva

à ce propos entre Voiture et Benserade. Heureux temps où la cour et la ville n'étaient occupées que de deux sonnets!

Voiture mourut en 1648; il faisait partie de l'Académie française depuis sa fondation, et, comme il était extrêmement cher à ses collègues, l'Académie porta son deuil, honneur qu'elle n'a depuis accordé à aucun de ses membres, pas même aux plus grands et aux plus fameux... pas même à *Voltaire*, assis triomphalement, durant trente-cinq ans, sur le fauteuil de Voiture.

« Jeunes ou vieux, nous n'avons qu'un moment, « et ce moment si court à quoi est-il employé? « J'ai perdu le temps de mon existence à composer « un énorme fatras dont la moitié n'aurait jamais « dû voir le jour. » Tel est le jugement que Voltaire lui-même a prononcé sur ses œuvres dans une de ses lettres à Palissot. Il serait singulier que ses admirateurs nous défendissent de nous y conformer, surtout quand on entend J.-J. Rousseau s'écrier: « Ce malheureux a perdu ma patrie! » et les philosophes témoins de la révolution française dire : « C'est lui qui a fait tout ce que nous voyons. » Voilà donc le rôle social d'un homme qui a abusé du génie pour attaquer ou altérer toutes les vérités, méconnaître ou flétrir toutes les gloires, et rehausser les erreurs ou les blasphèmes sous lesquels il prétendait *écraser l'infâme*, c'est-à-dire le christianisme. Mais nous

devons borner ici notre tâche à quelques indications et appréciations littéraires, accompagnées de quelques détails biographiques.

François-Marie Arouet de Voltaire naquit à Châtenay, près Paris, le 20 février 1694. Dès son enfance il manifesta une aptitude extraordinaire pour presque toutes les branches des connaissances humaines, et aussi les sentiments qui faisaient prédire au P. Lejay, l'un de ses maîtres, qu'il serait le porte-enseigne de l'incrédulité en France. A peine sorti du collége il se fit jeter à la Bastille et en sortit avec son *Œdipe,* dont le succès n'empêcha point la chute de diverses pièces qu'il fit jouer ensuite. En 1724 il se rendit en Hollande et s'attira l'inimitié de J.-B. Rousseau en lui disant que son *Ode à la Postérité* n'arriverait point à son adresse; puis il rentra en France, se fit enfermer de nouveau, obtint sa liberté et passa en Angleterre, où il composa ses tragédies de *Brutus* et de *la Mort de César*. A la même époque ses amis de Londres couvrirent les frais d'impression de *la Henriade*, ce poëme plein de beaux vers, de morceaux admirables même, mais conçu dans des proportions trop mesquines pour qu'on puisse le considérer comme une épopée. Voltaire n'était point fait pour comprendre Shakespeare; il puisa néanmoins dans l'*Othello* du poëte anglais l'idée de *Zaïre,* une de ses meilleures tragédies. « Je tâche-« rai, avait-il dit, de mettre dans cet ouvrage tout ce « que la religion chrétienne semble avoir de plus

« pathétique et de plus intéressant. » Et en effet, remarque Chateaubriand, l'antiquité ne présente rien de comparable à la scène merveilleuse où le vieux Lusignan cherche à ramener sa fille à la religion de ses pères.

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas ! vous, ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi, qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! O crime ! ô justes cieux !

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper ; sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi !
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire !
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire !
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants !
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux !... C'est ton père, c'est moi,
C'est sa seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;

C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres!
Tout annonce le Dieu qu'ont servi tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie!
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire!

Quel dommage, répéterons-nous avec le chantre des *Martyrs*, après avoir relu ces vers, que son incrédulité ait empêché Voltaire d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature!

Dans la tragédie de *Brutus* on retrouve le souffle large du vieux Corneille.

TITUS.

. . . .

Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,

D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins : Mon fils, Brutus ne te hait pas!
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire :
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!...
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner,
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage.
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Avant de faire jouer *Zaïre* Voltaire avait publié, à son retour en France, l'*Histoire de Charles XII*, chef-d'œuvre de narration historique, et ses *Lettres philosophiques*, que le Parlement avait dû condamner. Puis vinrent *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, etc., monuments durables par lesquels Voltaire sut se rapprocher de Corneille et de Racine, en les surpassant plus d'une fois par la chaleur de la verve et par l'élégante souplesse du style. Nous ne parlons point de l'échafaud d'ignominie sur lequel il osa traîner *Jeanne d'Arc*, l'héroïne de la France.

Avant d'entrer à l'Académie, en 1746, il avait aussi donné au théâtre plusieurs comédies, dont quelques-unes avaient réussi ; mais son genre de comique, quand il en a, est plutôt un comique de mots et d'expressions qu'un comique de situations et de caractères : ce n'est pas celui des maîtres. Comme poëte il n'acquit son incontestable supériorité que par ses pièces fugitives. Après avoir joui quelque temps des faveurs du roi de Prusse, tout en l'appelant, dans son poëme de *la Loi naturelle* :

« Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur ! »

Voltaire revint en France avec de nouvelles tragédies, des romans, des contes, etc., que nous ne saurions énumérer. Il publia aussi *le Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les Mœurs des nations*. Le premier de ces ouvrages est, selon M. Villemain, le plus beau titre de Voltaire comme historien ; on pourrait dire pourtant qu'il s'y montre plutôt panégyriste, qu'il y déploie, il est vrai, cette finesse gracieuse et spirituelle, ce naturel soutenu, cette clarté limpide qui distinguent sa prose, mais que ses réflexions manquent de profondeur et son plan de grandeur et d'unité. Quant à l'*Essai sur les Mœurs*, on reconnaît presque à chaque chapitre que les passions irréligieuses de l'auteur le jettent en même temps dans la mauvaise foi et le mauvais goût.

Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie

dans sa résidence de Ferney, d'où il exerçait sur les esprits une dictature absolue qui devait logiquement les conduire aux excès de la Révolution. Lorsqu'il réapparut à Paris, en 1777, ses fanatiques adulateurs lui décernèrent des ovations telles qu'elles achevèrent d'épuiser ses forces. Il s'éteignit douloureusement, accablé d'années et de gloire, et, peut-être, de remords, il s'éteignit comme un flambeau dont la brillante clarté avait servi non à éclairer le monde, mais à l'incendier. C'était le 30 mai 1778.

Par un contraste frappant *Ducis* est appelé à remplacer Voltaire au fauteuil illustre, et l'infortuné Louis XVI, en apprenant cette nomination, s'écrie : « Il y aura donc un chrétien dans l'Académie ! »

Nous voudrions, pour justifier ces royales paroles, pénétrer à loisir dans ce sanctuaire de la famille où le citoyen indépendant, le fils tendre et dévoué, l'ami fidèle, le chrétien convaincu dominent le poëte de toute leur hauteur morale et se montrent à nos regards sous des traits si sympathiques ! Notre cadre ne nous permet que ce simple hommage à son noble caractère et quelques mots sur ses œuvres, après la citation suivante :

IMPRÉCATIONS D'OEDIPE.

Toi, va-t'en, scélérat ! ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite.

J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière, à tes regards perfides,
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant, que ta main doit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace, en tombant, que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu! tu peux partir... Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils!

Dans les œuvres tragiques de Ducis le sentiment religieux, a dit Campenon, se mêle presque toujours aux sentiments humains, et donne à ses pensées je ne sais quoi de noble et de solennel. Il s'y joint de l'énergie et du pathétique, surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer les joies ou les douleurs du foyer domestique. Là est le triomphe de cet auteur, trop oublié de nos jours et qui ne mérite pas de l'être. Cependant on lui reproche, avec raison, de n'avoir pas osé davantage dans ses imitations du grand poëte anglais; le génie de *Shakespeare* avait besoin de trouver un autre interprète; en effet M. Emile Deschamps a prouvé victorieusement, dans son *Macbeth*, que de nouvelles hardiesses pouvaient être plus heureuses que téméraires.

Hamlet parut en 1769, *Roméo et Juliette* en 1772,

Œdipe chez Admète en 1778, *le Roi Léar* en 1783, *Macbeth* en 1784, *Jean-sans-Terre* en 1787, *Othello* en 1792, et enfin *Abufar*, la seule pièce originale de Ducis, en 1795. Toutes ces œuvres furent couronnées du plus grand succès. Les frissons de terreur, les tressaillements de pitié, les émotions mélancoliques qu'on éprouve tour à tour, rien qu'en les lisant, attestent chez l'auteur une séve poétique plus réelle et plus puissante que celle de certains faiseurs de drames modernes.

Indépendamment de ses tragédies Ducis a laissé des poésies diverses où son talent se révèle sous un aspect nouveau. L'ordre y manque généralement, mais il est rare que la grâce et la simplicité en excluent la force et la richesse; on voit que, quand le voyageur se met en route, il ne sait pas tous les chemins par où il doit passer; mais il marche toujours, et l'on suit volontiers un pareil guide. *Le Banquet de l'Amitié* est une pièce remarquable, ainsi que plusieurs de ses *Épîtres*.

Il y avait dans le caractère de Ducis harmonie et naïveté, comme dans son regard douceur et énergie. La simplicité extrême de ses goûts le mettait au-dessus des richesses, et parce qu'il n'avait jamais connu l'ambition il n'avait jamais connu la crainte ni la flatterie.

Versailles, qui l'avait vu naître en 1733, le vit mourir en 1816, emportant dans son modeste tombeau l'admiration de plusieurs et l'estime de tous.

L'héritage académique de Ducis passa au second défenseur de Louis XVI, au comte *de Sèze ;* puis de ce noble vieillard, dont la mémoire sera toujours chère à la France, le fauteuil vénérable fut transmis à M. le baron *de Barante* et put croire n'avoir pas changé de maître.

Le *Tableau de la Littérature française au XVIIIe siècle* plaça M. de Barante au premier rang ; il ne devait pas en descendre. « L'auteur de ce *Tableau*, a dit Mme de Staël, est peut-être le premier qui ait pris les couleurs d'un nouveau siècle. » La plume du jeune critique, — car il était fort jeune en 1809, — ne devait rien perdre de son coloris ni de sa vigueur, tout en s'enrichissant chaque jour d'idées nouvelles, de jugements consciencieux, enfin de cette éloquence sévère et entraînante qui naît toujours des dispositions morales et religieuses de l'écrivain impartial.

L'*Histoire de la Convention* parut en 1852; mais le chef-d'œuvre de M. de Barante, l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, avait été publiée dès 1827. Cet ouvrage obtint un immense et légitime succès qui ouvrit à l'illustre historien les portes du sanctuaire des lettres en 1828.

RÉCAPITULATION.

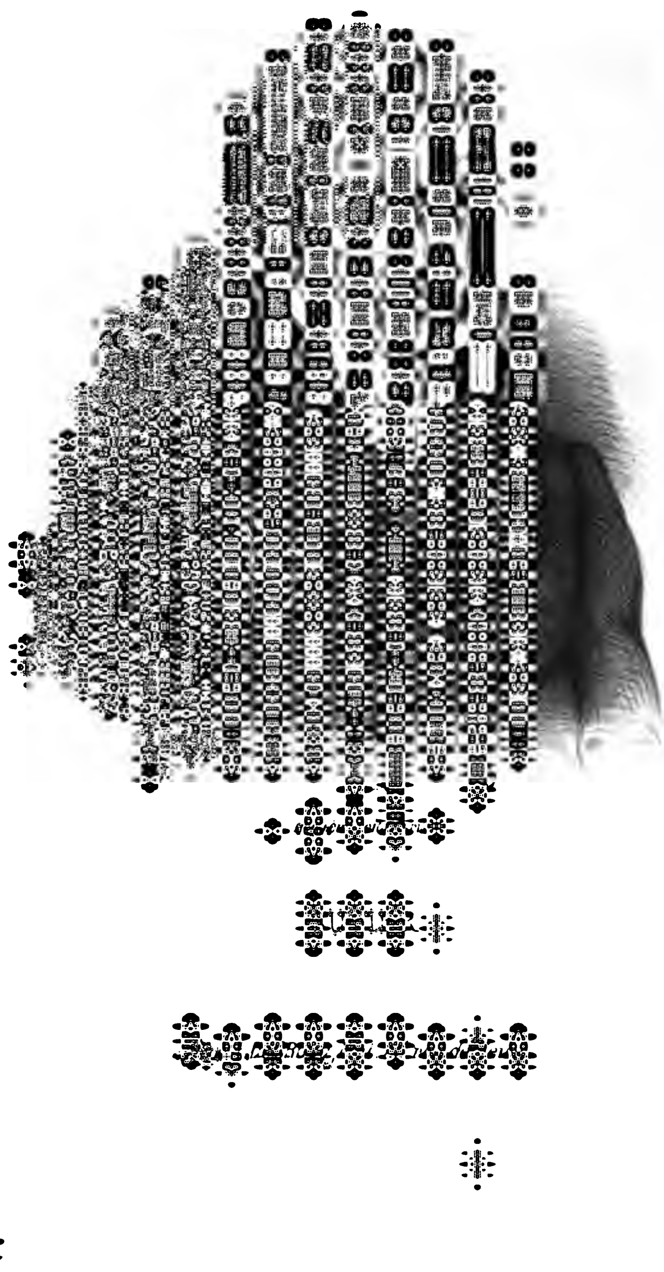
Voiture. 1634. — Mézeray. 1649. — Barbier d'Aucour. 1683. — Clermont-Tonnerre. 1694. — Malézieu. 1701. — Bouhier. 1727. — Voltaire. 1746. — Ducis. 1779. — De Sèze. 1816. — M. le baron de Barante. 1828.









TRENTE-QUATRIÈME ET TRENTE-CINQUIÈME
FAUTEUILS

SICARD. — FRAYSSINOUS. — CUVIER.

Deux noms vénérables s'offrent à nos regards, avec celui d'un des rois de la science : *Sicard, Frayssinous*, et l'immortel *Cuvier*. Mais l'immortalité n'appartient pas seulement de droit au génie, elle appartient encore, elle appartient surtout à la vertu. Les Vincent de Paul, les Belzunce, les de l'Épée que sont-ils, sinon des héros de la charité ? Eh bien ! l'abbé *Sicard* se place immédiatement à côté de l'abbé de l'Épée, ce bienfaiteur de l'humanité ! Puisant leurs inspirations à la même source, ces deux hommes ont fait de grandes et utiles choses, et la grandeur de leurs bienfaits a donné la grandeur à leur mémoire ; car il ne faut pas croire que Dieu se laisse vaincre en générosité et qu'il ne sache

pas, tôt ou tard, rendre au centuple à ses serviteurs ce qu'ils ont entrepris pour sa gloire.

Quatre-vingts ans de labeurs, dont soixante passés dans l'état ecclésiastique et dans l'enseignement des sourds et muets, telle est la vie de l'abbé Sicard. Après avoir donné des preuves de son zèle dans différentes villes de France, il fut appelé à Paris pour remplacer l'abbé de l'Épée. C'était un honneur certainement ; mais, loin de l'envisager de la sorte, il n'y vit qu'une nouvelle obligation de redoubler d'efforts dans l'exercice de ses imposantes fonctions. Son prédécesseur avait tracé la route; il la suivit fidèlement, tout en apportant chaque jour quelque amélioration, quelque perfectionnement à la méthode de l'illustre maître.

Qui le croirait? Sicard ne fut pas épargné au milieu de la tourmente révolutionnaire; la prison s'ouvrit pour lui en août 1792, et dans cette Abbaye, qui comptait déjà tant de victimes, il allait être massacré avec ses compagnons sans le dévouement du généreux Monnot. « Passez sur mon corps, s'écria celui-ci, pour aller jusqu'à lui ! C'est l'abbé Sicard, un des hommes les plus utiles à son pays ! » Et de sa robuste poitrine Monnot faisait un rempart entre la victime et les bourreaux; les bourreaux s'arrêtèrent, subjugués à la fois par l'intrépidité de la défense et par la majesté du malheur. Sicard était sauvé !

On raconte que peu de temps après il put reprendre

ses fonctions auprès de ses élèves, qui avaient adressé une pétition à l'Assemblée nationale pour redemander leur père et leur maître, avec cette éloquence touchante que sait inspirer l'infortune. Certes, à l'exemple du divin Modèle, il était vrai, en un sens, que le digne prêtre avait fait entendre les sourds et parler les muets!...

On doit à Sicard les *Éléments de Grammaire générale*, le *Cours d'Instruction d'un sourd et muet*, et différents autres livres sur sa méthode d'enseignement traduits dans toutes les langues. Ses talents et ses mérites lui ouvrirent la porte de l'Académie en 1803. En 1805 il reçut le pape Pie VII dans son établissement, et le souverain pontife voulut bénir lui-même la chapelle de cette maison. L'empereur Alexandre conféra au modeste bienfaiteur de l'enfance l'ordre de Sainte-Anne de Russie, et la reine de Suède, celui de Wasa. Plus tard Louis XVIII le nomma membre de la Légion d'honneur, administrateur des Quinze-Vingts et de l'Institut des Jeunes Aveugles, enfin chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Tant de titres étaient bien dus à celui qui, ne reculant devant aucune infortune, semblait être le protecteur né de tous les disgraciés de la nature, à celui qui devenait pour eux un second père en les initiant à la vie de l'esprit dont la privation de quelques sens les avait exclus.

Chénier a dit de l'abbé Sicard :

« Il connaît la meilleure manière d'enseigner. En composant sa *Grammaire* il s'est occupé de ses élèves et des enfants. C'est pour cela qu'il a fait succéder à ses chapitres des leçons dialoguées par demandes et par réponses, et qu'il développe dans chaque leçon ce qu'il vient de développer dans chaque chapitre. C'est encore pour cela qu'il s'adresse quelquefois aux sages instituteurs et aux mères sensibles, et qu'il se livre à des digressions morales qui lui font beaucoup d'honneur sous des rapports étrangers à la grammaire. Il est accoutumé d'ailleurs à parler longtemps, puisqu'il est obligé de parler seul, et l'on sent qu'il écrit comme il parle. Aussi ne fait-il pas difficulté de fondre en entier, dans son ouvrage, les leçons qu'il improvisait aux écoles normales quand il y professait l'art de la parole ; mais l'abondance de son style est estimable en ce qu'elle convient aux jeunes esprits, qu'une extrême attention fatigue. »

Le fauteuil de l'abbé Sicard passa en 1822 à Denis *Frayssinous*, comte, pair de France, grand-maître de l'Université et ministre des cultes.

Il y a dans chaque siècle des personnages qui, sans marquer leur carrière d'une empreinte profonde, ont rendu assez de services pour que leurs contemporains ne laissent point leur mémoire tomber trop tôt dans l'oubli auquel sont destinées, hélas ! les choses humaines. Tel est, ce nous semble, l'évêque d'Hermopolis, qu'un village de l'Aveyron vit naître en 1765.

De 1801 à 1809 il prêcha dans l'église des Carmes, puis dans celle de Saint-Sulpice, des *Conférences* qui eurent à cette époque beaucoup de retentissement et déterminèrent de nombreuses conversions. Sans doute elles ne se distinguent point par l'abondance des idées, la grandeur des images, la puissance du style, qu'on trouve chez les plus illustres orateurs de la chaire chrétienne; mais elles se recommandent par une élocution correcte et élégante, par la modération du langage, par la clarté de l'exposition et même par la vigueur de la dialectique. Après tout, ce ne sont point là de minces mérites, et assez de prédicateurs plus ou moins célèbres pourraient s'en contenter. En 1818 Frayssinous publia son livre sur les *Vrais Principes de l'Église gallicane*, dans lequel il déploie les mêmes qualités pour la défense d'une cause aujourd'hui abandonnée par l'épiscopat français.

La Restauration l'éleva peu à peu aux plus hautes charges de l'Etat. Il était à son apogée lorsque la révolution de 1830 lui fit prendre le chemin de l'exil à la suite de Charles X. Dès lors il se consacra tout entier à l'éducation du duc de Bordeaux, et quand sa mission fut terminée il rentra en France pour y vivre dans la retraite.

Ses *Conférences*, supérieures, dit le cardinal Maury, à toutes celles qui avaient eu lieu depuis la Révolution, ses Conférences resteront, quoique dépassées de beaucoup par celles de nos grands orateurs

contemporains, les Pères Lacordaire, Félix et Gratry.

L'évêque d'Hermopolis fut enlevé à l'Eglise et aux lettres le 12 décembre 1851. M. le duc Pasquier est son successeur à l'Académie française.

Sur le trente-cinquième fauteuil brille au-dessus de tous *Georges-Léopold Cuvier*, ce prince de la science.

Né à Montbéliard en 1769, *Cuvier* est sans contredit l'un des plus illustres savants dont se glorifie la France. Mais à quel titre le voyons-nous figurer parmi les Quarante? Charles Nodier va nous l'apprendre.

« Juge de la parole, dit-il, juge de la parole, cette magnifique puissance qui est aussi une des belles créations de Dieu, l'Académie honora en Cuvier la faculté d'exprimer avec une élégante correction, et souvent avec une éloquente énergie, les idées et les détails qui semblent le moins se prêter aux combinaisons du style et aux ornements du langage. Elle avait admiré en lui, avec l'Europe entière, l'homme de savoir et de génie qui donnait un autre univers à la pensée. Elle s'associa l'écrivain qui assouplissait notre langue à ces notions nouvelles, sans l'appauvrir d'un faux luxe, comme l'aurait fait la médiocrité, si la médiocrité découvrait quelque chose. Cette double illustration du savant et de l'écrivain n'a jamais été fort commune dans nos fastes littéraires. C'est que le privilége de rendre sensibles à toutes les intelligences les conceptions d'une intelligence élevée, comme Cuvier l'a fait dans ses ouvrages techniques; c'est que la propriété de raconter des

faits vulgaires avec un charme entraînant et d'exposer des théories sévères et profondes avec une lumineuse simplicité, comme Cuvier l'a fait dans ses excellents *Éloges académiques ;* c'est que l'alliance du talent qui embrasse une méthode avec puissance, et du talent qui la développe avec les grâces vigoureuses d'un bon style, ne se trouve que chez ces esprits d'élite qui comprennent leur pensée dans tous ses éléments, qui la possèdent dans toute son étendue, qui la suivent dans toutes ses applications, et qui l'épanchent, comme ils l'ont reçue, avec ordre et avec clarté. Bien concevoir et bien juger, dit le plus sage des poëtes anciens, c'est l'art même de bien écrire. Descartes, Leibniz, Malebranche, Buffon, Laplace, Cuvier sont les modèles du langage comme les maîtres de la science. »

Il est impossible de rendre un plus bel hommage aux qualités du style dont l'éminent naturaliste parvint à revêtir tous les sujets qu'il traita dans ses ouvrages, ouvrages qui s'élèvent à trente volumes. Nous mentionnerons seulement le *Tableau élémentaire d'Histoire naturelle des animaux ;* l'*Anatomie comparée ;* le *Discours sur les Révolutions du globe ;* les *Éloges académiques ;* le *Règne animal distribué d'après son organisation ;* les *Recherches sur les Ossements fossiles*. C'est dans ce dernier livre que Cuvier, assistant, semble-t-il, par l'intuition de son génie, aux grands spectacles de la nature antédiluvienne, décrit un monde tout entier enseveli sous le nôtre avec ses habitants ; il l'ex-

22

ploite comme une mine féconde, y ramasse d'une main les débris informes d'animaux disparus, et de l'autre les reconstruit dans leurs proportions gigantesques ; sonde les profondeurs du globe pour en supputer l'âge, et donne à la véracité des récits bibliques le plus magnifique témoignage en disant : « De toutes les cosmogonies celle de *Moïse* est la seule qui soit conforme à la nature. » Il y a loin de ces idées aux systèmes absurdes enfantés par la fausse science des Dupuis, des Volney et d'autres trop nombreux. Dans l'histoire naturelle Cuvier effectua, en ce qui concerne la zoologie, une véritable révolution en substituant aux anciennes divisions arbitraires du règne animal une méthode de classification logique, appuyée sur l'observation exacte et la comparaison rigoureuse des faits. Aussi tous les gouvernements qui se succédèrent en France se plurent-ils à récompenser par toutes sortes de titres et de distinctions l'homme qui avait honoré son pays par des travaux si profonds et des découvertes si magnifiques. Cuvier mourut à soixante-trois ans. Mais non, il ne mourut pas ! il prit seulement sa place définitive parmi les hommes immortels. A ces hommes on doit assigner un rang à part, comme, dans l'ordonnance générale des sphères, à ces corps lumineux qui président aux évolutions du système planétaire, et brillent d'un tout autre éclat que les constellations secondaires dont est parsemé le firmament.

RÉCAPITULATION.

Laugier de Porchères. 1634. — Chaumont. 1654. — Cousin. 1697. — Mimeure. 1707. — Gédoyn. 1719. — Bernis. 1744. — L'abbé Sicard. 1803. — Frayssinous. 1822. — M. le duc Pasquier. 1842.

Habert de Montmor. 1634. — Lavau. 1679. — Caumartin. 1694. — Montcrif. 1733. — Roquelaure. 1770. — Cuvier. 1818. — M. Dupin. 1832.

TRENTE-SIXIÈME FAUTEUIL

THOMAS. — BONALD. — ANCELOT.

Martin de La Chambre, conseiller du roi et son médecin ordinaire, inaugure le trente-sixième fauteuil en 1634 ; l'éloquence, l'honneur, la philosophie et les lettres y prennent place avec lui. On a de cet académicien un *Traité de la connaissance des Animaux*, des *Etudes sur le caractère des Passions*, et un livre sur le *Système de l'Ame*, qui ne manque pas de profondeur. Louis XIV estimait fort ses talents, surtout son habileté à juger le caractère des gens d'après leur physionomie ; aussi La Chambre a-t-il pu écrire au grand roi, sans trop de présomption : « Si je meurs avant Votre Majesté elle court risque de faire à l'avenir beaucoup de mauvais choix. » Il mourut en 1669, et l'on a remarqué que les événements postérieurs avaient justifié cet oracle.

Si du XVII[e] siècle nous passons au XVIII[e], nous apercevons à la place de ce philosophe un autre philosophe de qui l'on disait : « Il a pensé comme Platon et vécu comme Aristide. » Double éloge que peu d'hommes, même des meilleurs, savent mériter ! Le XVIII[e] siècle, on l'a dit souvent, ne possédait point le sentiment vrai des mâles beautés des littératures anciennes. *Antoine-Léonard Thomas* est un des rares écrivains de son temps qui du moins travailla à en faire renaître le goût. A vingt-quatre ans il avait osé réfuter Voltaire : — il fallait du courage, et c'est là où se montre l'âme du jeune Aristide ! — Il avait osé réfuter Voltaire en publiant les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle;* c'est donc peut-être par rancune que le poëte donna plus tard la qualification, plus maligne que spirituelle, de *gali-thomas* à la manière un peu emphatique de son adversaire. Un juge impartial, M. Villemain, a dit : « Thomas appliquait à l'étude des lettres une imagination forte, quoique dépourvue de création et de variété, un talent de style cultivé par le travail le plus opiniâtre, un goût qui manquait un peu de délicatesse et de naturel, une âme plus élevée que sensible, et dont l'enthousiasme ressemblait à l'exagération. Qu'un rayon de plus, qu'un rayon du feu sacré fût descendu sur cette âme généreuse, il eût été grand orateur. » C'est bien l'opinion qu'on ne saurait s'empêcher d'adopter en lisant les *Eloges*, l'*Essai sur les Eloges*, l'*Essai sur les*

Femmes et les autres productions de notre académicien. On retrouve les mêmes défauts et les mêmes qualités dans sa *Pétréide* et ses autres poëmes.

Comme homme privé Thomas mérite qu'on signale l'admirable piété filiale dont il entoura constamment sa mère, la généreuse sympathie que rencontrèrent en lui Malfilâtre et bien d'autres écrivains, enfin le dévouement sincère qu'il ne cessa de témoigner à ses amis. Ducis était de ce nombre ; les bras de cet homme vertueux le soutinrent durant les dernières souffrances. Il s'éteignit à Lyon, le 17 septembre 1785.

Le comte *de Guibert* et Régis *de Cambacérès*, duc de Parme, prince et archichancelier de l'Empire, séparent Thomas du vicomte *de Bonald.*

Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald nous apparaît ici sous les traits vénérables d'un de ces hommes antiques dont le type, s'il n'est pas perdu, devient de plus en plus rare. Comme eux il fournit une longue carrière, sans s'écarter jamais des voies de l'homme de bien, du véritable sage, du philosophe chrétien ; noble caractère et noble intelligence, il a doublement droit à l'estime, à la sympathie, peut-être même à l'admiration de la postérité.

Né à Milhau le 2 octobre 1754, il commença ses études à Paris et les termina au collége des Oratoriens, à Juilly. Pressentant dès les premiers jours de la Révolution les calamités qu'elle attirerait sur la France,

il s'en exila de bonne heure et alla se fixer à Heidelberg pour s'y consacrer à l'éducation de ses fils. Là les grands événements qu'il suivait de loin furent, ainsi que l'a déjà dit de Maistre, comme les coups de foudre qui allumèrent son génie. Il débuta par sa *Théorie du Pouvoir politique et religieux*, ouvrage dans lequel on voit se dégager les idées principales qu'il devait développer plus tard.

Quand il revint en France Bonald publia d'abord son traité *sur le Divorce*, puis son *Essai analytique sur les Lois naturelles de l'ordre social*, base sur laquelle il éleva ensuite le vaste monument connu sous le nom de *Législation primitive*. Certes c'étaient là des titres suffisants pour que l'auteur figurât un des premiers sur la liste des académiciens lorsque la docte Compagnie fut reconstituée en 1816; mais il ne cessa d'y en ajouter de nouveaux : comme orateur, à la chambre des Députés; comme publiciste, dans les journaux et les Revues du temps; comme philosophe, dans tous ses écrits, et notamment dans ses *Recherches sur les premiers objets des Connaissances morales*. « Jusque dans les dernières années de sa verte vieillesse, dit avec raison M. Nettement, il conserva de beaux restes de la force et de la gravité de sa puissante virilité. »

De Bonald brille par une logique sévère dans les questions les plus abstraites de la métaphysique, en même temps que par un style pur, correct, ferme sans rudesse, sobre d'ornements sans monotonie, et souvent

semblable par sa haute majesté à celui des grands écrivains du grand siècle.

Citons, presque au hasard, dans ses *Pensées* :

« C'est par l'état social des femmes qu'on peut toujours déterminer l'état politique d'une société. »

« Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par des honnêtes gens, voilà les révolutions. »

« Un déiste est un homme qui, dans sa courte existence, n'a pas eu le temps de devenir athée. »

« Le bonheur est vulgaire et familier ; il n'y a de noble que le malheur ; le beau idéal serait donc la plus haute vertu et la plus utile aux hommes, payée de leur part par la plus injuste et la plus cruelle persécution... Le sublime de cette situation a été *réalisé* dans la personne du Fondateur du christianisme, et c'est une preuve philosophique de sa divinité, que Platon lui-même a entrevue. »

« L'homme a dû penser sa parole avant de parler sa pensée. »

« Il n'y a pas une seule vérité morale qui n'ait été défigurée ou méconnue par les philosophes du dernier siècle, et la preuve en est évidente, puisque le siècle des lumières a été suivi du siècle des malheurs. »

« Les premiers temps du christianisme ont vu le prodige de son établissement ; nous voyons le prodige plus étonnant peut-être de sa conservation. »

« *Il faut marcher avec son siècle,* disent les hommes qui pren-

nent pour un siècle les courts moments où ils ont vécu. Mais, depuis Tacite, on appelle esprit du siècle tous les désordres qui y dominent. Ce n'est pas avec un siècle, c'est avec tous les siècles qu'il faut marcher. »

« L'homme est une intelligence servie par des organes. »

« Maintenant, a dit Briffaut, si nous nous séparons du *philosophe*, de l'homme public, pour vivre familièrement avec l'homme privé, sous quel aimable et gracieux aspect il vient se présenter à nous ! Quelle simplicité dans ses manières ! quel charme dans son langage ! Jamais on ne mit tant d'esprit en communauté avec tant de raison ; jamais l'accent de la bonté ne tempéra mieux ce qu'il y a toujours d'austère dans la parole du génie. »

Pourquoi des hommes si grands et si doux quittent-ils la terre ?... C'est là le secret du Dieu qui les donne et les reprend !...

En 1841 *François-Arsène Ancelot* remplaçait de Bonald sur le fauteuil académique, si toutefois le talent peut remplacer le génie. Ce jeune poëte dut, ainsi que tant d'autres, emprisonner quelque temps sa muse naissante dans l'étroite enceinte d'un bureau ; elle ne tarda point à s'en échapper, et le fruit de son émancipation fut une tragédie intitulée *Louis IX*. Ancelot ne resta pas au-dessous de ce sujet, si éminemment national et chrétien ; le succès fut complet. *Le Maire du palais*, *Fiesque*, *Marie de Brabant*, *Olga*, *Maria Padilla* suivirent *Louis IX*, sans obtenir

des marques de sympathie aussi chaleureuses ; l'auteur y faisait preuve encore d'un talent réel ; mais, après 1830, on le vit descendre, suivant les expressions de Briffaut, des hauteurs des premiers théâtres pour faire de nombreuses excursions sur les théâtres secondaires, où il sut conquérir une belle place par des productions que conserve le répertoire comique moderne. On trouve dans les œuvres complètes de ce poëte des *Nouvelles* très-spirituellement écrites; elles ont seulement aujourd'hui le tort d'être d'hier.

Ancelot fut enlevé à ses amis et à ses collègues le 7 septembre 1854. Son héritage académique est échu à M. *Legouvé.*

RÉCAPITULATION.

La Chambre. 1635. —Régnier-Desmarais. 1670. —La Monnoye. 1713. — La Rivière. 1728. — Hardoin. 1730. —Thomas. 1766. — Guibert. 1786. — Cambacérès. 1795. —Bonald. 1816. — Ancelot. 1841. — M. Legouvé. 1855.

TRENTE-SEPTIÈME FAUTEUIL

SÉGUIER. — BOILEAU. — BUFFON. — SALVANDY.

Pierre III Séguier partage avec le cardinal de Richelieu la gloire d'avoir porté le titre de protecteur de l'Académie française, titre dont Louis XIV revendiqua l'héritage pour lui et pour ses successeurs, et qui devint, dit Portalis, un des plus beaux ornements de la couronne. La maison du noble académicien servit durant trente ans de berceau à la Compagnie naissante; là se tinrent les séances littéraires les plus intéressantes, soit par les membres qui les composaient, soit par les personnages de haut rang qui briguaient la faveur d'y assister. L'une de ces séances fut honorée de la présence de la reine de Suède, de cette savante *Christine* qui, presque à la fleur de l'âge, préféra un loisir philosophique aux embarras de la royauté. D'Olivet ajoute :

« Avant de quitter la couronne, elle avait envoyé son portrait à l'Académie. On eut l'honneur de l'en remercier, et voici sa réponse, dont l'original est heureusement venu jusqu'à nous :—*Messieurs*, comme j'ai su que vous désiriez mon portrait, j'ai commandé qu'on vous le donnât; et ce présent est doublement reconnu, et par la manière dont vous l'avez reçu, et par les éloquentes paroles que vous avez employées à m'en rendre grâces. J'ai toujours eu pour vous une estime particulière, parce que j'en ai toujours eu pour la vertu, et je ne doute pas que vous ne m'aimiez dans la solitude comme vous m'avez aimée sur le trône. Les belles-lettres que je prétends y cultiver en repos, et avec le loisir que je me réserve, m'obligent même de croire que vous m'y ferez part quelquefois de vos ouvrages, puisqu'ils sont dignes de la réputation où vous êtes, et qu'ils sont presque tous écrits dans votre langue, qui sera la principale de mon désert. Je ne manquerai pas de vous en témoigner ma reconnaissance... »

Bezons, avocat général et conseiller d'Etat, sépare, sur le trente-septième fauteuil, l'illustre chancelier de l'illustre satirique.

Dans la première moitié du XVII[e] siècle Malherbe avait appris la langue française aux poëtes de son temps; Corneille avait produit les chefs-d'œuvre qui lui ont mérité le titre de Père de la tragédie; mais ni l'un ni l'autre n'avait fondé une école poétique.

Entre les continuateurs de Ronsard, partisans de la vieille liberté gauloise, et les disciples de Malherbe, puristes trop enthousiastes de la nouvelle prosodie, il était temps qu'un écrivain composât un ensemble des traditions et des règles qui devaient présider en France aux destinées de la Muse. Boileau fut cet écrivain.

Nicolas Boileau Despréaux naquit à Paris le 1er novembre 1636. Rien n'annonça dans son enfance, ni même dans sa jeunesse, qu'il dût devenir un des hommes les plus célèbres de son siècle, et lorsque, après avoir terminé son droit, pour complaire à sa famille, il eut travaillé quelque temps dans le cabinet de son beau-frère, greffier du Parlement, il en fut bientôt renvoyé parce que, disait-on, il ne serait qu'un sot tout le reste de sa vie. Son père partageait cette opinion si peu favorable, et, lorsqu'il le voyait taciturne et lourd au milieu de ses frères légers et spirituels, il s'écriait avec un sourire de regret : « Pour celui-ci c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne ! »

Cependant le futur législateur du Parnasse, à l'imitation de Juvénal et d'Horace, modèles qu'il devait égaler et quelquefois surpasser, saisissait déjà le fouet de la satire pour fustiger :

« . . . . ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. »

Ou bien il relevait l'indépendance des gens de lettres en disant de lui-même :

« Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux, qui vous lie à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière. »

Ou en adressant à quelques-uns de ces faquins orgueilleux ce fier langage :

« Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie. »

On sait avec quel succès le poëte attaqua aussi tant d'impertinents auteurs, d'ennuyeux écrivains, de maudits traducteurs, dans les ouvrages desquels, disait-il, la droite raison trébuche à chaque page. Cependant on regrette qu'en faisant des ouvrages une critique presque toujours juste il n'ait pas su respecter les personnes.

Du reste, Boileau comprit lui-même que ses Satires ne suffisaient pas à sa gloire, et il commença en 1669 la série de ses douze Épîtres. Là, au lieu de s'acharner sur les médiocres et mauvais écrivains qui lui déplaisaient, il sut, tout en adressant des éloges délicats à des personnages illustres ou en traitant des sujets dignes d'une muse sérieuse, y entremêler habilement des préceptes de littérature et des leçons de morale,

en un style parfaitement exempt des inégalités qui choquent dans ses satires.

Vint ensuite l'*Art poétique*, où les détracteurs de Boileau l'accusaient à tort de n'avoir fait que traduire Horace : « Car, disait-il lui-même, dans mon ouvrage, qui est de onze cents vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante imités d'Horace. » Quoi qu'il en soit, « l'*Art poétique* est admirable, dit Voltaire, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles, parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple. » Pourtant Boileau crut pouvoir se dispenser, pour des motifs qu'on ne s'explique guère, de parler de l'apologue, genre qu'avait déjà élevé si haut La Fontaine; pourtant encore il témoigna, en traçant les règles de l'épopée, pour le merveilleux chrétien une répugnance que l'on doit perdre en lisant les grands poëmes religieux de Dante, de Milton, de Klopstock, de Chateaubriand, de Soumet.

Assurément ce merveilleux répand plus de vie, de chaleur et de mouvement, dans les chefs-d'œuvre dont nous venons de nommer les auteurs, que les personnages allégoriques, — la Nuit, la Mollesse, la Piété, l'Espérance, — auxquels Boileau fait jouer un rôle dans son poëme du *Lutrin*, encore un chef-d'œuvre, nous nous hâtons de le dire, où l'esprit est trop séduit par les richesses de la forme pour oser se plaindre de la pauvreté du fond.

Indépendamment de ses livres poétiques Boileau,

qui cultivait la langue d'Homère autant que celle d'Horace, nous a laissé une traduction du *Traité du Sublime*, de Longin, qui est encore un des meilleurs que nous ayons.

Louis XIV était trop bon appréciateur du mérite pour ne pas reconnaître par ses faveurs celui d'un écrivain qui avait su le flatter par des louanges délicates auxquelles surtout le grand roi était sensible. En 1677 il le nomma, conjointement avec Racine, l'historiographe de son règne, et lui accorda une pension de 2,000 livres, avec un privilége spécial pour l'impression de ses ouvrages. Sept ans après il pesa de toute son influence sur l'Académie pour l'y faire admettre. Le succès du royal protecteur fut tel que, bien que le candidat dût compter assez d'ennemis ou d'adversaires dans la docte assemblée, le dépouillement du scrutin n'offrit pas une seule boule noire. Du reste notre poëte avait aussi des amis dévoués auxquels il resta lui-même constamment fidèle, et Racine mourant lui disait : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Quel hommage dans la bouche de Racine! Boileau s'en montra digne en ne paraissant presque plus à la cour après la mort de l'auteur d'*Athalie*. Il lui survécut douze ans, et succomba le 11 mars 1671 à une hydropisie de poitrine, après avoir légué presque tous ses biens aux pauvres. Certainement Boileau est encore celui de nos poëtes dont on a retenu le plus de vers, celui qu'on citera toujours comme un oracle

de goût et d'esprit, celui que les jeunes littérateurs doivent consulter pour l'exactitude de la méthode, la précision du mot, la finesse de la pensée, la délicatesse de la louange; celui enfin qui, dans la république des lettres, est tout à la fois législateur et modèle.

SATIRE VIII.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
« Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? » Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, lecteur, je l'aperçoi.
« L'homme de la nature est le chef et le roi;
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage. »
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot;
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
« Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire;
Mais il faut les prouver. » En forme, j'y consens.
Réponds-moi donc, lecteur, et mets-moi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité, dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi, tous les ans, traversant les guérêts,

Grossit ses magasins des trésors de Cérès,
Et, dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été;
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.
Mais l'homme, sans arrêt, dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée;
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas...

SATIRE III.

. . . .

Sur un lièvre, flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance,
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.

Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers ;
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage...

Mais, en 1753, sur le fauteuil de notre grand satirique monta, après trois académiciens, *Buffon*, notre grand naturaliste et l'un de nos meilleurs écrivains.

En effet Buffon n'est pas seulement un écrivain à part, mais le créateur d'un genre nouveau, comme l'a dit M. Villemain, qui a dit aussi : « Qui donc, avant Buffon, en saisissant de si haut et d'un regard si ferme toute la configuration du globe, ces glaces croissantes des pôles, ces vastes mers coulant toujours de l'orient à l'occident, ce nouveau monde contigu à l'ancien par le nord de l'Asie, ces îles, montagnes surnageantes de continents ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, avait en même temps découvert et expliqué les rapports de toutes les espèces vivantes avec les accidents et les divisions naturelles des climats? C'est là surtout que Buffon est sublime ; c'est là que ses généralités paraissent, non des conjectures, mais un ensemble de vérités aperçues et comparées d'un seul coup de génie. »

Le comte de Buffon avait débuté par la traduction de la *Statistique des Végétaux*. Reçu bientôt à l'Académie des Sciences, il se fit un nom parmi les savants, et se vit appeler en 1739 à l'intendance du Jardin des Plantes.

Dès lors il concentra sur l'histoire naturelle toutes les ressources de sa puissante intelligence et se mit en état de faire paraître, dix ans après, la *Théorie de la Terre*. Dans cet ouvrage Buffon n'avait pas craint de combler par l'immensité des hypothèses les grandes lacunes qu'il avait rencontrées dans l'étude encore incomplète des faits. La Sorbonne s'était émue de la hardiesse de ses idées sur la cosmogonie; mais le noble écrivain déclara qu'il désavouait tout ce qu'elles pourraient contenir de contraire aux textes sacrés.

Il faut reconnaître, au point de vue scientifique, que Buffon avait entrevu dès lors, du regard perçant de son génie, l'existence du monde antédiluvien, démontrée depuis par Cuvier.

En 1737, comme nous l'avons déjà dit, Buffon, après la publication de son *Histoire naturelle*, fut admis dans le sein de l'Académie française et montra combien il était digne de s'y asseoir en prononçant, le jour de sa réception, cet admirable discours *sur le Style*, où l'on trouve tant de pensées neuves, brillantes, magiques.

Les *Époques de la Nature* ne parurent qu'en 1778 : Buffon y travaillait depuis cinquante ans, et avec une

ténacité telle qu'il en recopia lui-même près de vingt fois le manuscrit pour lui donner plus de perfection. « C'est là, dit avec raison un critique, qu'il réunit au suprême degré l'élévation du point de vue, la marche forte et savante des idées, la pompe et la majesté des images, la noble gravité des expressions, l'harmonie soutenue du style. » A chaque page il y exprime les sentiments religieux de son âme.

« Plus j'ai pénétré dans le sein de la nature, y dit-il quelque part, plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur. La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône supérieur de la toute-puissance. »

Ailleurs il explique ce qu'il entend par le mot nature :

« La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout. La nature n'est point un être, car cet être serait Dieu. La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. »

Il semble qu'avec de pareils principes, appuyés sur la pratique extérieure des devoirs du christianisme, Buffon ne dût plaire que médiocrement aux contemporains de Voltaire. Néanmoins son esprit de tolérance vraie et sincère, son calme vis-à-vis de ses adversaires, auxquels il ne répondait même pas, son incontestable supériorité enfin lui avaient, sinon concilié les sympathies, au moins assuré les respects de tous, et par un rare privilége il avait vu de ses yeux sa statue

placée à la porte du Muséum avec cette glorieuse inscription : *Majestati naturæ par ingenium.* C'est au milieu de ces hommages, auxquels s'associait l'Europe entière, que le noble vieillard termina une vie honorable, le 16 avril 1788, sans prévoir, hélas ! que quelques années après ses cendres seraient jetées au vent parce qu'il était né comte de Buffon ! Ceux qui commirent tant de profanations avec l'aveuglement du fanatisme révolutionnaire eussent mieux fait d'ouvrir les livres du grand homme et de les étudier ; certainement qu'après cette étude Buffon eût pris à leurs yeux d'autres titres que celui de comte : son génie était assez vaste pour absorber sa noblesse.

Citons au hasard :

LE LION.

Dans les pays chauds les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés ; ils sont aussi plus hardis, plus féroces ; toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous ; nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seraient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique.....

Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgérid ou du Sahara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlants...

... Dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie où l'homme a dédaigné d'habiter les lions sont encore en assez grand nombre et sont tels que la nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles ; ne connaissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte ; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent le braver ; les blessures les irritent, mais sans les effrayer ; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre ; un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière, et, lorsque après un combat opiniâtre et violent il se sent affaibli, au lieu de fuir il continue de battre en retraite en faisant toujours face et sans jamais tourner le dos. Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie, ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante...

.... On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes ; on l'a vu, réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou

de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur : *maxime miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.....

LE CHEVAL.

.... Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face; ses yeux sont vifs et bien ouverts; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être trop courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son col et lui donne un air de force et de fierté; sa queue, traînante et touffue, couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.....

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements ; non-seulement il fléchit sous la

main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.....

Nous terminerons cette étude par quelques mots sur le *comte de Salvandy*, successeur de *Parceval-Grandmaison*, à qui l'on doit le poëme de *Philippe-Auguste* et *les Amours épiques*. On a dit de Grandmaison « qu'il était vrai poëte par les mœurs comme par la pensée, distrait pour toute chose qui n'était pas la poésie ou l'amitié. »

Narcisse-Achille de Salvandy, né à Condom en 1795, tour à tour homme d'Etat et homme de lettres, se fit à ces deux titres des amis et des ennemis; mais disons tout d'abord que le nombre des premiers fut toujours plus grand que celui des seconds.

Nous n'avons pas à parler ici de l'homme politique; le côté le plus doux nous reste, celui de l'écrivain distingué, élégant, sympathique. La mémoire du comte de Salvandy nous est et nous sera toujours chère. La plupart de ses ouvrages furent dictés par les circonstances, inspirés par les événements contemporains, événements graves à travers lesquels l'écri-

vain n'eut qu'à suivre le polémiste. *La Coalition et la France* parut en 1815 ; les *Dangers de la Situation présente*, en 1819; l'*Examen des Questions du moment*, en 1827; *Vingt Mois*, après la révolution de 1830. La publication des autres productions de l'auteur coïncide de même presque toujours avec la discussion des questions à l'ordre du jour. Plusieurs eurent un brillant retentissement, non-seulement à cause de leur à-propos, mais parce qu'elles dénotaient un talent supérieur à plus d'un titre.

Don Alonzo, ou l'Espagne contemporaine, roman à moitié historique, brille par l'éclat, la richesse, la pompe du style, pompe trop soutenue, il est vrai, et qui enlève le naturel aux scènes les plus touchantes, aux descriptions les plus variées: l'emphase est le défaut de l'auteur, mais il sait le racheter par des qualités charmantes. Lisez plutôt la délicieuse préface de *Natalie*, ouvrage de Mme de Montpezat, sa cousine; ce roman intime, écrit avec toute la délicatesse du cœur de la femme, obtint un beau succès, qui produisit deux palmes, l'une pour notre amie, l'autre pour son illustre parent.

Islaor ou le Barde chrétien est, comme on l'a dit, un hymne d'amour et de religion; il y a de la grandeur, du coloris, de l'élan. L'*Histoire de la Pologne* se recommande à tout lecteur sérieux par des vues sages, des pensées justes et de larges appréciations.

Le comte de Salvandy, deux fois ambassadeur, deux

fois ministre de l'instruction publique, président de la Société des Gens de lettres, qu'il ne cessa jamais d'entourer de sa paternelle protection, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française, a été enlevé à ses collègues et à la France le 15 décembre 1856. La voix d'un digne prélat a soutenu son âme résignée : les consolations de la religion ne pouvaient pas faire défaut à l'auteur du *Barde chrétien.*

RÉCAPITULATION.

Séguier. 1634. — Bezons. 1672. — Boileau. 1684. — Jean d'Estrées. 1711. — D'Argenson. 1718. — Languet de Gergy. 1721. — Buffon. 1753. — Vicq-d'Azir. 1788. — Domergue. 1795. — Saint-Ange. 1810. — Parceval-Grandmaison. 1810. — Le comte de Salvandy. 1836. — M. Émile Augier. 1857.

TRENTE-HUITIÈME FAUTEUIL

BOSSUET. — ALEXANDRE GUIRAUD.

« Bossuet! disions-nous dans nos *Quatre Siècles littéraires ;* il est difficile d'ajouter quelque chose à ce nom, qui nous apparaît depuis deux cents ans escorté d'admiration et de louanges. Hâtons-nous donc d'ajouter que, comme génie, personne ne peut lutter avec lui, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. Bossuet, c'est le Moïse chrétien, c'est la plus grande gloire du siècle de Louis XIV. »

En nous exprimant ainsi nous ne faisions que joindre notre faible voix au concert d'éloges enthousiastes, on pourrait dire à l'hymne d'admiration qui s'élève de tous les points du globe autour de l'Aigle de Meaux. Mais il l'a proclamé lui-même, et cela devant le cercueil de Condé : *Toute louange languit auprès des grands noms.* Aussi ce que Voltaire, Chateaubriand et cent autres ont

pu imaginer de plus pompeux pour exalter sa mémoire n'a point encore épuisé les formules d'hommages que chaque génération vient, tour à tour, déposer à ses pieds. Bossuet est un de ces astres du monde des intelligences aux rayons desquels ne parvient à échapper presque aucun esprit, quelque sphère qu'il habite et à quelque profondeur qu'il s'enfonce dans les ténèbres de l'erreur. Si les préjugés ou l'ignorance vous empêchent d'entendre le docteur ou de regarder le pontife, vous ne pourrez point ouvrir un livre sans y trouver les traces de l'orateur, du philosophe, de l'historien ; la voix de Bossuet retentit partout, et les échos de la renommée sont depuis longtemps inutiles pour en porter plus loin les accents. Il y a des rhéteurs qui se sont amusés à signaler dans les ouvrages du dernier *Père de l'Église* (c'est le titre le plus glorieux qu'on pût lui décerner) quelques négligences ou incorrections de style, ce qu'ils osent appeler des fautes de français ! Ils ne s'aperçoivent pas que ce quelque chose de rude et de heurté, comme disait Ballanche, est précisément le caractère original, la marque indélébile de l'incomparable éloquence de Bossuet. Ce noble génie ne parle que la langue qu'il s'est faite ; on croirait que sa pensée, dont le foyer s'allume dans les régions les plus sublimes, ne consent que par condescendance à user de la langue vulgaire des hommes. Jamais elle ne lui emprunte de vains ornements ; elle se présente dans le discours fière de sa

grandeur et de sa beauté native, insoucieuse des ressources accessoires qu'elle pourrait se procurer, et elle se précipite à son but avec une fougue irrésistible. Telle est du moins l'image qu'on peut se former du genre de Bossuet dans ceux de ses écrits qui l'ont élevé si haut qu'il semble occuper comme une place à part; car nous savons que l'Aigle ne planait pas toujours sur des sommets éblouissants : il abaissait parfois son vol en diminuant, si l'on peut parler ainsi, l'envergure de ses ailes, et alors son œil saisissait encore les moindres objets couchés sur le sol.

L'aïeul de *Jacques-Bénigne Bossuet* paraissait pressentir les destinées de son petit-fils lorsque, le 27 septembre 1627, date de sa naissance, il en consacrait le souvenir par cette pieuse mention sur son livre de famille : *Le Seigneur a dirigé ses pas; il l'a instruit de sa loi; il l'a conservé comme la prunelle de son œil.* En effet, après avoir commencé ses études chez les Jésuites de Dijon, sa ville natale, et les avoir terminées au collége de Navarre, à Paris, le jeune homme n'avait que quinze ans lorsqu'il se trouva capable de soutenir sa première thèse, avec un succès qui prouvait combien il avait su profiter de la lecture assidue de la Bible et des chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne. L'année suivante il improvise un sermon devant une assemblée d'élite à *l'hôtel de Rambouillet*, et bientôt il obtient, en soutenant sa thèse de théologie, les applaudissements du héros de Rocroy.

Prêtre et docteur en 1652, Bossuet annonce, le jour même où il monte à l'autel pour la première fois, avec quel zèle il défendra la religion :

« O vérité suprême, s'écrie-t-il, vérité conçue dans le sein paternel d'un Dieu et descendue sur la terre pour vous donner à l'homme dans les Écritures, nous nous enchaînons à votre cause, nous lui consacrons toutes nos forces, tout notre être, le souffle qui nous anime ; et comment lui refuser nos sueurs, nous qui lui devons notre sang ! »

Pour s'exciter à tenir ces généreuses promesses il s'inspire des leçons de Vincent de Paul, par la bouche duquel il croit entendre parler Dieu lui-même ; puis il va, dans la solitude de la Trappe, admirer les exemples du célèbre abbé de Rancé.

Il aurait pu dès lors aspirer aux honneurs ecclésiastiques, mais il préféra se retirer à Metz, qu'habitait à cette époque sa famille, et là, pendant six années, il partagea son temps entre l'étude et la controverse. Ces travaux nous valurent la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry* et l'*Exposition de la Foi catholique,* ouvrages où l'auteur révèle déjà, sous les formes les plus modestes, la science la plus vaste et la plus profonde.

En 1657 on retrouve Bossuet à Paris ; la grande cité lui montre qu'elle ne l'a point encore oublié, elle qui oublie si vite ! Ses *Sermons* et ses *Panégyriques* répandent de toutes parts sa réputation et attirent un auditoire de plus en plus nombreux. Pourtant le jeune prédicateur ne ménage personne par des considérations

humaines. « M. Bossuet, disait Mme de Sévigné, se bat à outrance avec son auditoire ; tous ses sermons sont des combats à mort. » On a le secret de ces triomphes si on lui applique, à un certain point de vue, ses propres paroles sur l'éloquence de saint Paul :

« Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines ; s'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout, et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses orateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. »

Louis XIV, lui aussi, voulut entendre la voix de ce Paul moderne, qui n'avait que trente-quatre ans. Le succès du prêtre dépassa l'attente du roi ; il fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. Ne bornant point là les témoignages de son admiration, il le nomma, en 1669, à l'évêché de Condom, et le chargea,

l'année suivante, de l'éducation du Dauphin. C'est alors que Bossuet atteignit, dans l'*Oraison funèbre*, ce degré de perfection dont il est permis de dire, sans irrévérence, que ses plus fameux émules restent si loin. « Il alla dans ce genre d'éloquence, répéterons-nous avec M. de Bausset, au delà de ce que l'imagination aurait osé espérer des sujets et de l'orateur même. » Quand il se penche, suivant l'expression de Chateaubriand, sur les gouffres d'une autre vie, pour laisser tomber de sa bouche ces grands mots de temps et de mort qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité; quand, suivant sa propre expression, il s'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous le jugement de Dieu, son attitude et sa voix ont quelque chose de solennel comme l'attitude et la voix des prophètes; c'est la foudre qu'il promène sur le front de ses auditeurs atterrés :

« Nous mourrons tous, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. En effet nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes les autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues..... »

Bossuet ne s'arrête pas, et un instant après il s'écrie :

« La voilà donc, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître !... Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore : la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom. Même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'aux termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !... »

C'est à la même époque que Bossuet remplissait auprès du Dauphin la haute mission qui lui avait été confiée. Il ne dédaignait pas de composer pour son élève une *Grammaire latine*, et de la même main il écrivait le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et ce *Discours sur l'Histoire universelle* dans lequel il surpasse les historiens et les philosophes de tous les âges. Toutefois il ne publia ce chef-d'œuvre qu'en 1681, deux ans après avoir terminé l'éducation du Dauphin.

L'année suivante il prenait possession du siége épiscopal de Meaux, et trouvait, au milieu des occupa-

tions du ministère pastoral, le temps de composer les *Élévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Évangile*, etc.; et là, dit M. Patin, « l'on n'entend plus que « des accents d'une angélique tendresse, d'une céleste « pureté, qui soupirent, loin des bruits du monde, « des hymnes d'adoration et d'amour. » On peut rattacher à ces ouvrages les sept cents *Lettres de Piété et de Direction* qu'a laissées Bossuet, épîtres dans lesquelles il se montre sous un jour nouveau, tant il déploie de douceur et de souplesse pour traiter les questions les plus délicates de la vie spirituelle! *L'Histoire des Variations des Églises protestantes* parut en 1688.

Plus tard l'invincible champion de la foi devait remporter une autre victoire, triste victoire, hélas! puisque Fénelon était son adversaire! Comment oublier jamais les larmes *inutiles* qu'elle coûta à l'humble et doux vaincu?... Mais qu'importe! Dieu seul a le secret des emportements ou des faiblesses des âmes les plus saintes, et il sait les faire servir à sa gloire. Ne doutons pas qu'il n'en ait été ainsi pour ce grand homme dans ce fougueux débat, d'où devait sortir bientôt, plus précis et plus lumineux, l'enseignement de l'Église sur le mysticisme catholique.

Durant les dernières années de sa vie l'évêque de Meaux, dégoûté du monde et de la gloire, consacra tout son temps aux travaux de son ministère; il donna les trésors de son éloquence aux pauvres et aux affligés.

Ah! ceux-là, du moins, purent les lui rendre en prières!

« C'était un spectacle rare et touchant, dit d'Alembert, de voir le grand Bossuet, transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leur jeune famille autour de lui, aimant l'innocence des enfants et la simplicité des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvements, dans leurs affections, cette vérité précieuse qu'il avait cherchée vainement à la cour. »

Lorsque Bossuet sentit qu'il allait bientôt toucher le but suprême, lorsqu'il vit s'entr'ouvrir devant lui les portes de l'éternité, il sembla ne plus chercher qu'à se rapetisser pour mieux entrer dans le royaume des cieux : il y entra le 12 avril 1704 ; du moins il est permis de le croire, puisque ce jour-là Dieu le retira de ce monde.

L'Académie française le possédait sur le trente-huitième fauteuil depuis 1671.

Nous ne dirons plus que peu de chose de cet illustre et très-illustre fauteuil! Un seul nom suffit pour le placer, sans hésiter, au-dessus des trente-neuf autres.

Cependant, presque de nos jours, en l'année 1825, un poëte cher aux enfants du Midi, un poëte à l'âme catholique, montait à son tour sur ce fauteuil où plane encore de loin l'ombre majestueuse de *Bossuet*.

Ce poëte, c'était *Alexandre Guiraud*, le compatriote,

l'ami, le meilleur ami d'Alexandre Soumet. Certainement nul n'avait plus que lui le droit de s'asseoir à cette place, surtout si la force et la pureté des sentiments religieux, ajoutées à des titres littéraires incontestables, comptent maintenant aux yeux de l'auguste Compagnie.

Les rigueurs de la censure à l'égard de sa première œuvre tragique, de *Pélage,* ne découragèrent pas le jeune auteur; le succès des *Machabées*, du *Comte Julien*, de *Virginie*, le dédommagea amplement et couronna sa persévérance.

Chacun de ces trois sujets sert de cadre au développement d'une idée morale. Le martyre, l'expiation, la famille, tels sont les trois tableaux que Guiraud y déroula d'une main habile à travers des scènes où, dit M. Bignan, il sut se montrer Hébreu dans *les Machabées*, Espagnol dans *le Comte Julien*, Romain dans *Virginie*. Les *Elégies savoyardes*, qu'il publia en 1823, et les *Poëmes élégiaques*, qui les suivirent de près, respirent, d'un bout à l'autre, une douce mélancolie, jointe à une tendresse religieuse, à un mysticisme idéal qui donnent beaucoup de charme à cette partie de ses œuvres poétiques. Préoccupé du dessein de faire de l'art un sacerdoce, il crut pouvoir mieux remplir sa noble mission en tournant son activité intellectuelle vers des travaux en prose. Il se trompa. Son premier livre, *Césaire*, est un roman psychologique qui paraît avoir fourni à M. de Lamartine la donnée générale de

Jocelyn. L'écrivain, comme le poëte, a cherché à rendre cette donnée irréprochable; ils ne sont l'un et l'autre parvenus qu'à la rendre attrayante par la beauté du style. On a dit de *Césaire* « que c'était un roman trop passionné pour un livre édifiant et trop édifiant pour un livre passionné. » Ce double défaut tient uniquement au choix du sujet. Mais le baron Guiraud allait prendre sa revanche dans *Flavien, ou le Triomphe du Christianisme sur le monde païen*. *Flavien* est un beau poëme en prose, qu'on lit avec charme et entraînement, même après *les Martyrs* de Chateaubriand.

En 1841 on vit paraître enfin la *Philosophie catholique de l'Histoire*, ouvrage capital auquel Alexandre Guiraud travaillait depuis quinze années; l'écrivain s'y montre au-dessus du théologien.

Au milieu de tant de productions de genres différents *les Machabées* restent le principal titre de gloire du poëte, et *Flavien*, celui du prosateur.

Citons quelques-uns des vers de cette tragédie, dont tous nos lecteurs connaissent le sujet, puisqu'il est pris dans la Bible.

ÉPHRAIM MACHABÉE AU ROI ANTIOCHUS.

Crois-tu, toi dont le cœur ne sait que tes faux dieux,
Que le Dieu d'Israël soit fait à leur exemple?
Tu penses l'accabler des débris de son temple!
Son temple est l'univers dans son immensité;
Son encens, un cœur pur de sa flamme excité.

Son trône est dans les cieux, dominateur des trônes.
C'est de là qu'au hasard il jette les couronnes,
Quelquefois leur attache un lustre éblouissant,
Ou sur le front des rois les écrase en passant.
A tous les potentats qu'arme notre défense
Il ouvrit les trésors de sa munificence.
Cyrus nous protégea ; tu sais quel fut Cyrus,
Tous les peuples, les rois, devant lui disparus.
Si nos tribus enfin, jadis si respectées,
Par des princes obscurs furent persécutées,
Ce hardi conquérant, que notre Daniel
Vit, comme un tigre ailé, fondre du haut du ciel,
Ce héros, devant qui la terre fit silence,
Protecteur de nos murs, les couvrit de sa lance,
Et, courbant ses drapeaux devant l'arche de Dieu,
Dévastateur du monde, enrichit le saint lieu.....
Mais Dieu n'a pas besoin que j'exalte sa gloire;
Les rois, quand il lui plaît, en gardent la mémoire.
Je n'en parlerai plus à ton cœur égaré;
C'est en mourant pour lui que je l'attesterai !

ANTIOCHUS.

Non, tu ne mourras point. Où t'égare un faux zèle?
A de meilleurs destins ton courage t'appelle.

ÉPHRAIM.

Mon destin peut changer si Dieu change ton cœur.

ANTIOCHUS.

Mon cœur est inflexible.

ÉPHRAIM.

Il suffit.

ANTIOCHUS.

Ma rigueur
Ne s'étend pas sur toi. Dépouillons la contrainte;
Expliquons-nous tous deux sans détour et sans feinte.

Rome, qui m'a nourri, fit naître dans mon sein
De l'imiter un jour le sublime dessein.
Ses lois, ses longs travaux, ses hautes destinées,
Ces familles de rois à ses pompes traînées,
Tout attachait mes yeux sur ces fiers conquérants :
Roi, j'enviais le sort de ces peuples tyrans.
Antioche à la fin sous mes lois fut placée...
Par mes armes bientôt l'Egypte menacée
Céda, presque sans gloire, à mes premiers combats,
Et la Perse en désordre apprête ses soldats.
Cependant, Ephraïm, tandis que mon armée
Poursuivait dans Memphis le second Ptolémée,
Ton peuple, confondu dans mes vastes projets,
Que je comptais à peine entre tant de sujets,
Toujours prêt à s'armer au cri de ses prophètes,
M'a deux fois retiré du fond de mes conquêtes.
Au moment d'y rentrer je prétends aujourd'hui
Terminer à jamais ma querelle avec lui.
Je proscris avant tout votre Dieu despotique,
Et, d'un roi tributaire aidant ma politique,
Je vous destine un chef qui ramène vos cœurs
A vos seuls intérêts, ceux des peuples vainqueurs.
Ce projet n'a-t-il rien qui doive te séduire?...
Crois-tu qu'un roi des Juifs m'aidât à les réduire?...
Si même à l'un d'entre eux j'offrais ce noble sort?
Si je t'avais choisi?...

ÉPHRAIM.

Moi !

ANTIOCHUS.

L'on peut, sans effort,
Echanger la tiare avec un diadème
Et quitter l'encensoir pour le glaive suprême.

. . . .

Toi qui portes un nom qu'Israël idolâtre,
Pourquoi ta résistance altière, opiniâtre,
D'une fausse vertu lui commandant l'effort,
Lui fait-elle un espoir qui peut donner la mort?

ÉPHRAIM.

Tu crois que mon exemple a sur lui quelque empire?

ANTIOCHUS.

Je vois qu'en ta faveur à l'envi tout conspire,
Ton nom, ton sacerdoce, et même tes malheurs.
Ce peuple de toi seul attend des jours meilleurs.
Eh! de quel chef la voix serait-elle écoutée
Si la tienne en ces murs n'était point respectée?
Quel autre a relevé vos drapeaux abattus?
Quel autre, armant son cœur d'inflexibles vertus,
Aux combats, aux déserts, renouvelant sa gloire,
A jusque dans mes mains ébranlé la victoire?...

Il faut lire cette tragédie pour en bien juger toutes les pathétiques beautés; dans certaines scènes on retrouve la suavité des vers d'*Esther*, dans certaines autres la force de ceux d'*Athalie*. C'est beaucoup dire, et ce n'est pas trop!

RÉCAPITULATION.

L'abbé du Chastelet. 1634. — Bossuet. 1671. — Le cardinal de Polignac. 1704. — Vaux de Giry. 1742. — Le Batteur. 1761. — Le Mierre. 1781. — Bigot de Préameneu. 1795. — Le duc de Montmorency. 1825. — Alexandre Guiraud. 1825. — M. Ampère. 1847.

TRENTE-NEUVIÈME ET QUARANTIÈME

FAUTEUILS

CONDORCET. — SÉGUR. — CABANIS. — M. GUIZOT.

Enfin nous voici arrivés, à travers une foule de noms plus grands ou plus chers les uns que les autres, au terme de nos laborieuses études. Sur les deux derniers fauteuils nous voyons quatre membres desquels nous allons dire quelques mots; seulement quelques mots, car, nous l'avouons, après avoir contemplé Bossuet à sa place académique, nous serions tentés de fermer les yeux pour le contempler encore intérieurement, et de quitter une plume fatiguée d'admiration.

Le marquis *de Condorcet* avait publié depuis plusieurs années divers *Éloges*, genre de littérature à la mode dans ce temps-là, lorsqu'en 1782 la faveur du parti philosophique lui ouvrit les portes du sanctuaire des lettres. On peut dire que c'était là son titre unique

à une distinction à laquelle ne lui donnaient aucun droit ses vastes connaissances en mathématiques. Mais, comme mathématicien, l'impie forcené que ses amis eux-mêmes, au rapport de Grimm, appelaient le *Mouton enragé*, était un savant remarquable, dont les collections de toutes les Académies de l'Europe renferment des travaux. Il avait débuté par la publication d'un *Essai sur le Calcul intégral*, et quelques années après il entrait, à l'âge de vingt-six ans, à l'Académie des Sciences. Mais Condorcet avait embrassé avec trop de passion les idées qui devaient amener le cataclysme de 93 pour se consacrer sérieusement au culte pacifique de la science. Ce qu'il voulait, c'était achever la ruine de l'édifice social, et surtout de l'édifice religieux, que le philosophisme battait en brèche depuis près d'un siècle. Aussi composa-t-il, dans les années qui précédèrent la Révolution, beaucoup de brochures et d'articles politiques dont l'exaltation le fit nommer député de Paris à l'Assemblée législative. Devenu membre de la Convention, il y vota le plus souvent avec les Girondins, et le 3 octobre 1793 il fut mis en accusation. Cependant Condorcet parvint à échapper quelque temps encore aux perquisitions du tribunal révolutionnaire, sortit de Paris au mois de mars 1794, fut arrêté dans les environs de Bourg-la-Reine et jeté dans un cachot où il s'empoisonna. C'est ainsi que devait finir le *Mouton enragé* qui avait repoussé le ministre de la religion de la couche funèbre de Voltaire, de Diderot, de d'A-

lembert, ses amis et ses complices, pour les empêcher, comme il disait, *de faire le plongeon !...* Quelque temps après cette déplorable fin, qui ne valait pas l'échafaud ! on fit paraître son *Tableau historique des Progrès de l'esprit humain*, esquisse tombée aujourd'hui dans un juste oubli.

Rœderer et le *duc de Lévis* précèdent M. *de Ségur* sur le fauteuil de Condorcet.

Fils d'un homme avantageusement connu dans la république des lettres par une *Histoire universelle*, M. Philippe-Paul, comte de Ségur, est venu, autre Xénophon, nous raconter, en 1821, l'*Histoire de la Grande Armée*, durant cette mémorable campagne de Russie à laquelle il avait pris part. On a dit que l'auteur avait introduit dans sa composition une pompe et un apparat peu convenables à la gravité de l'histoire ; ce reproche peut paraître fondé devant les descriptions poétiques qui animent et embellissent son récit ; mais, quand il songe à la grandeur des événements qu'il s'agissait de retracer, à l'immensité des désastres qu'il s'agissait de dépeindre, le lecteur est tout disposé à passer au-dessus des scrupules de la critique, et il cède, même à son insu, à l'entraînement du style d'un écrivain qui sait si bien lui faire partager toutes ses impressions, toutes ses émotions.

Comme pour nous faire connaître le pays au sein duquel avait péri la Grande Armée, notre académicien publia ensuite une *Histoire de la Russie et de*

… les
… circon-
… des

… regar-
… osnac,
… nous
… ste de
… saisi
… rap-
… dans
… qu'il
… om ne

… ies de
… reçu-
… corps
… péciale
… ces au
… nnées
… reli-
… jamais
… *Dieu.*
… Pro-
… *Caba-*
… nous
… Orato-
… voulu

honorer de son suffrage notre travail; mais qu'il nous soit permis de dire que c'est un consolant spectacle de voir l'Académie française, au sein de laquelle, il y a cinquante ans, on n'osait prononcer le nom de Dieu, accueillir aujourd'hui par la voix de son rapporteur, avec une si noble bonté et une si éloquente conviction, les efforts de la philosophie rattachée à la foi, et en même temps, par la voix de son directeur, condamner si magnifiquement le siècle aveugle et malheureux qui a éteint en France la lumière de la philosophie en renversant, selon ses forces, le flambeau de la foi. Dieu veuille bénir cette nouvelle orientation du cœur des hommes qui pensent ! »

Cabanis s'était, dans sa jeunesse, livré à des travaux littéraires, mais sans succès. Lorsqu'il se fut adonné à la médecine on ne peut s'expliquer que par son intimité avec les dominateurs de l'époque, les Diderot, les d'Alembert, les d'Holbach, et autres, son admission au fauteuil, qui eut lieu en 1795. Lors du dernier voyage de Voltaire à Paris il lui fut présenté par Turgot, pour lui lire quelques fragments de sa traduction de l'*Iliade*, et l'on a remarqué avec justesse que, si Voltaire donna des louanges à Cabanis, ce fut aux dépens d'Homère.

Cabanis mourut en 1808, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres les *Rapports du Physique et du Moral de l'homme* et le *Coup d'œil sur les révolutions et les réformes de la Médecine*. Son successeur, le comte *Destutt de Tracy*, philosophe, historien et littéra-

teur, occupa durant vingt-huit ans le quarantième et dernier fauteuil, où les lettres et la politique ont aujourd'hui un illustre représentant. Comme professeur ou ministre, comme historien ou orateur, M. *Guizot* est, sans contredit, un des personnages les plus éminents de notre époque; mais nous devons laisser à la postérité le soin de juger l'homme d'État. Les travaux considérables de l'écrivain se distinguent tous par les mêmes qualités : une grande force logique, une rare élévation de pensées, une grave impartialité, un style ferme, soutenu, dogmatique, parfois sans souplesse, jamais sans élégance. On voit que M. Guizot prend les faits et les événements en eux-mêmes, en se dégageant le plus possible des préjugés ou des préoccupations auxquels échappe si difficilement l'esprit le plus ferme. Il les scrute dans leurs causes, les analyse dans leurs éléments, les interroge dans leur portée et dans leur but; enfin il apporte à ce travail tant de bonne foi, il y déploie tant de puissance que, s'il ne convainc pas, il ébranle, s'il n'entraîne pas, il subjugue. Sous le charme de cette logique on oublie les allures superbes de l'éminent écrivain, on oublie son ton magistral, et l'on finit même par trouver naturelle son humeur dominatrice et sa phrase dictatoriale.

Dès son enfance M. Guizot, si l'on en croit l'un de ses biographes, se laissait aller à ces distractions solennelles, à ces contemplations intérieures que ses camarades d'études ne comprenaient pas et dont ils cher-

chaient à se venger par mille petits tourments, sans pouvoir arracher le jeune philosophe à ses hautes rêveries.

En 1809 M. Guizot publiait un *Nouveau Dictionnaire universel des Synonymes de la langue française;* puis vinrent une *Étude sur l'état des Beaux-Arts en France;* la *Vie des Poëtes du siècle de Louis XIV,* livre des plus remarquables, et de nombreuses brochures politiques sur les questions à l'ordre du jour durant les premières années de la Restauration. Ses *Essais sur l'Histoire de France* parurent en 1823 et furent accueillis avec une faveur qui ne s'est pas encore démentie; ils furent bientôt suivis des *Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* et d'une *Histoire générale de la Civilisation en Europe,* celui de ses ouvrages peut-être où M. Guizot s'est élevé à une plus grande hauteur. En même temps l'infatigable écrivain prêtait sa collaboration à des Revues qu'il dirigeait ou inspirait, à des rééditions de *Rollin,* de *Gibbon,* de *Shakespeare,* qu'il accompagnait de préfaces ou de notes substantielles. Enfin il attachait son nom et dévouait sa plume à toute entreprise littéraire qu'il jugeait propre à développer le mouvement intellectuel.

Enlevé à la littérature par la révolution de 1830, l'homme d'État n'en fit pas moins paraître, en 1839, la *Biographie politique de Washington.* Rendu à la vie privée par les événements de 1848, M. Guizot profita de ses studieux loisirs pour donner au public son livre

de la Démocratie en France, d'intéressantes esquisses intitulées *l'Amour dans le Mariage*, et, tout récemment, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*, dont les derniers volumes sont attendus avec la même ardeur que tout ce qui sort d'une telle plume, que tout ce qui est signé Guizot...

Arrêtons-nous, cher lecteur, à ce nom qui ferme pour nous la liste des plus illustres noms des *Quarante Fauteuils*.

Sans doute il nous eût été doux d'en augmenter le nombre, de le doubler même, mais le cadre que nous avons adopté ne nous l'a point permis ; nous avons au contraire dû faire de laborieux efforts pour ne pas omettre les plus éminents et pour consacrer au moins quelques pages à ceux qui réclameraient des volumes. Notre tâche eût certainement été plus facile si les annales de l'Académie française eussent renfermé moins de richesses littéraires, moins de trésors poétiques. Nous ne nous en plaindrons pas ! Nous bénirons plutôt la puissance royale de Louis XIV, qui a su attacher la grandeur et la durée à l'une de ses plus fécondes, de ses plus magnifiques créations.

Fille du XVIIe siècle, la docte Compagnie tient de son père le souffle puissant qui fait éclore les belles productions ou qui les conserve et les fortifie. Elle sauvegarde le goût, protége le talent, réunit toutes les gloires. Après deux cent vingt-six ans de travaux elle

est jeune comme aux jours de sa naissance et plus brillante encore, car elle possède les souvenirs du passé, les promesses de l'avenir et les richesses du présent. Les noms de ses membres actuels confirment sa devise : *A l'Immortalité.*

RÉCAPITULATION.

Giry. 1636. — L'abbé Boyer. 1666. — Genest. 1698. — Dubos. 1720.— Du Resnel. 1742. — Saurin. 1761. — Condorcet. 1782. — Rœderer. 1795. — Le duc de Lévis. 1816. — M. le comte de Ségur. 1830.

Granier. 1635. — Priézac. 1639. — Le Clerc. 1662. — Tourreil. 1692. — Mallet. 1714. — Boyer de Mirepoix. 1736. — Boismont. 1755. — Rulhière. 1787. — Cabanis. 1795. — Destutt de Tracy. 1808. — M. Guizot. 1836.

FIN.

TABLEAUX

DES

QUARANTE PREMIERS MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET DES

QUARANTE MEMBRES ACTUELS.

1634

Godeau.
Gombault.
Chapelain.
P. Habert.
G. Habert.
Conrart.
Serizay.
Malleville.
Faret.
Desmarets.
Boisrobert.
Seran.
Du Chastelet.
Silhon.
Sirmond.
Bourseys.
Mésiriac.
Maynard.
Colletet.
Gomberville.
Saint-Amant.
Colomby.
Baudouin.
L'Estoile.
Porchères d'Arbrissel.
B. Baro.
Racan.
A. Servien.
Balzac.
Bardin.
Boissat.
Vaugelas.
Voiture.
Laugier de Porchères.
H. Montmor.
De La Chambre.
P. Séguier.
Du Chastelet.
Giry.
Priézac.

1860

MM.	MM.
VILLEMAIN, *secrétaire perpétuel.*	Vitet.
Lebrun.	Ch. de Rémusat.
Le baron de Barante.	Empis.
De Lamartine.	Ampère.
Le comte P. Philippe de Ségur.	Le duc de Noailles.
De Pongerville.	Désiré Nisard.
Cousin.	Le comte de Montalembert.
Viennet.	Sylvestre de Sacy.
Dupin.	Legouvé.
Thiers.	Berryer.
Scribe.	Mgr Dupanloup (évêque d'Orléans).
Guizot.	Le duc de Broglie.
Mignet.	Ponsard.
Flourens.	Biot.
Le vicomte Victor Hugo.	Le comte de Falloux.
Le duc Pasquier.	Augier (Emile).
Patin.	De Laprade.
Saint-Marc Girardin.	Sandeau (Jules).
Sainte-Beuve.	De Tocqueville (n'est pas remplacé).
Mérimée.	
Le comte Alfred de Vigny.	

TABLEAU

DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis 1634 jusqu'en 1860.

A		B	
Abeille	1704	Bailly	1784
Ablancourt (d')	1637	Ballanche	1842
Adam	1723	Ballesdens	1648
Aguesseau (d')	1787	Balzac	1634
Aignan	1815	Baour-Lormian	1815
Alary	1723	Barante	1828
Alembert (d')	1754	Bardin	1634
Amelot	1727	Baro	1634
Ampère	1847	Barthélemy	1789
Ancelot	1841	Bassano (duc de)	1803
Andrieux	1795	Batteux	1761
Antin (d')	1725	Baudouin	1634
Arbaud (d')	1634	Bautru	1634
Argenson (d')	1718	Beausset	1816
Arnaud	1771	Beauveau (duc de)	1770
Arnault	1799	Beauzée	1772
Arnault	1829	Belle-Isle	1749
Aucour (d')	1683	Belloy	1771
Auger	1816	Benserade	1674
Augier (Emile)	1857	Bergeret	1685

Dacier 1822
Danchet 1712
Dangeau 1668
Dangeau 1682
Daru 1806
Delavigne 1825
Delille 1774
Desmarets. 1634
Destouches 1723
Devaisnes 1803
Domergue. 1795
Doujat 1650
Droz 1825
Dubois 1693
Dubois (C.) 1722
Dubos 1720
Ducis 1779
Duclos 1747
Dupanloup 1854
Dupaty. 1836
Dupin 1832
Duras (duc de) 1775
Dureau de La Malle . . . 1805
Duval 1813

E

Empis 1478
Esménard 1810
Esprit 1637
Estoile (de L') 1634
Estrées (cardinal d'). . . . 1658
Estrées (duc d') 1715
Estrées (d') 1711
Etienne 1811

F

Falloux. 1856
Faret 1634
Faye (La) 1730
Feletz (de). 1827
Fénelon. 1693
Ferrand 1816
Fléchier 1672
Fleury 1696
Fleury (H.) 1717
Florian. 1788
Flourens. 1840
Foncemagne 1737
Fontanes 1795
Fontenelle. 1691
Fourier. 1827
Fraguier 1707
Frayssinous 1822
Furetière 1662

G

Gaillard 1771
Gallois (J). 1673
Garat 1795
Gédoyn 1719
Genest 1698
Gergy (L.). 1721
Girard 1744
Giry. 1635
Giry (Vaux de) 1742
Godeau. 1634
Gombauld. 1634
Gomberville 1634
Granier. 1634
Gresset. 1748
Guibert 1786
Guiraud 1825
Guizot 1836

H

Habert (G.) 1634
Habert (Ph.) 1634
Harcourt (duc d') 1788
Hardion 1730
Hay (du Chastelet). 1634
Hénault 1723
Houtteville 1723
Huet 1674
Hugo (Victor). 1841

J

Jay 1832
Jouy. 1805

Toutes les citations étant des morceaux de choix, nous avons cru devoir employer des caractères différents afin d'en faciliter l'étude aux jeunes lecteurs, qui y trouveront des modèles de style dans la prose et de poésie dans les vers.

TABLE.

HUITIÈME ET NEUVIÈME FAUTEUILS.

DIXIÈME FAUTEUIL.

ONZIÈME FAUTEUIL.

DOUZIÈME FAUTEUIL.

TREIZIÈME FAUTEUIL.

QUATORZIÈME FAUTEUIL.

QUINZIÈME FAUTEUIL.

SEIZIÈME FAUTEUIL.

DIX-SEPTIÈME FAUTEUIL.

DIX-HUITIÈME FAUTEUIL.

DIX-NEUVIÈME FAUTEUIL.

VINGTIÈME FAUTEUIL.

VINGT ET UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME FAUTEUILS.

VINGT-TROISIÈME ET VINGT-QUATRIÈME FAUTEUILS.

VINGT-CINQUIÈME FAUTEUIL.

VINGT-SIXIÈME ET VINGT-SEPTIÈME FAUTEUILS.

VINGT-HUITIÈME FAUTEUIL.

VINGT-NEUVIÈME ET TRENTIÈME FAUTEUILS.

TRENTE ET UNIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME FAUTEUILS.

TRENTE-TROISIÈME FAUTEUIL.

TRENTE-QUATRIÈME ET TRENTE-CINQUIÈME FAUTEUILS.

TRENTE-SIXIÈME FAUTEUIL.

TRENTE-SEPTIÈME FAUTEUIL.

TRENTE-HUITIÈME FAUTEUIL.

TRENTE-NEUVIÈME ET QUARANTIÈME FAUTEUILS.

Saint-Denis. — Typ. de A. Moulin, succr de M. Drouard.













